

Roman

Pascal Roussel

avec la collaboration de F. Vassort



# Divina Insidia

Le Piège Divin

EDITIONS



ROMAINES





**DIVINA INSIDIA**

*Le Piège Divin*

Pascal Roussel



Pascal Roussel

# Divina Insidia

Le Piège Divin

ROMAN

# Les Editions Romaines

« *Nocturna versate manu, versate diurna* »

ISBN: 978-2-9535735-2-7

**Published by Les Editions Romaines**

**Copyright © Les Editions Romaines**

Janvier 2011

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par le Code de la propriété intellectuelle.

Collection Roman

Direction : Xavier Barnich, Stéphane Bleus

[www.leseditionsromaines.biz](http://www.leseditionsromaines.biz)

Les Editions Romaines

Avenue des Champs-Élysées, 101

France - 75008 Paris

Les Editions Romaines sont une production de la société Value Axis Ltd.

**DIVINA INSIDIA**

**Le Piège Divin**

**PASCAL ROUSSEL**

**Roman**

## Le mot de l'éditeur

Cet ouvrage sorti de la plume de Pascal Roussel se veut didactique et adapté à un public jeune. En effet, les adultes de demain vivront entièrement baignés dans la mondialisation économique sans souvenir d'une époque autre où l'étranger lointain était inaccessible.

C'est cet angle d'approche qui a rendu *Divina Insidia* séduisant aux Editions Romaines car, mêlant le suspense de l'intrigue à la pédagogie financière avec une consistante touche de spiritualité, cet ouvrage mériterait amplement sa place dans les bibliothèques, entre *Le Pendule de Foucault* (Umberto Eco) et *Le Monde de Sophie* (Jostein Gaarder).

La comparaison est judicieuse car on retrouve du premier l'envoûtement de la découverte de sociétés secrètes et du second la structure de l'intrigue, tressée autour, non pas de la philosophie mais de l'économie mondiale.

On s'étonnera d'ailleurs que Pascal Roussel n'en soit qu'à son premier livre car on discerne dès les premières pages le sens du rendu, tant dans les descriptions que dans les dialogues. Sans nul doute, une lecture des Editions Romaines à mettre entre toutes les mains.

## Remerciements

Ce roman repose sur plusieurs années de recherche durant lesquelles j'ai tenté de sélectionner les sources les plus crédibles. J'ai donné le meilleur de moi-même pour concevoir en détail, une intrigue forte qui soit l'occasion pour un large public de comprendre des concepts financiers habituellement cachés dans un brouillard de complexité. Mais tout au long de ce travail, je n'ai jamais perdu de vue, que de même qu'un bon scénario ne suffit pas pour avoir un excellent film, pour publier un roman de qualité, il faut un bon metteur en scène de l'écriture.

J'ai eu la chance de trouver une professionnelle sérieuse en la personne de Madame Françoise Vassort. Je lui ai lancé un véritable défi en lui demandant de se plonger au cœur d'un univers qui lui était totalement inconnu et elle l'a remarquablement relevé. En s'appuyant sur son expérience et son talent elle a donné une forme définitive à chacune des phrases de ce roman.

Ces longs mois de collaboration ont été une source de bonheur et je voudrais la remercier très chaleureusement pour cette aventure que nous avons partagée ensemble.

Et pour terminer, je souhaite à tous ceux qui aspirent à transmettre avec justesse un message, à traduire avec précision un objectif ou à toucher avec certitude un public, d'avoir la chance de pouvoir profiter de sa plume.



## Dédicace

A ma femme :  
sans son soutien et ses encouragements,  
ce livre n'existerait pas.

Le présent récit est une œuvre de fiction ; toute ressemblance avec des personnages, marques, institutions, faits ou lieux réels ne serait que pure coïncidence. Les personnages de ce roman sont fictifs et n'expriment pas nécessairement les opinions de l'auteur.



**Divina Insidia**

*Le Piège Divin*

Pascal Roussel



## CHAPITRE 1

Le vieil homme, engoncé dans un paletot noir, une imposante barbe blanche répandue sur le col, dormait profondément depuis le décollage à Damas.

Au moment de servir le repas, l'hôtesse avait tenté de le réveiller sans vrai succès. Déclinant la proposition dans un sourire il avait aussitôt refermé les yeux et s'était rendormi. Toutefois, le sourire avait subsisté. De temps à autre, sa main droite voletait dans l'air, ses épaules tressautaient et il donnait l'impression d'approuver avec enthousiasme un invisible interlocuteur.

A n'en pas douter, il rêvait, ce qui amusait l'enfant installé à côté de lui et que sa mère tentait vainement de garder calme.

Et effectivement, il rêvait. Cette fois l'hôtesse dut insister gentiment en lui touchant le bras.

- Réveillez-vous Monsieur, nous allons atterrir dans quelques minutes. Veuillez redresser votre siège et attacher votre ceinture s'il vous plaît.
- Ah ! oui... Ah ! oui, oui...

Il s'ébroua, s'exécuta, son sourire s'élargit, il tapota la joue de l'enfant, se cala dans son fauteuil avec un soupir

de profonde satisfaction, et referma les yeux pour revoir encore, l'espace d'un instant, l'intense lumière qui avait auréolé son rêve.

Quel merveilleux moment ! Son Dieu s'adressait à lui !  
Son Dieu lui parlait ! A lui, Ahmed Mallah !

- Tu ne te laisseras pas envahir par la peur ! Je compte sur toi ! Ce que tu vas accomplir va contribuer à changer le monde... Sache-le et prépare-toi Ahmed Mallah !

L'hôtesse l'avait réveillé au moment où il allait prendre, cela va de soi, cet engagement divin. Mais l'essentiel avait été dit. Il se sentait investi d'une mission capitale et il serait à la hauteur, malgré les questions qui restaient posées.

L'avion amorçait sa descente sur Séoul, et bien sûr, sa présence dans cette partie du monde n'était pas anodine.

Bien sûr, la rencontre prévue avec deux autres dignitaires religieux avait de quoi le surprendre, il avait cependant répondu sans hésitation à l'invitation et le rêve qu'il venait de faire le confortait dans sa décision et ajoutait à son impatience.

L'appareil se posa en douceur, Ahmed remercia Allah, rangea son Coran dans la mallette de cuir usé qui ne le quittait pas, et suivit les autres passagers vers la porte de contrôle.

L'officier de police, visiblement imbu de son autorité, lui demanda d'un ton suspicieux, et dans un anglais

parfait, de décliner son identité, sa profession, et le but de sa visite.

- Je suis Ahmed Mallah, Grand Mufti de Syrie.
- Grand Mufti, c'est votre profession ? Détaillez s'il vous plaît.

L'anglais du vieil homme accusait des lacunes, toutefois, le ton sur lequel il répondit prouva qu'il avait compris le double sens de la question et qu'il en avait été offensé.

- Un Grand Mufti, Monsieur, est un haut dignitaire dans la religion musulmane. Comme un Cardinal, ou un Grand Rabin si vous voulez.

Il fit tomber la voix sur la fin de la phrase, indiquant que sa réponse se passait de commentaires et devait suffire.

- Et le but de votre visite ?
- Le plaisir de découvrir votre beau pays... on l'appelle le pays du matin calme je crois ?

Le sarcasme n'était pas absent de l'intonation... en effet, comment faire comprendre à ce personnage galonné qu'il était en réalité la plus haute autorité religieuse musulmane de Syrie ?

Celui qui était consulté, tant par l'homme de la rue que par les autorités publiques ?

Celui qui vérifiait les positions culturelles, juridiques, politiques, et garantissait leur totale conformité avec la religion ?

En un mot, celui dont les avis portaient le nom respecté de *FATWA*.

Tant ces précisions que ce mot risquant d'être mal interprétées, il se tut, fixa sur l'homme un regard étrangement limpide, et attendit.

Celui-ci apposa les tampons officiels sur le passeport en soupirant et, le visage cadennassé, le lui rendit en lui faisant signe d'avancer.

A l'extérieur de l'aéroport, la chaleur humide de ce mois de juillet pesait lourd sur les épaules. Heureusement les taxis ne manquaient pas et aussitôt une voiture s'approcha.

Il brandit d'une main sa petite valise de toile, de l'autre la mallette, pour signifier au chauffeur qu'il était inutile qu'il se dérange, son bagage était peu encombrant.

La fraîcheur relative du véhicule le fit soupirer d'aise, il se renversa sur le dossier en remerciant Allah pour ce voyage sans encombre.

*Huit heures plus tôt à Jérusalem...*

Après une nuit courte et agitée, sa béatitude Mahran Khoury, Patriarche latin de Jérusalem et Grand Prieur de l'Ordre du Saint Sépulcre, avait tenu, avant son départ, à se rendre à l'Eglise.

En homme de foi, il voulait méditer dans ce lieu saint.

C'était là, dans la vieille ville, que le corps du Christ avait été déposé après sa mort.

C'était là le lieu de la crucifixion de Jésus et Mahran Khoury consacrait sa vie à encourager la pratique chrétienne au Moyen Orient.

Son ordre soutenait des écoles et de nombreuses paroisses, ce dont il était fier, mais le conflit en Terre Sainte semblait insoluble et il en souffrait.

Verrait-il un jour les religions s'accepter et se soutenir ? Une foi pure pouvait-elle venir à bout de ces éternelles et cruelles dissensions ? Il voulait y croire mais l'inquiétude persistait.

Là, devant le tombeau du Christ, ces questions le taraudaient, de même que la demande pressante du frère Giovanni Bassoli.

Leur première rencontre datait de vingt ans, à Rome. Le frère franciscain Bassoli vivait comme un ascète et le magnétisme qu'il dégageait était plus qu'impressionnant. Chacun de leurs entretiens confirmait Mahran Khoury dans la conviction que son ami était d'essence divine et il voulait croire à sa future canonisation.

Ils se parlaient de temps à autre et partageaient leur ardent désir de voir la paix régner dans le monde.

Cependant, leur conversation d'il y a dix jours avait marqué un tournant décisif.

Giovanni, toujours si doux et respectueux s'était fait pressant, voire autoritaire.

- Mahran, écoute-moi ! Ne m'interromps pas et ne proteste pas ; tu vas recevoir une invitation à te rendre en Corée, et tu vas l'accepter, j'ai l'intuition que c'est important.

- Giovanni, je t'écoute et je te respecte mais qu'irais-je faire en Corée ? De plus, il m'est impossible d'abandonner ainsi ma charge et tous ceux qui comptent sur moi ! De qui va me venir cette invitation ?
- D'une association, je ne t'en dis pas plus, mais le but est de te faire rencontrer un dignitaire musulman et un grand rabbin dont j'ai oublié le nom. Tu dois accepter cette invitation et les rencontrer ! Tu te doutes bien que si je te bouscule ainsi, c'est au nom d'un projet majeur !
- D'accord, d'accord ! mais cette invitation, quand va-t-elle me parvenir ?
- Surveille ton courrier et prépare ton départ, c'est tout ce que je peux te dire !

Mahran prit congé de son ami dans une grande perplexité et le lendemain l'invitation était là. L'enveloppe portait, en lettres bleues, l'enseigne de l'organisation « *RELIGIOUS PEACE ORGANIZATION* » et le texte joint en précisait les objectifs :

Réaliser et faciliter des rencontres discrètes entre les dignitaires religieux issus de la Terre Sainte, où subsistaient des conflits.

Ces rencontres seraient protégées de toute ingérence journalistique. La première aurait lieu en Corée et ce choix était largement détaillé.

Depuis toujours, les coréens ont servi Dieu, le créateur de toutes choses comme le premier ancêtre et de même

que tous les chiffres commencent avec « un », ils appellent Dieu, l'ETRE UNIQUE.

Le but de l'organisation était limpide : faciliter un dialogue interreligieux, seule voie selon elle pour établir une paix durable. Elle avait donc convié, en plus du Patriarche de Jérusalem, le Grand Mufti de Syrie et le Grand Rabbín de Jérusalem.

Le Patriarche n'hésita pas longtemps. D'une part il avait de l'intérêt pour ce pays qui, en cinq mille ans d'histoire, où toutes les religions étaient représentées, n'en avait jamais envahi un autre ; d'autre part, il ne croyait pas aux coïncidences, même si le caractère utile de ce déplacement ne lui apparaissait pas comme essentiel dans l'immédiat. Enfin, il ne pouvait se résoudre à rejeter la demande de son ami ; sans compter que le Seigneur opérait parfois de manière bien mystérieuse. Il appela donc le représentant de la « *Religious Peace Organisation* » et lui confirma sa présence. Il apprit ainsi que sa réponse positive était la première et se dit qu'elle ferait œuvre de conviction auprès des deux autres dignitaires. Puis il prévint sa hiérarchie par courrier, indiquant l'adresse exacte du lieu de la rencontre et se préoccupa de l'achat de son billet d'avion.

Il atterrit à Séoul, plein de pensées chaleureuses envers cette population, divisée en deux, dont une partie seulement vivait un bel essor économique, tandis que l'autre souffrait d'un régime stalinien très dur.

Il était huit heures trente, lorsqu'il débarqua en ce samedi 3 juillet 2010. Quelques heures avant le Grand Mufti de Syrie...

\*\*\*

Moshe Aboudaram, Grand Rabbin Ashkenase d'Israël relut trois fois le courrier de la RPO, ne pouvant se défendre d'une certaine suspicion.

L'invitation était arrivée la veille et il n'avait pas encore pris la décision d'accepter. Il s'agissait quand même d'un voyage important. L'aéroport de Tel Aviv se situait à une heure de route, ensuite un vol direct Tel Aviv/Séoul était plus qu'improbable, aussi, avant d'entreprendre les démarches nécessaires il crut bon d'appeler Mahran Khoury, cité comme faisant partie des invités.

Qu'avait-il pensé de cette proposition surprenante, et comptait-il y répondre positivement ? Cette organisation au nom évocateur était-elle sérieuse selon lui ? La réponse fut directe.

- Je dispose de peu de temps, mais oui, je vais me rendre à Séoul. Je ferai un voyage éclair, étant attendu le 7 à Jérusalem

Le patriarche donnait à la fois l'impression d'être vivement intéressé par la rencontre dont l'utilité lui semblait évidente, et tout à fait paisible quant au sérieux des organisateurs.

Fort de cette assurance, Moshe Aboudaram décida de partir aussi tôt que possible, se réservant ainsi quelques jours de vacances.

En effet, depuis combien de temps sa charge ne lui avait-elle pas permis un espace de repos ? Sans compter la vie à Jérusalem qui était épuisante, entre le bruit incessant des rues et l'angoisse permanente qui y rôdait jour et nuit. Oui, vraiment, quarante huit heures

d'évasion lui permettraient de se ressourcer et d'aborder la réunion prévue avec un esprit clair et lumineux. Enfin, une telle réunion était impossible en Terre Sainte ou chaque pouce carré de terrain était pourvu de milliers d'oreilles. Conserver la discrétion de la rencontre eut été un leurre.

Parti de Jérusalem sous trente cinq degrés à l'ombre, la chaleur de Séoul ne le surprit pas. Il se rendit au siège du RPO où il fut accueilli avec grâce et bienveillance. L'harmonie fut immédiate et les convictions identiques. Dieu avait créé un monde d'amour, les conflits sanglants qui le divisaient devaient absolument être éradiqués. Tous étaient d'accord sur ce point. Ils convinrent de passer la matinée du lendemain ensemble, la réunion étant programmée pour quatorze heures.

Le grand rabbin arriva le premier vers treize heures trente dans la petite maison typiquement coréenne qui avait été choisie. Un membre de l'organisation l'accompagnait, une mission de « facilitateur » lui ayant été confiée.

Appartenant au RPO, située dans le quartier Dohwa, l'endroit était calme et frais. Construite en pierres, la maison permettait de supporter la chaleur humide de la ville.

La porte d'entrée donnait sur un couloir étroit et mal éclairé. Au fond, une deuxième porte conduisait à la cave, et sur le côté droit du couloir s'ouvrait une troisième porte laquelle donnait accès à une salle de réunion d'environ douze mètres carrés.

En son milieu, une table ronde en bois massif et six chaises à haut dossier.

Le plafond bas, l'étroitesse de la fenêtre donnant sur un jardinet, et l'ensemble de la décoration conféraient au lieu une sobriété toute asiatique.

Seul, le lourd parfum des lys blancs contenus dans un vase au centre de la table imposait une présence. Alentour, un calme absolu.

Le Patriarche arriva quelques instants plus tard, suivi de peu par Ahmed Mallah.

Les quatre hommes se congratulèrent et entreprirent de prier à haute voix et à tour de rôle avant d'entamer leurs échanges.

Les yeux fermés, absorbés par leur méditation, ils n'entendirent pas la porte d'entrée s'ouvrir lentement...

Dans cette rue silencieuse, plombée par un soleil encore au zénith, une voiture s'était garée à l'ombre d'un bouquet d'arbres, semblant abandonnée.

Dix minutes après l'arrivée des religieux, très lentement, un homme d'apparence asiatique en sortit, refermant la portière avec précaution. Il se dirigea vers la petite maison. L'endroit était désert, il put donc quitter son véhicule, entrer sans être vu et pénétrer dans le couloir.

D'une souplesse toute animale, il ouvrit la porte de la salle où les quatre hommes étaient en prière.

A cet instant, les choses s'enchaînèrent avec une rapidité et une violence inouïe.

En un bond, il fut au centre de la pièce, un poignard dans la main droite, il releva la tête du facilitateur et

d'un geste net, lui trancha la gorge, lequel tomba, bousculant une chaise. Les trois autres eurent à peine le temps de comprendre ce qui se passait, le Patriarche émit un son rauque, plia les genoux, un flot pourpre jaillit sur les murs.

Le grand Mufti fit un geste vers le rabbin. Supplique ? Protection ? Ce dernier, les yeux exorbités le vit vaciller avant de s'écrouler à son tour. Aucun n'avait réellement vu le visage du tueur.

Ecroulés, tassés sur eux-mêmes, sans autre bruit que le gargouillis immonde du sang qui s'échappait de leurs gorges et se répandait partout, le quadruple meurtre n'avait pas pris trois minutes. Trois minutes de fureur démente.

Shin Jon Gol contempla son œuvre avec un sourire de satisfaction.

Quatre hommes, dont trois plutôt vieux, dans douze mètres carrés, était pour un professionnel comme lui du travail de débutant. Or, débutant, il ne l'était pas. Il ne manquerait pas de poser une question à qui de droit.

Pourquoi lui, qui appartenait aux Forces de Sécurité Spéciales nord coréennes depuis plus de dix ans et avait des états de service brillants ? Voler la voiture avait été un jeu, tuer ces étrangers une farce.

Pour l'heure, son seul regret était que les victimes n'aient pas eu le temps d'avoir peur. Dommage. Il convenait cependant de terminer le travail et de partir sans laisser de traces. Quelques détails restaient à régler.

Tout d'abord, imprégner généreusement les trois livres saints, Bible chrétienne, Bible juive et Coran du sang de

leur propriétaire respectif. Shin Jon Gol fit une grimace expressive, il n'aimait pas se salir les mains. Puis, conformément aux explications, les superposer et les recouvrir du liquide contenu dans la fiole qu'il sortit de sa poche et dégagea de son emballage protecteur. Enfin, mettre le feu à l'ensemble avec un simple briquet.

La combustion fut spectaculaire et il ne resta rapidement qu'un tas de cendres. Il en préleva avec son couteau et remplit la fiole qui contenait encore un peu du liquide hautement inflammable. Puis il la referma et la remit dans sa poche, non sans l'avoir soigneusement réemballée.

Il ne serait cependant pas possible de conserver le caractère paisible de la petite maison, la table commençait elle aussi à brûler, mais cela prendrait trop de temps.

Son chef avait été très clair :

« Le produit que je te donne là est très puissant ... et très cher ... » nano-thermite » tu connais ? C'est ce que le Mossad a utilisé pour faire exploser le WTC le 11 septembre 2001. Alors, fais vite, tu as exactement cinq minutes pour sauver ta peau... »

Précision superflue, 5 minutes lui étaient suffisantes et quoiqu'il en soit, le danger lui fouettait le sang. Quant à ce fameux attentat aux États Unis, il pouvait bien, ainsi que son chef l'affirmait, avoir été organisé par qui que ce soit, avoir été l'œuvre des services secrets israéliens ou de n'importe qui, peu lui importait. L'essentiel pour lui était que quelques Américains de plus soient anéantis.

Il descendit à la cave, déposa l'explosif à côté de la chaudière à gaz, régla le mini détonateur, retrouva la rue déserte, son véhicule et démarra comme un promeneur tranquille.

Il ressentit la violence de l'explosion plusieurs centaines de mètres plus loin, il alluma une cigarette et son sourire s'élargit.

Le jour même, les services de la poste, lesquels étaient toujours fidèles et réguliers, allaient acheminer une petite boîte en carton dont le contenu pouvait être aussi bien des chocolats qu'une fiole hautement suspecte ce que personne n'irait imaginer, à moins que d'être réellement doué d'une imagination débordante.

Restait la question à laquelle il exigerait une réponse précise : Pourquoi lui, Shin Jon Gol pour une mission aussi banale que farfelue ?

A des milliers de kilomètres de là, un petit flacon de verre, orné de signes occultes, parvint à destination.

Quelqu'un le récupéra. Quelqu'un que l'on appelait le « Supérieur Inconnu ».

Quelqu'un qui, après avoir été informé par ses fidèles contacts au Vatican de la prochaine rencontre des religieux avait aussitôt réalisé à quel point celle-ci allait lui servir.

Ces religieux stupides au service d'un Dieu perdant ! Oui, ils allaient servir les projets de sa famille ! Des générations d'alliance avec le vainqueur qui leur avait déjà apporté fortune et pouvoir.

L'homme imaginait déjà comment il allait utiliser le contenu de la fiole lors de la prochaine cérémonie, il ne lui restait plus beaucoup de temps pour accomplir le grand plan de son allié invisible et à aucun prix il ne pouvait permettre que la situation lui échappe.

Le sacrifice de ces dignitaires constituait une offrande à la lumière qu'il vénérât et qui lui permettrait de triompher.

## CHAPITRE 2

- Oh ! Maman ! Les beaux timbres ! Ils viennent d'où ? Tu me les donnes ?

Le jeune garçon d'une douzaine d'années tentait de prendre l'enveloppe des mains de sa mère.

- Nicolas ! File ! Tu vas rater le bus de l'école et je ne te conduirai pas... nous parlerons de ces timbres ce soir ! Et n'oublie pas que ton oncle vient dîner, fais tes devoirs dès que tu seras rentré !

Anne avait trouvé la lettre dans le courrier du matin et l'avait déposée sur un guéridon sans y accorder plus d'intérêt. Elle embrassa son fils, le propulsa dehors en riant et referma la porte d'entrée. Toutefois, l'excitation de l'enfant avait attiré son attention, elle reprit l'enveloppe qui portait bien son nom et son adresse.

Anne Standfort – Centralbahnplatz 7 – Bâle

Postée à Moscou, les timbres représentaient la célèbre basilique de Basile le Bienheureux qui borde la place Rouge.

Qui pouvait bien lui écrire de Moscou ? Elle n’y était jamais allée, et n’y connaissait personne.

Un sourd malaise l’envahit, aussi, malgré le travail qui l’attendait, elle s’installa dans un fauteuil du salon et décacheta l’enveloppe.

La lettre était rédigée à la main, d’une écriture affirmée, large et haute, sur un papier de qualité, minimum cent grammes se dit Anne qui fit la relation entre le poids et le nombre de timbres apposés.

Datée du 21 septembre 2010, elle commençait par  
« Chère Anne »...

Qui était cet expéditeur qui se permettait de l’interpeller aussi familièrement ? Troublée, vaguement inquiète, elle poursuivit sa lecture....

*« Pardonnez mon audace et permettez-moi d’emblée de vous appeler par votre prénom.*

*Oui, Anne, je vous connais. Du moins ai-je pris la liberté de vous lire de très nombreuses fois, ainsi je sais l’élégance de votre plume. Je sais aussi votre tact, votre discrétion, la délicatesse des biographies que vous réalisez. Toute personne, aussi célèbre soit-elle, ne pourrait qu’être ravie d’être contée par vous.*

*Je sais que vous êtes une journaliste free-lance appréciée, je connais votre âge et votre situation de famille. Je connais le nom de votre mari ainsi que sa situation professionnelle dans la banque. Je sais qu’il gère l’agence UBS située Aeschenplatz et que votre jeune garçon a douze ans.*

*S’il vous plaît ! Ne me jugez pas sévèrement, si je vous parais indiscret, c’est en raison de la mission que je désire vous proposer.*

*En effet, j'ai pris la décision de vous confier la rédaction de ma biographie et toute fausse modestie écartée, sachez que je suis quelqu'un de très important dont le pouvoir n'a guère de limites. Je suis en pleine possession de mes moyens, croyez-moi et, afin de rendre ma proposition plus tangible, je vous ferai parvenir le 28 septembre, un cadeau qui vous situera le niveau de mes attentes. D'ici là, jetez donc un coup d'œil vers l'immeuble qui vous fait face, la Banque des Règlements Internationaux, j'y ai passé de très nombreuses heures.*

*Je termine sur une information vérifiable : dans sept jours, c'est-à-dire le 28 septembre, les options « puts et calls » liées à l'or sur le marché Comex arriveront à expiration et une fois encore, mes « amis » vont devoir intervenir.*

*Nous pourrions en reparler, à bientôt ! Un ancien « Supérieur Inconnu »*

Anne dut relire la lettre deux fois, les mains moites et agitées d'un tremblement convulsif. De quoi avait-elle peur ? Qu'est-ce que cela voulait dire ? Des sentiments contradictoires l'empêchaient de réfléchir posément. Penser que son auteur était fou était trop simple. Il s'agirait alors d'un fou érudit et particulièrement organisé. Pourquoi l'avoir choisie elle ? Est-ce parce que son mari travaillait dans une banque ? Et ces informations sur l'or, en quoi cela la concernait-elle ?

S'il avait pris autant de renseignements il devait savoir que la finance ne l'intéressait absolument pas. Ce domaine, incompréhensible pour elle, appartenait à des lois qui n'étaient pas naturelles, les règles en étaient complexes et avaient été créées par les hommes et pour les hommes.

Une sensation étrange s'était emparée d'elle, qu'elle ne pouvait expliquer. Un peu comme si cet inconnu était

entré par effraction dans sa vie, un peu comme si un danger soudain rôdait.

Elle se leva, s'approcha de la fenêtre et contempla la fameuse « tour noire » dont l'architecture austère et inquiétante ajouta à son malaise. Et si Hans, en sa qualité de banquier, était mêlé sans le savoir à cette affaire ? Récemment, il lui avait annoncé avec fierté les nouvelles responsabilités dont il avait été chargé. Quelqu'un pouvait tenter de l'utiliser à travers elle ! Cette pensée se précisa, la tactique était vraisemblable. Bien sûr, il eut été confortable de lui en parler, mais elle entendait déjà son commentaire.

- Comment peux-tu être aussi naïve ma chérie ? Tu crois vraiment à ce cadeau ? Et d'abord, quel cadeau ? Un bouquet de roses peut-être ? Le cadeau classique d'un monsieur que tu as séduit sans le savoir, ce qui ne m'étonne pas du reste...

Il la prendrait dans ses bras, et se moquerait gentiment d'elle. Hans était un homme « fort », les pieds bien ancrés dans le ciment de ses certitudes, et même si elle était plus nuancée dans ses appréciations, elle l'aimait et évitait de le contredire.

Evidemment, Nicolas ayant vu la lettre et les timbres, l'événement ne resterait pas secret, mais pour le moment du moins, il lui sembla plus avisé de jouer l'indifférence.

Plus elle réfléchissait, plus elle pensait que Hans était lié à cette proposition. Si non, comment expliquer que le choix se soit porté sur elle ? En professionnelle des médias, elle savait que les véritables journalistes

d'investigation étaient devenus très rares et il est vrai que la plupart de ses collègues se contentaient de reproduire les annonces des agences. La concurrence d'Internet, de la télévision et l'érosion des jeunes lecteurs expliquait en partie la crise que traversait le secteur de la presse. Les grands journaux avaient licencié massivement et luttait pour leur survie. Les journalistes n'étaient plus assez nombreux pour avoir le temps d'enquêter à titre personnel et aucun ne pouvait se permettre de s'éloigner de la ligne rédactionnelle, le fantôme de la mise à l'écart était toujours présent. Malgré cela, elle n'était pas la seule à faire du travail de qualité.

Elle fit appel à toute sa raison pour se reprendre. Son frère serait sans doute un meilleur conseiller, mais elle choisirait un autre moment pour lui parler de cela.

En effet, Hans, l'homme tranquille, qui lisait la presse comme on lit la bible, et John, le sceptique qui voyait la conspiration partout... Si l'arrivée de la lettre faisait l'unique objet des conversations, la soirée risquait d'être animée, et elle ne se sentait pas d'humeur à supporter cela.

Elle remit la lettre dans son enveloppe et la posa à nouveau sur le guéridon de l'entrée, non sans l'avoir soigneusement recouverte d'un tas de prospectus. A tête reposée, il conviendrait d'éclaircir ce qui se présentait comme un mystère mais qui pouvait aussi être une menace. Pourquoi ? Qui était derrière tout cela ? Une seule personne ? Un groupe ? Ce courrier portait sans équivoque possible ses coordonnées personnelles. Dès lors, quel était le piège dissimulé sous l'offre ? Anne avait un esprit sain, la suspicion n'habitait pas son quotidien, au contraire, elle aurait plutôt un penchant

pour la naïveté. Mais dans ce cas précis, la sensation déplaisante persistait, et elle se refusait à ne voir, dans cette proposition en apparence intéressante, que le côté professionnel et financier.

Nicolas par contre, féru de philatélie, n'avait pensé qu'à cela durant toute la journée, il en avait parlé à ses copains, décrivant les timbres superbes que sa mère allait lui donner à son retour. Sans attendre, il jeta son cartable au pied de la mezzanine, fouilla dans le tas de publicités, trouva l'enveloppe et entreprit de découper les timbres ; puis, tout naturellement, il sortit la lettre et la lut. Il la lut deux fois, comme sa mère. Ce qu'il retint, avant toute chose, c'est le cadeau qu'elle allait recevoir.

Quel cadeau cela pouvait-il bien être ? Sa mère aimait les fleurs, mais aussi les beaux meubles, les jolies robes, les voyages, les réceptions et encore bien d'autres choses, plus vagues pour lui.

De plus, le ton familier attira aussi son attention, on aurait dit que le « monsieur inconnu » connaissait sa mère. Bizarre... mais pas de nature à inquiéter un petit garçon joyeux et paisible comme Nicolas. Aussi, c'est une « bonne nouvelle » qu'il claironna au retour de son père.

- Papa ! Maman va recevoir un cadeau d'un  
Monsieur inconnu »

Devant Anne, fortement contrariée, il tendit la lettre à Hans, qui la lut, les sourcils froncés, demanda à voir l'enveloppe, la retourna en tous sens et finit par conclure :

- Farce de mauvais goût, même pas eu le courage de signer...encore un taré !
- Un taré ? Tu le penses vraiment ?
- Evidemment ! Est-ce de cette façon cavalière que tes clients s'adressent à toi habituellement ?
- Non, en effet, et je t'avoue que cela m'inquiète un peu.
- Sans compter cette histoire de cadeau à te faire ! Si tu travailles pour lui, il n'est pas question de cadeau mais de rémunération. Et pour couronner le tout, il se permet de jouer les Nostradamus en faisant des prévisions sur le cours de l'or. Non, non, crois-moi, ce bonhomme est cinglé.

Il fit une boule de la lettre et de son enveloppe et lança le tout dans la poubelle.

- Anne, s'il te plaît, ne parle pas de cela à ton frère, il va encore nous concocter une guerre nucléaire et nous en aurons pour deux heures au moins !
- Je n'en avais pas l'intention, rassure-toi. Ceci dit, quelque tournant que prenne notre conversation, j'aimerais que tu restes calme. John est mon frère, je n'ai que lui, j'ai peu d'occasions de le voir et j'ai bien envie de passer une bonne soirée.
- D'accord chérie, tout pour te faire plaisir ! Et puis, ta cuisine sent si bon, il ne faudrait pas

gâcher notre plaisir gustatif par une discussion oiseuse...

Il punctua sa promesse d'un doux baiser, Anne sourit ; Hans était décidément, malgré ses petits défauts, un homme adorable.

John arriva un peu avant dix neuf heures, comme prévu. Les adultes prirent l'apéritif, Nicolas eut droit à un jus d'orange et, à défaut de conversations métaphysiques, le dîner se déroula dans une ambiance chaleureuse. Anne, passionnée de gastronomie, collectionnait les recettes venues des quatre coins du monde. Elle y ajoutait sa touche personnelle et Hans claironnait à qui voulait l'entendre que le meilleur restaurant de Bâle était situé au numéro sept de la Centralbahnplatz ! Ce soir particulièrement, connaissant le fin palais de John, elle s'était surpassée.

Après une mousse de saumon sur toasts, elle leur avait mitonné son fameux « gigot de sept » accompagné de pommes dauphines et d'une salade fraîche « comme en France ». Repus, ils avaient fait l'impasse sur le dessert et sirotaient un café en bavardant.

Ni Anne, ni Hans, ni John ne s'étaient aperçus de l'impatience de l'enfant qui se tortillait sur sa chaise depuis un bon moment, aussi la surprise fut totale lorsque Nicolas claironna :

- Tu sais Oncle John, maman va recevoir un cadeau d'un monsieur qu'elle ne connaît pas !
- Ah ! bon ? Ma séductrice de sœur a encore frappé ?

John riait de bon cœur. Anne tenta de minimiser la situation...

- C'est un mauvais plaisant, aucune importance...

Mais Nicolas, fier d'avoir lu la lettre et voulant à tout prix capter l'intérêt de son oncle poursuivit, ignorant les regards furieux de son père.

- Elle venait de Russie, Maman m'a donné les timbres. Le monsieur dit qu'il la connaît et qu'il est son ami. Il vend de l'or dans la tour noire, juste en face de chez nous. Tu crois qu'il va donner de l'or à Maman, oncle John ?

Il n'en fallait pas plus pour mettre John au comble de l'excitation. En homme cultivé, friand d'informations, il explorait internet, comparait les sources et faisait intelligemment les tris. Si certaines personnes, dont Hans, lui voyaient une âme de conspirateur, il n'en avait cure. Quoique l'on en dise, il possédait une culture extrêmement étendue et s'en félicitait. Nous étions en 2010, et la vérification de l'information lui semblait être un devoir de citoyen.

Un moment de gêne s'installa, que Nicolas ne perçut pas. Il n'était pas rassasié.

- Dis, oncle John, c'est vrai qu'il y a beaucoup d'or dans la tour noire ?
- Non, je ne crois pas qu'il y en ait. Vois-tu la « tour noire » comme tu l'appelles est une banque, mais une banque différente de celle où

travaille ton papa. On l'appelle la Banque des Règlements Internationaux. C'est la banque la plus importante au monde mais les gens ne vont pas y déposer leur argent, et très peu de personnes la connaissent.

- A quoi elle sert alors ?
- Pour te répondre, il faut d'abord que je t'explique comment fonctionne une banque traditionnelle, comme celle où travaille ton papa justement.
- Je vais lui expliquer moi-même si tu permets.

L'intervention de Hans était aimable mais catégorique. Sans connaître la version de John, il lui semblait déjà qu'elle ne lui conviendrait pas, il enchaîna :

- Je t'explique. Tout le monde doit gagner de l'argent pour vivre, mais si on conserve les sous dans sa maison, on risque d'attirer les voleurs. Alors on les dépose dans une banque qui les garde soigneusement et nous les rend au fur et à mesure de nos besoins. En plus, sur cet argent que la banque garde, les banquiers donnent aux gens des intérêts. Et plus on laisse l'argent longtemps à la banque, plus elle donne des intérêts. De cette façon, l'argent des gens est protégé et il permet d'en avoir plus. Alors, il y a autre chose que la banque peut faire, c'est prêter de l'argent aux gens qui en ont besoin, par exemple pour acheter une voiture ou une maison, tu as compris ?

Ici, John ne put s'empêcher d'intervenir, la présentation minimaliste de Hans était correcte, mais incomplète. Quitte à donner à Nicolas des informations qui ne lui seraient utiles que dans quelques années, autant qu'elles soient complètes.

- Hans, je crois que ton fils est suffisamment grand pour que l'on rentre un peu plus dans les détails ?
- Oui oncle John, je suis grand, vas-y !

Ce qu'Anne avait craint était en train de se produire et elle était contrariée au plus haut point. Ces deux hommes ne pouvaient s'empêcher de s'affronter sur ce sujet. Hans estimait, en sa qualité de banquier, détenir une vérité à laquelle John ne croyait pas et il suffisait d'une minuscule étincelle pour enflammer la mèche. Il y avait de quoi douter de leur intelligence et surtout, de leur courtoisie. Elle avait une méchante envie d'exploser, d'envoyer son fils au lit, de morigéner son mari et son frère qui soudain lui donnaient l'impression de s'ébattre dans la cour de récréation d'une école maternelle. John, investi de sa mission d'instructeur, avait pris Nicolas par les épaules.

- Ecoute-moi bien Nicolas, imaginons la situation suivante : tu confies à une banque 100 francs suisses. Le banquier te dira que tu peux les reprendre quand tu veux. Tout va bien donc... Maintenant ton ami Philippe désire emprunter à cette même banque 90 francs. Sans te le dire la banque va prendre 90 francs de tes 100 francs et les prêter à ton ami. Le même jour, vous vous rencontrez tous les deux devant

la banque, ton ami te montre les 90 francs qu'il vient de recevoir et toi tu lui montres le papier que t'a remis le banquier et qui garantit que tu lui as confié 100 francs. Nous voilà donc en présence d'une somme de 190 francs. L'argent a été multiplié... tu me suis ? Ce n'est pas tout, ton ami va aller déposer ces 90 francs dans une autre banque qui, elle aussi, va prendre quatre vingt dix pour cent de cette somme pour les prêter à une troisième personne, tu me suis toujours ?

- Mais oncle John, ce n'est pas possible ton histoire ! Et si je veux reprendre mes cent francs, la banque ne pourra pas me les rendre ! C'est du vol ! Tu dois te tromper...
- Non Nicolas, demande à ton papa. Ce que je t'ai expliqué est exact. La banque a des milliers de clients, et pour te rendre ton argent, elle ira le prendre sur le compte d'une autre personne, voilà tout.

Le visage de Nicolas exprimait à la fois l'incrédulité et l'incompréhension. Visiblement, ce mécanisme avait du mal à entrer dans sa logique d'enfant. John poursuivit :

- A l'origine comprends-tu, les banquiers étaient des orfèvres et la table sur laquelle travaillait un orfèvre s'appelait « banco ». C'est de là que vient le mot « banque ». Au Moyen Age, ces artisans étaient habitués à garder l'or qu'ils utilisaient pour fabriquer des pièces ou des bijoux. Alors, pour protéger leur or, les gens

qui en possédaient avaient pris l'habitude de le confier aux orfèvres, pour se garantir des voleurs, comme aujourd'hui, tu comprends ?

Nicolas, gravement, fit un signe de tête.

- Donc, les gens confiaient leur or aux orfèvres qui étaient bien entendu payés pour cela. Les orfèvres donnaient à ces gens un reçu ; un « papier » qui disait clairement combien d'or leur avait été confié et qui garantissait que cet or appartenait bien à Mr. X ou Mme. Y. Tu me suis encore ?

Nouveau signe de tête, Nicolas était concentré.

- Autre situation. Imagine un personnage important qui doit se déplacer avec de l'argent. Il aura peur lui aussi d'être attaqué et volé. Cela te paraît logique ?

Nouveau signe d'assentiment de Nicolas.

- Bon, mais s'il devait payer un achat, par exemple, comment faire ? C'est alors que les marchands ont accepté, en paiement de marchandises, les fameux « reçus » donnés par les orfèvres. Ces reçus prouvaient que l'acheteur possédait bien de quoi payer ce qu'il avait acheté. Ces « reçus » sont les ancêtres des billets que tu connais aujourd'hui. On les a utilisés de plus en plus pour payer ses achats et il y a eu de plus en plus d'or chez les orfèvres.

- Mais les gens pouvaient venir rechercher leur or ?
- Bien sûr, mais ils ne le faisaient que s'ils en avaient vraiment besoin, puisqu'ils savaient que leur or était en sécurité. Les orfèvres se sont aperçu qu'une personne sur dix, seulement, venait en rechercher.
- Et qu'est-ce qui s'est passé après ?

Nicolas, visiblement, accusait un peu de fatigue.

- Et bien, certains orfèvres ont consacré plus de temps à garder des pièces et donner des reçus qu'à faire des pièces. Une idée de génie germa alors dans leur esprit. Prêter l'or de leurs clients sans qu'ils le sachent.

Nicolas bondit, outré !

- Cà, c'est pas bien. C'est un mensonge ! Demande à maman, elle aussi dit qu'il ne faut pas mentir !
- Oui mon chéri, mais un mensonge par omission. C'était facile tu comprends. Il leur suffisait d'en garder un petit peu, dix pour cent par exemple, pour répondre aux demandes. Ils se sont ainsi transformés en véritables banquiers. Et puis, vint le temps où un prêt se limitait à rédiger un document dans lequel le banquier « promettait » de remettre un nombre convenu de pièces d'or à la personne qui

possédait ce document. Cette promesse servait ainsi de moyen de paiement. En échange, l'emprunteur devait payer des intérêts. Par contre, ces intérêts, eux, devaient être payés avec de vraies pièces d'or. C'est cela qui était très intéressant pour le banquier, tu comprends ?

- Euh ... pas vraiment...
- C'est simple, le banquier prêtait du papier et gardait pour lui les pièces d'or. C'est comme cela que les banquiers sont devenus très, très riches. Très rapidement, il y eut bien plus de promesses émises que d'or dans les coffres des « banquiers-orfèvres ». De plus, ils ne risquaient rien et cela, aussi longtemps que le nombre de clients venant retirer de l'or, restait limité. Voilà le mécanisme de création de l'or fictif, Nicolas.
- Donc, cela se passe exactement comme dans ton exemple avec Philippe. Sans que tu le saches, il emprunte 90 francs à ma banque qui elle, les a créés à partir de rien ?
- C'est exact, simplement aujourd'hui, ce sont des billets, ce n'est plus de l'or...

Anne écoutait, médusée. Ne pas s'intéresser à l'argent est une chose, et elle s'en flattait. Mais rester insensible aux mécanismes qui régissent le monde lui semblait en cet instant inconséquent, voire coupable.

Comment Hans voyait-il les cela ? Lui si droit, si net dans ses prises de positions ! Car enfin, si pour une raison ou une autre, plus de dix pour cent des fonds

déposés devaient être retirés, ou si les emprunts à court terme que sa banque émettait tous les jours n'étaient pas renouvelés, sa banque risquait tout simplement la faillite, entraînant avec elle toutes « les petites gens » qui lui avaient fait confiance. Nul doute que Hans avait déjà entrevu cette issue et Anne voulait croire qu'il avait de bonnes raisons pour fonctionner dans ce système. Peut-être en était-on arrivé à un point de non retour ? Peut-être sans cela n'y aurait-il pas assez d'argent pour permettre à l'économie de subsister ?

- Mais la tour noire alors ?
- La tour noire est là pour prendre des décisions importantes, c'est tout.
- Dis-donc, tous ces étages pour prendre des décisions, c'est un peu ridicule, tu ne trouves pas ?

Nicolas avait le talent, selon son humeur, de rester buté sur son idée de départ...

- Attends ! Je t'explique. Maintenant que tu as compris comment les banques multiplient l'argent, je vais t'expliquer comment l'argent est créé à l'origine. Une banque qui est à la source de la création de l'argent s'appelle une Banque Centrale et la tour noire est impliquée dans tout ce qui se passe dans les banques. Alors tu vois, si par exemple l'Etat n'a pas assez d'argent, il doit emprunter, comme une famille, comme n'importe qui. Alors, il s'adresse, directement ou indirectement, à la Banque

Centrale qui crée l'argent dont l'Etat a besoin, et elle le lui prête.

- Mais alors, pourquoi tout le monde ne peut pas faire la même chose, il suffit d'imprimer du papier, comme quand nous on joue aux Indiens, « on disait que »... On disait que c'était de l'argent...
- Ce n'est pas si simple, même si cela a l'air d'un jeu.
- C'est difficile à comprendre oncle John.
- Oui Nicolas, c'est difficile à comprendre...

Les deux hommes échangèrent un regard perplexe. Cette fois ils se sentaient unis dans une contrainte toute parentale. Comment en effet clarifier pour cet enfant ce qui pour eux, malgré leurs connaissances, gardait une part inquiétante de mystère ?

Anne, que la tournure de la conversation avait déroutée, insista :

- Donc, si je comprends bien, un billet de 10 francs existe uniquement parce que quelqu'un, quelque part, un jour, a emprunté 10 francs ? Je pense à quelque chose d'ahurissant ...imaginons que demain toutes les dettes soient remboursées et que plus personne ne veuille emprunter un centime...tout l'argent en circulation disparaîtrait ?
- C'est tout à fait cela. Demain, à la caisse du supermarché, rappelle-toi que tu paies avec la dette de quelqu'un. Pas d'argent sans dette !

- Et moi qui croyais que les coffres de la Banque Centrale débordaient d'or, et qu'il suffisait de l'échanger contre des billets !

Hans lui répondit.

- Ma chérie, c'est en août 1971 que le président américain Nixon a « décroché » la monnaie de l'or. En termes financiers on dit qu'il a signé l'arrêt de mort du système monétaire international de Bretton Woods.
- Donc, si je comprends bien, au début les échanges se faisaient avec de l'or, ensuite les orfèvres ont créé l'équivalent de cet or en papier, puis, ils ont émis plus de papier que d'or, et enfin, ils ont supprimé l'or ? On dirait vraiment que les financiers jouent, pour le plaisir, à l'apprenti sorcier.

Hans prit tendrement sa femme par les épaules et il allait poursuivre lorsque John intervint.

- Pourquoi crois-tu que les Banques Centrales n'aient pas l'or ? Parce que, contrairement à l'argent électronique, elles ne peuvent pas le créer. A l'origine, l'argent n'existait pas et les hommes faisaient du troc. Ainsi, un paysan qui désirait une tasse fabriquée par le potier lui donnait deux salades en échange. Toutefois, le paysan n'avait pas de salades en hiver, donc pas de possibilité de troquer. Avec le temps, des moyens d'échange universels sont apparus et

les pièces d'or et d'argent se sont répandues. Le paysan pouvait vendre ses deux salades contre une pièce, et le potier sa tasse contre une pièce. L'équivalence entre la valeur de la tasse contre celle de deux salades était sauvegardée. Actuellement, on paie avec des billets, mais le billet reste un simple moyen d'échange. Cependant lorsqu'une Banque Centrale crée trop d'argent et qu'ensuite les banques commerciales le multiplient, elles diluent la valeur d'échange de la monnaie. L'argent est moins rare, il perd donc sa valeur. Comme il a moins de valeur, il en faut plus pour l'échanger contre un objet et les prix montent. Deux salades coûtent, non plus un franc comme avant l'injection de l'argent, mais par exemple deux francs et une tasse ne coûte plus un franc, mais deux francs. Et si toutes les choses restent égales, l'égalité « une tasse vaut deux salades » est conservée. L'or est un excellent indicateur de la création monétaire car il est universellement reconnu et très rare. Il faut savoir que tout l'or extrait de la terre depuis le début, soit environ cent cinquante mille tonnes représente un petit cube d'environ vingt mètres de côté. Il ne couvre même pas le jardin de grand'mère ! Et le côté de ce cube grandit seulement de douze centimètres par an.

John ne pouvait conclure, visiblement emporté par son sujet.

- Lorsque la création monétaire augmente à la faveur du crédit, le prix de l'or doit monter car les banquiers ne sont pas alchimistes et ne peuvent créer de métal. D'un côté des billets de plus en plus abondants, de l'autre un métal qui reste rare, l'or ! Il faut donc plus de billets pour acheter de l'or. Ainsi il joue automatiquement le rôle du canari dans les mines, c'est lui qui prévient du coup de grisou. Et pour éviter que les gens ne s'inquiètent, les Banques Centrales utilisent différentes techniques pour manipuler le prix de l'or à la baisse. En particulier sur le marché Comex ou sur la bourse de l'or à Londres ! C'est un peu complexe, mais pour simplifier sache que ces techniques utilisent toutes le même vieux principe : il suffit, pour éviter que le prix de l'or ne monte trop, d'en vendre beaucoup. L'or étant rare, les banques centrales et leurs complices, c'est-à-dire certaines banques commerciales, n'ont qu'un seul moyen pour en vendre massivement, c'est de vendre beaucoup plus d'or qu'elles n'en possèdent réellement. Comme la plupart des acheteurs ont confiance et qu'ils ne comptent pas forcément le garder très longtemps ils permettent à la banque vendeuse d'assurer le gardiennage de l'or qu'ils viennent de lui acheter. Ils n'exigent pas de le voir et de le garder dans un coffre à leur nom, ainsi ils ne se rendent absolument pas compte que cet or qu'ils viennent d'acheter n'existe pas. Si tous les

clients venaient exiger leur or pour l'emporter, ils découvriraient la supercherie et certaines grandes banques feraient faillite. Cela se produira un jour, les gens deviennent de plus en plus méfiants.

Hans répliqua sèchement.

- Les choses sont plus simples que cela, l'or est une relique barbare, comme l'a dit le grand économiste Keynes. Il ne rapporte rien et a beaucoup baissé. C'est un système moyenâgeux et il est stupide de croire que les banques centrales s'y intéressent encore !
- C'est le système « étalon-or » que Keynes a qualifié de relique barbare, pas le métal en tant que tel. Ceci dit je ne veux pas polémiquer.
- En tous cas, le monsieur dans sa lettre, il a dit que ses amis intervenaient sur le Comex pour l'or, mais j'ai pas bien compris...

Nicolas était visiblement sorti de son petit coup de fatigue et, malgré la tournure complexe de l'exposé de John, était visiblement resté très attentif.

Son intervention fit donc aussitôt réagir John.

- Je voudrais voir cette lettre.

Hans, que le discours de John mettait mal à l'aise, rétorqua.

- Impossible, je l'ai jetée aux ordures.

Nicolas rougit imperceptiblement et demanda, fixant son oncle.

- J'ai toujours pas bien compris ce qu'on fait dans la tour noire moi !
- Toutes les banques du monde sont reliées à leurs banques centrales respectives ; et toutes les banques centrales du monde sont, elles, reliées à une banque unique. C'est elle que tu appelles la tour noire et qui est de l'autre côté de ta rue. C'est comme une grande pyramide avec la Tour Noire à son sommet. Mais comme je te l'ai dit, son nom exact est la Banque des Règlements Internationaux, la B.R.I. et elle a été fondée en 1930. C'est la plus vieille institution financière mondiale et elle propose des règlements bancaires. Comme elle a un rôle central dans la finance, son pouvoir est énorme et très rares sont les gens qui le savent.

Hans le coupa sèchement.

- Contrairement à toi, moi je travaille dans une banque et je peux te dire que la BRI est une institution suisse respectable, qui publie des rapports avec des recommandations, et elle ne joue aucun rôle central. Il n'y a que des amateurs de conspirations comme toi pour imaginer de tels délires.

John était doté d'une mémoire prodigieuse aussi, piqué au vif par l'intervention de Hans, il ne résista pas au plaisir d'en faire la démonstration.

- Le grand historien américain Carroll Quigley, mentor de Bill Clinton, professeur d'histoire à l'université de Georgetown et membre du Council on Foreign Relations, a décrit en détail dans son ouvrage « Tragedy and Hope » les objectifs du lobby financier qui ont conduit aux accords de Bretton Woods. Il déclare notamment : « Les puissances du capitalisme financier ont eu un autre but de grande envergure. Rien moins que de créer un système mondial de contrôle financier et de le remettre entre des mains privées, capables de dominer le système politique d'une manière féodale. Les banques centrales se réunissent en conférences privées, et après s'être concertées, mettent au point des accords, lesquels resteront secrets. L'apex du système devait être la BRI, une banque privée, possédée et contrôlée par les banques centrales du monde, elles-mêmes étant des corporations privées. La croissance du capitalisme financier a rendu possible une centralisation du contrôle économique mondial et l'utilisation de cette puissance pour le bénéfice direct des financiers, tout en causant un préjudice indirect pour tous les autres groupes économiques ».

Et sans reprendre souffle, il lâcha :

- Et tu ne vas pas me dire que le professeur Quigley est un comploteur ? Cette banque possède un statut juridique digne d'une ambassade. La police suisse ne peut y accéder et les cadres disposent d'une immunité diplomatique. Comment croire qu'il s'agit d'une banque quelconque !

Anne décida d'intervenir avant que la situation n'achève de se dégrader.

- John ! Je suis sûre que Nicolas serait heureux que tu le bordes, il est grand temps d'aller se coucher !

L'enfant ne se fit pas prier, embrassa rapidement ses parents et se dirigea vers sa chambre, traînant son oncle par la main. Une fois dans sa chambre, il prit la lettre dans le tiroir de son bureau et sans un mot, la lui tendit. John prit place sur le lit à côté de Nicolas, essayant de maîtriser une émotion dont il reconnaissait l'origine et qui ne lui plaisait pas. Le mot « danger » cheminait dans son esprit et prit toute sa place après la lecture de la lettre.

Il ne s'agissait pas d'un canular. Les « supérieurs inconnus » ne l'étaient pas pour lui et son inquiétude grandissait. Bien sûr, il était hors de question de la communiquer à l'enfant, il afficha donc un air dégaïté.

- Merci de me l'avoir montrée Nicolas. C'est sans doute une blague, mais on ne sait jamais, il y a

des blagues de mauvais goût. Alors, tiens, note mon numéro de portable dans un coin de ton journal de classe. Je suis encore en Europe pendant un mois. Appelle-moi si tu constates quelque chose de bizarre...

- Tu veux dire, dangereux ? Dangereux pour Maman ?
- Non, pas à ce point là, mais quand même, on n'est jamais trop prudent, hein ? Et puis, tu es grand et tu es malin, alors je sais que je peux compter sur toi pour ... pour faire « gaffe » ... D'acc ?
- D'acc . Tonton, surtout que Papa travaille beaucoup et que quand il est là, il lui arrive d'être dans la lune !

Il embrassa tendrement son neveu qui, tombant de fatigue, s'était déjà déshabillé et glissé dans les draps sans prendre la peine de mettre un pyjama.

Dans la cuisine Anne était seule et rangeait la vaisselle. John la prit dans ses bras et la serra contre lui :

- Promets-moi de me tenir au courant si ton plaisantin se manifeste.
- Oui, mais ne te fais pas de soucis, c'est un canular sans importance.
- Je n'en suis pas si sûr Anne, sous des dehors paisibles, ces gens-là, lorsque leurs intérêts sont en jeu, peuvent se révéler de redoutables prédateurs.

Anne le regarda monter dans sa voiture par la fenêtre et se dit qu'elle avait une confiance totale dans le jugement de son frère. Exceptionnellement, cette confiance ne lui apportait aucun réconfort, la vague angoisse flottait toujours autour d'elle et elle savait qu'elle ne pourrait pas la partager.

## CHAPITRE 3

Le lendemain, mardi 28 septembre, huit heures trente.

Anne achevait de prendre son petit déjeuner lorsque son portable carillonna. Hans était au travail et Nicolas à l'école. L'affichage de l'appareil indiquait un numéro inconnu, elle décrocha.

- Je désire parler à Madame Anne Standfort s'il vous plaît.
- Elle-même Monsieur.
- Madame Standfort, bonjour. Je suis le directeur général de la Banque Goldstein & Fils. Je souhaite vous rencontrer Madame, quand cela vous est-il possible ?

Le ton péremptoire déplut aussitôt à Anne, pour un peu la demande aurait sonné comme un ordre.

- Et dans quel but je vous prie ?
- C'est une question délicate que je préfère aborder lors d'un entretien en face à face.
- J'entends bien mais j'ai un agenda fort chargé, par ailleurs je n'ai pas de compte dans votre

banque, je ne vois donc pas l'utilité de cette rencontre.

- Détrompez-vous Madame, vous faites partie de nos clients.
- Pardon ?
- Un ami proche m'a prié d'ouvrir un « compte à numéro » à votre nom, ce que j'ai fait personnellement. Habituellement, pour ce genre de compte, l'identité du détenteur n'est connue que de quelques employés de la banque. Dans le cas présent, je suis le seul à connaître votre identité mais cela n'exclut pas que vous légalisiez les documents adéquats.
- Monsieur, cette ouverture de compte sans mon autorisation et sans même que j'en sois avisée me paraît plus que suspecte. Ou alors, et cela est plus vraisemblable, il s'agit d'une erreur, une homonymie sans doute ?
- Je vous accorde le caractère inhabituel de cette transaction mais je suis directeur de cette banque et croyez-moi je vérifie l'authenticité des procédures, surtout lorsqu'il s'agit d'une somme de quatre cent millions de francs.

Il y eut un blanc, Anne déglutit. L'homme confirma.

- Je dis bien quatre cent millions de francs et je vous garantis qu'il n'y a ni erreur ni homonymie. Je vous attends à quelle heure ?
- Je serai là dans trente minutes.
- Très bien !

Le ton de la voix était sarcastique, Anne ne s'y trompa pas, elle crut entendre quelque chose comme : « Vous voilà enfin raisonnable ! »

Elle se leva comme une automate et alla se regarder dans le miroir de l'entrée. Elle se vit pâle et échevelée, en effet, pendant les quelques minutes de cette conversation ahurissante elle n'avait pas cessé de se passer la main dans les cheveux. L'angoisse, bien qu'elle s'en défendit, ne l'avait pas quittée depuis la réception de la lettre. S'y ajoutait maintenant la pression de ce banquier inconnu et cet argent qu'on lui faisait miroiter. Qui était derrière tout cela ? Qui la croyait tellement vénale pour lui donner des directives à ce point pressantes ?

Elle se servit un grand verre d'eau et soudain impatiente d'en finir avec ce mystère, elle se prépara à partir. Il fallait cependant avertir Hans. Avec son flegme habituel il trouverait une explication rationnelle, mais la sourde angoisse qui s'infiltrait en elle lui disait déjà qu'il n'y avait rien de rationnel dans cette aventure et surtout pas le montant dont ce compte avait été pourvu. Elle comprit à l'instant que ce dernier « détail » devait, pour le moment du moins, rester indéfini.

Comme prévu son mari lui confirma le sérieux de ladite banque, spécialisée dans la gestion des grosses fortunes, et sa conviction personnelle de l'erreur qui allait être, qui était déjà peut-être identifiée. Il proposa de l'accompagner, elle refusa.

Elle se refit un visage et moins de trente minutes plus tard elle pénétra dans les locaux de la banque. Un employé l'invita à patienter quelques instants. Elle prit place dans un fauteuil entouré de plantes vertes et elle

en admirait la luxuriance quand son œil fut attiré par l'immense écran de télévision installé sur le mur qui lui faisait face. En continu, des dépêches y étaient diffusées, en provenance d'une chaîne d'informations financières. Anne sursauta, rougit et défit les boutons de son manteau... Un journaliste expliquait que le cours de l'or venait de chuter brutalement de 2 %. Aucune explication crédible n'avait pu être trouvée !

A ce moment D.Goldstein fit son apparition. Il salua Anne très courtoisement et la pria de le suivre dans son bureau.

Elle prit place en face de lui, tentant de maîtriser son malaise. Comme pour donner un caractère plus théâtral à l'entretien, D.Goldstein la considéra quelques instants avant de prendre la parole d'un ton paternaliste, les coudes sur le bureau et le bout des doigts en accent circonflexe. Il prit une profonde inspiration ...

- Chère Madame Standfort, comme je vous l'ai dit, je conviens avec vous du caractère insolite de cette situation. Vous le savez peut-être, et ceci est à l'opposé de ce que l'on voit au cinéma, un « compte à numéro » n'est pas anonyme, mais il n'est connu que de quelques personnes, une confidentialité absolue devant être assurée. Dans le cas qui nous occupe je me répète, je suis le seul à connaître votre identité. Je comprends votre sentiment, cependant lorsqu'un chiffre se complète d'un certain nombre de zéros et que l'ensemble se trouve sur un compte à votre nom, cela vaut bien quelques interrogations, non ?

Il émit un petit rire de gorge insupportable et poursuivit d'un ton sans réplique.

- Les documents sont prêts, il vous reste à les signer.
- Monsieur, avec tout le respect que je vous dois, j'affirme qu'il y a erreur ! Personne ne me doit une telle somme d'argent !
- Le verbe « devoir » n'est peut-être, en effet, pas tout à fait adapté. Toutefois ce compte, sur la confidentialité duquel je me suis engagé, est tout à fait réel. J'ai juste besoin de votre signature et de la copie de votre carte d'identité.

Anne était en sueur, il ajouta :

- Madame Standfort, la personne qui est à l'origine de ce versement appartient à une famille qui est cliente de ma banque depuis des générations. Cette personne m'honore de son amitié et si je ne suis pas autorisé à la nommer, elle m'a cependant affirmé qu'elle vous avait avertie par courrier...

Encore cette lettre ! Depuis le début Anne avait subodoré le lien sournois entre elle, le cadeau annoncé et cet argent offert. Mais offert à quel titre, et en échange de quoi exactement ? La rédaction d'un livre n'atteint pas de telles sommes !

- J'ai effectivement reçu une lettre... elle n'était pas signée, j'ai cru à une plaisanterie.
- Chère petite Madame, vous allez sans doute apprendre bientôt que lorsque ces « personnes » parlent d'argent, elles ne plaisantent jamais ! Je vais donc lui confirmer que tout est en ordre et je ne doute pas que vous soyez contactée sous peu.

Il aligna les documents devant Anne et lui présenta un stylo, elle signa.

Après quelques informations relatives au fonctionnement du compte qu'elle n'enregistra pas, il se leva. Un sourire glacé sur le visage, il lui indiqua la porte d'un geste de la main. L'entretien était clos, il avait duré moins de dix minutes.

Ce dont Anne n'eut pas connaissance, et pour cause, c'est l'intense satisfaction que ressentait le banquier. Sous son attitude d'empereur romain, D.Goldstein était rongé d'ambition. Depuis longtemps, avec une patience à toute épreuve, il attendait l'occasion de se rapprocher des « têtes couronnées » et il avait le sentiment, au travers de cette affaire qui lui avait été confiée dans le plus grand secret, qu'il venait de gravir d'un bond quelques échelons de cette hiérarchie à laquelle il voulait un jour appartenir.

Anne se retrouva dans la rue dans le plus grand désordre intérieur, machinalement elle regarda sa montre, il était neuf heures trente. A nouveau, son portable vibra, ce devait être Hans ... mais non, il avait proposé de la rappeler en fin de matinée. Elle décrocha.

- Bonjour Anne. Alors... vous avez apprécié mon cadeau ?

La voix était ferme mais rauque. Une voix de vieux fumeur.

- Qui êtes-vous ?
- Je vais répondre à vos questions Anne, mais lorsque vous serez devant moi, c'est-à-dire vers quinze heures. En partant immédiatement, vous pourrez prendre à Genève le vol de douze heures quarante cinq pour Venise. Un billet aller-retour vous attend à l'aéroport et quelqu'un viendra vous prendre à l'arrivée.
- Suis-je à vos ordres ?
- Prenez avec vous la lettre que je vous ai envoyée, il serait dangereux de laisser des traces.

Il avait totalement ignoré sa réaction, elle perdit patience !

- Vous n'avez pas compris ! Je n'ai pas l'intention de vous obéir !
- C'est vous qui n'avez pas compris. Il est trop tard pour faire marche arrière. Dans peu de temps les « autres » découvriront ce que je viens de faire, nous devons agir vite. J'ai beaucoup de choses à vous expliquer. N'oubliez pas de prendre la lettre !

Anne se calma. En donnant son accord pour cet argent, elle s'était laissée piéger, il fallait effectivement aller jusqu'au bout, elle le comprit en un instant.

- Je n'ai plus cette lettre, je l'ai jetée.
- Êtes-vous certaine de l'avoir détruite ?
- Absolument certaine.
- A tout à l'heure !

L'inconnu avait brutalement raccroché. Le ciel était d'un bleu intense, elle respira profondément et décida de domestiquer cette angoisse venue d'ailleurs. Sa décision était prise, elle appela Hans.

- Tu ne vas tout de même pas lui obéir ?
- Je n'ai pas vraiment le choix, je veux comprendre.
- Tu reviens quand ?
- Ce soir, j'ai un billet aller/retour. Tu pourras prendre Nicolas à l'école ?
- Oui. Sois prudente.
- Bien sûr ! Je t'aime.
- Moi aussi ma chérie.

Anne savait que dès cet instant et jusqu'à son retour, Hans ne vivrait plus. Mais il lui faisait confiance et jamais il n'aurait contrecarré un de ses projets ou contesté une de ses décisions. Ils formaient un vrai couple, ils le savaient et en appréciaient la valeur.

Durant le trajet, elle appela John. Il n'avoua pas avoir lu la lettre mais insista pour la voir le lendemain, elle promit.

A douze heures quarante cinq elle s'installait dans l'avion, après avoir effectivement trouvé à son nom, un billet Genève/Venise aller et retour. Bien décidée à conserver son calme elle entreprit comme elle le faisait lors de circonstances difficiles, une séance de respiration profonde.

Arrivée à Venise, en pleine possession de ses moyens, elle suivit l'homme d'origine asiatique qui l'attendait avec un panneau à son nom. Il lui demanda en anglais de bien vouloir le suivre et la conduisit vers un embarcadère où attendait un luxueux bateau. Le voyage dura environ 30 minutes, ils n'échangèrent pas un mot. Il faisait chaud et, bercée par les flots elle se remémorait sa première visite à Venise, lors d'un week-end avec Hans, avant la naissance de Nicolas. Très sensible à l'atmosphère spirituelle d'un lieu, Anne n'avait pas aimé cette ville. Aujourd'hui encore, un mauvais esprit lui semblait régner sur la Cité des Doges et elle n'était, pas plus qu'autrefois, sous le charme de la cité légendaire.

Le bateau s'immobilisa devant un splendide palais. C'était donc dans un tel lieu que l'attendait « le supérieur inconnu » dont elle allait faire la connaissance ?

Elle suivit son guide, longea plusieurs couloirs luxueux et parvint dans une grande pièce en forme de rotonde au plafond très haut, peint à la manière des Italiens. Des tableaux de maîtres ornaient les murs, le sol était en marbre, incrusté de couleurs différentes et il régnait une lumière diffuse.

Le milieu de la salle était occupé par une grande table recouverte de brocart. Trois livres étaient posés dans un

angle. Malgré la beauté du lieu Anne frissonna. Avait-elle froid ou avait-elle été saisie par la solennité de l'ambiance ? Avant d'avoir élucidé cette question, un homme âgé s'avança vers elle, marchant péniblement à l'aide d'une canne. Elle eut le temps de détailler l'élégance du costume sombre, les rides profondes du visage et surtout les yeux, tuméfiés par ce qui devait être soit une conjonctivite purulente, soit un psoriasis non moins agressif.

- Bonjour Anne, j'espère que vous avez fait bon voyage ?

La même voix, impérieuse et rauque. Il lui souriait plaisamment.

- Oui, merci. Mais s'il vous plaît, allons au but. Pourquoi suis-je ici et qui êtes-vous ?
- Vous êtes nerveuse, je le comprends.
- Je ne suis pas nerveuse, je ne suis plus nerveuse ! J'ai bien compris que j'avais mis le doigt dans un engrenage et qu'il fallait que j'aille jusqu'au bout. Donc il ne s'agit pas de mes nerfs que je contrôle très bien, mais de mon temps, que je n'ai pas envie de perdre en d'épuisantes mises en scène.
- D'accord !

Il souriait à nouveau et semblait enchanté de la sévérité d'Anne.

- Nous allons donc aller au but. Je répondrai à vos questions mais dans le bon ordre. Comme

je vous l'ai dit dans ma lettre, j'attends de vous que vous me prêtiez votre plume pour écrire un livre.

- L'histoire de votre vie ?
- Pas exactement... mais avant tout, Anne, avez-vous faim ?
- Non, merci.
- Nous en avons pour un moment.
- Je m'en doute mais du thé suffira.
- Comme il vous plaira.

Le vieil homme forma un numéro de téléphone intérieur et aussitôt un majordome apparut, il lui transmit sa demande et à peine trois minutes plus tard, à croire que tout était déjà prêt dans une pièce contigüe, il revint muni d'un plateau abondamment garni de thé, de biscuits et de chocolats. Il se chargea du service et sortit.

- Avant tout, dites-moi ce que vous avez pensé de mon cadeau ?
- Je ne comprends pas pourquoi vous avez convaincu votre ami Mr.Goldstein d'ouvrir un compte à mon nom dans sa banque, et pourquoi vous l'avez approvisionné d'un tel montant ?
- Sachez que Mr.Goldstein n'est pas mon ami.

Il ne put maîtriser un geste d'agacement qu'Anne ne s'expliqua pas.

- Dans mon monde, l'amitié n'existe pas. David Goldstein sait parfaitement à quel point je suis puissant, par ailleurs il poursuit avec acharnement le but de se rapprocher des familles oligarchiques. Il rêve aussi d'épouser une de mes nièces, accédant ainsi au cercle restreint des décideurs. Depuis plus d'un siècle sa famille caresse le projet de s'unir à la mienne mais cela n'a aucune chance de se réaliser. Ceci étant dit, je suis ravi d'apprendre que le montant versé sur votre compte vous semble important.
- Nous n'avons sans doute pas la même conception.
- Cette somme, Anne, n'est pas aussi considérable que vous l'imaginez. La numérologie vous intéresse-t-elle ?

Allons bon ! Avait-elle fait le voyage jusqu'à Venise pour entendre parler de numérologie ? Et pourquoi pas d'astrologie ? Elle répondit un peu sèchement.

- Pas vraiment.
- Dommage ! J'ai choisi un montant qui débute par le chiffre « quatre » . Vous ne l'aviez sans doute pas remarqué. Dans les religions monothéistes, qui se basent sur la Bible ou sur le Coran, ce chiffre symbolise toujours un effort conditionnel pour se séparer du mal et retourner vers le bien.

Cette dernière phrase avait été prononcée comme une vérité universelle connue de tous.

- Vous êtes vraiment étonnant. Je ne connais toujours pas votre nom, je ne sais rien de vos motivations. Vous êtes visiblement riche et puissant au delà de ce que l'on peut imaginer, donc profondément matérialiste. Et vous me parlez de spiritualité et de retour vers le bien. Dois-je en conclure que vous vivez-vous dans le mal ?

Anne, qui faisait une tentative pour reprendre le contrôle de l'entretien en le provoquant, comprit que c'était inutile. Le vieil homme, plongé dans ses pensées, était inatteignable.

- Il est vrai que les gens qui atteignent le premier niveau de richesse sont bien souvent obsédés par les possessions matérielles. L'idée de pouvoir acheter des biens hors du commun les stimule et renforce leur sentiment de supériorité. Ces gens se retrouvent dans des magazines comme Forbes. Ils aiment que l'on parle d'eux, cela flatte leur ego primaire. Mais leur fortune est éphémère. Qu'une crise survienne, ils retombent et disparaissent. Comme vous ne connaissez que ce genre de milliardaires, vous pensez que des gens comme moi sont matérialistes. Détrompez-vous ! Lorsque l'on atteint un niveau d'aisance comme le mien, le fait d'acquérir un quelconque bien matériel, aussi important soit-il, n'apporte plus aucune satisfaction,

et lorsque l'on domine le monde visible, on désire passer à l'étape supérieure. Contrôler le monde invisible ! Et croyez-moi, il est parfaitement possible pour quelqu'un comme moi, de pactiser avec des forces invisibles. Elles ont besoin de gens très puissants pour assurer leur propre survie...

Il y eut un silence qu'elle se garda bien de rompre.

- Je ne souhaite pas approfondir ce domaine dès notre première rencontre, nous avons le temps.

La curiosité d'Anne allait croissant. Il y avait là, sans aucun doute, la matière qu'il fallait pour produire un article de qualité, voire un livre. Elle imaginait déjà fort bien comment raconter sa mésaventure qui avait tout pour surprendre un large public. Mais il subsistait un coin d'ombre, et non des moindres. Bien sûr, il était facile de croire que cet homme avait perdu la raison, son grand âge, le souvenir de causes perdues peut-être, une vengeance qui sait ? Mais au fond d'elle-même, la conviction qu'il y avait des éléments essentiels à élucider la confortait dans la nécessité d'être attentive et surtout clairvoyante.

- Vous prétendez que les milliardaires dont les noms sont publiés par Forbes ne représentent rien, comparés à certaines familles dont la vôtre. Pourquoi les noms de ces familles n'apparaissent-elles nulle part, et comment pouvez-vous être aussi riche. Vous spéculiez en bourse ?

Il éclata d'un rire sonore, mais aussitôt une toux grasse le secoua un long moment.

- La bourse ? Elle est dominée par des programmes informatiques qui achètent et vendent entre eux à la vitesse de l'éclair. Plus aucun investisseur ne peut s'enrichir sur la Bourse. Tout n'est qu'illusion ! Vous êtes adorable de naïveté ma chère Anne, c'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles je vous ai choisie. Vous faites partie des dominés. Vous pensez comme eux. Vous parlez leur langue et vous serez mieux à même que moi de leur expliquer.

Anne aurait pu se vexer du ton condescendant, mais l'intérêt de plus en plus vif qu'elle ressentait l'en dissuada.

- Et bien, éclairez-moi donc !
- Vous éclairer ? Le choix du mot est intéressant. Sachez que les forces invisibles dont je viens de vous parler se prétendent être porteuses de lumière et ceux qui les suivent se qualifiaient auparavant d'illuminés. Pardonnez-moi pour cette petite digression. Je reviens au nom des familles oligarchiques. Ces noms ne sont pas inconnus Anne, simplement leur niveau de pouvoir et leurs richesses réelles sont largement sous-estimés. Nous contrôlons, directement ou indirectement les magasins comme celui que vous avez cité. Notre patrimoine, qui s'est

constitué au cours de plusieurs siècles, s'est à ce point ramifié, qu'il est aujourd'hui impossible à évaluer, et nous décourageons quiconque de tenter de le découvrir. La discrétion absolue est une des clés de notre pouvoir, mais pour commencer, je vais vous expliquer comment ma famille est devenue aussi riche.

Le vieillard se leva avec difficulté et s'appuyant sur sa canne, il se dirigea vers la table.

- Venez ! Ouvrez ces livres, j'ai placé un signet dans chacun d'eux et sur la page correspondante j'ai surligné le passage intéressant. Lisez-les à haute voix s'il vous plaît.

Anne le rejoint et prit le premier livre de la pile. A sa grande surprise, il s'agissait de l'Ancien Testament. Elle l'ouvrit à la page indiquée et lut Ezequiel 18 : 12-13.

*« S'il opprime le malheureux et l'indigent, s'il commet des rapines, s'il ne rend pas le gage, s'il lève les yeux vers les idoles et fait des abominations, s'il prête à intérêts et tire une usure, ce fils-là vivra-t-il ? Il ne vivra pas ! Il a commis toutes ces abominations, qu'il meure ! Que son sang retombe sur lui ! »*

La jeune femme détacha ses yeux du livre saint, tourna son regard vers le vieillard mais ne put soutenir le sien. Devant son incompréhension, il déclara lentement et mystérieusement.

- Vous ne comprenez pas que c'est précisément la clé du pouvoir des familles oligarchiques ?

Ne trouvez-vous pas étonnant que le prêt à intérêt, ou usure comme on l'appelait autrefois, soit considéré comme un crime si grave qu'il mérite la peine de mort ? Cela ne vous semble-t-il pas étrange que Dieu s'intéresse à une question financière, laquelle est a priori bien loin des préoccupations spirituelles issues de la Bible ?

Anne était perplexe. Hans, l'homme qu'elle aimait si tendrement, le père de Nicolas, travaillait dans une banque. Son activité quotidienne tournait autour des prêts à intérêts ! Bien sûr, il ne pouvait s'agir que d'intérêts exagérés, ce qui n'était pas le cas de la banque qui employait Hans. Elle voulait le croire, de toutes ses forces.

Elle prit le deuxième livre, c'était le Coran. Elle feuilleta, jusqu'à la page indiquée, ce livre saint qu'elle touchait pour la première fois, et lut la Sourate deux Al-Baqarat 275-280.

*« Ceux qui se nourrissent d'usure ne se relèveront pas, sinon comme se relève celui que le Shaïtan frappe de folie en le touchant. Cela parce qu'ils disaient : « voici, l'usure équivaut à une vente. Or, Allah permet la vente mais interdit l'usure ».*

- Vous voyez Anne, c'est la même chose. Dieu interdit le prêt contre intérêts, la finance islamique s'appuie du reste sur ce principe !

Il y avait un ton de victoire dans cette assertion.

Anne s'empara du dernier livre. Il s'agissait cette fois du Nouveau Testament dans lequel elle lut Jean 2 : 13-16 .

*« La Pâque des Juifs était proche, et Jésus se rendit à Jérusalem. Il trouva dans le temple les vendeurs de bœufs, de brebis, de pigeons et les changeurs assis paisiblement. Armé d'un fouet fait de cordes, il les chassa tous du temple, de même que les brebis et les bœufs. Il dispersa la monnaie des changeurs et renversa les tables ».*

- Avez-vous remarqué Anne, qu'à aucun moment dans sa vie publique Jésus ne s'est mis dans une telle colère ? Et bien voyez-vous, les changeurs étaient les banquiers de l'époque.

Anna ne sut que répondre. Elle avait imaginé mille forfaits, une activité criminelle juteuse, tout sauf une tractation aussi normale qu'un prêt contre intérêts. Le « cadeau » de ce matin prouvait la puissance du vieil homme qui lui faisait face. Mais était-il fou ? Ou la folie le guettait-elle ? Cela n'expliquerait qu'en partie les événements de la journée.

Comme s'il lisait en elle, il poursuivit :

- Il est parfaitement normal qu'un prêt à intérêts vous semble non seulement usuel mais banal ; cela fait plusieurs siècles que nous veillons à ce que personne ne remette cela en cause. Votre mari prête de l'argent tous les jours. Lorsqu'il prête cent, il exige, la conscience tranquille, que l'emprunteur lui rembourse cent vingt. Pour le remercier du service rendu et aussi pour

compenser le risque qu'il encoure de ne pas récupérer l'argent prêté.

- En effet, et je ne vois toujours pas où vous voulez en venir... A moins qu'il y ait une « clé » mystérieuse qui conduise, toujours par le chemin des intérêts, à constituer des fortunes comme la vôtre...
- Le « grand secret » le voici. Le prêt à intérêt concentre automatiquement et surtout irrémédiablement l'argent dans les mains des plus gros prêteurs. A la base, il s'agit d'un simple calcul mathématique, mais c'est surtout une mécanique sulfureuse et incontournable. Il convient d'observer avant toute chose, la loi exponentielle à laquelle obéit l'intérêt. Or, si le cerveau humain conçoit facilement les progressions linéaires (lorsque quelque chose double ou triple), il a beaucoup de difficultés à se représenter les croissances exponentielles.

Il eut soudain un début de fou-rire qui se termina en toux... sa voix se fit plus rauque encore...

- Cela a coûté bien cher au roi Shiram. Connaissez-vous la légende de Séta ?

Anne fit un signe de dénégation.

- Séta, l'inventeur du jeu d'échecs, demanda un jour au roi Shiram, pour l'avoir satisfait de ce loisir à la fois stratégique et militaire, de lui accorder une récompense symbolique. Séta

souhaitait se voir offrir des grains de riz, répartis sur les soixante quatre cases du jeu en procédant comme ceci : Un grain de riz devait être déposé sur la première case, deux grains sur la seconde, quatre grains sur la troisième, huit grains sur la quatrième, seize sur la cinquième et ainsi de suite, en doublant à chaque fois le nombre de grains. Le roi accepta en riant de la modestie de l'inventeur. Hélas, en suivant cette loi exponentielle, le souverain s'aperçut atterré qu'il allait devoir lui livrer neuf milliards de milliards de grains, soit plus de mille ans de production mondiale. Vous voyez Anne, il en va de même pour les intérêts, si les montants grossissent d'abord lentement, avec le temps ils deviennent astronomiques. Tenez, je vous en donne la preuve mathématique : quelqu'un emprunte mille francs à un taux annuel de quatre pour cent. En effectuant son remboursement une fois par an pendant dix huit ans, il devra payer le double de la somme empruntée, soit deux mille francs. Si le remboursement s'effectue en cinquante huit ans, il payera dix mille francs, c'est-à-dire dix fois la somme empruntée, en cent dix huit ans, la somme sera de cent mille francs, et en deux cent ans, deux cent cinquante cinq mille francs.

Anne était étourdie et il poursuivait sans reprendre souffle, comme propulsé par une folle mécanique.

- En trois cent ans il payera cent vingt neuf mille fois la somme de départ, et ainsi de suite ! Alors bien entendu, personne n'emprunte sur des centaines d'années, mais cela fait plusieurs siècles que ma famille prête continuellement, sans le dilapider, de plus en plus d'argent et que ces prêts s'étalent sur une pareille durée, le capital est multiplié par un facteur que personne ne peut imaginer. Cette même famille, qui est la mienne (il eut un geste las) a commencé à prêter de l'or il y a huit cent ans, à l'insu des propriétaires. Puis elle a prêté aux souverains, pour financer leurs guerres et elle finançait les deux camps, toujours à l'insu l'un de l'autre cela va de soi. Avec la collaboration des autres familles oligarchiques, elles ont veillé à ce que l'or ne soit plus utilisé dans les échanges et soit remplacé par de « l'argent dette ». Partout dans le monde les états doivent emprunter aux banques privées pour se financer. Enfin, il existe une règle absolue qui protège notre fortune et évite sa dispersion, elle concerne les mariages. Chez nous personne ne choisit son conjoint ou son épouse. Tout cela est réglé sur base des intérêts de la famille, du clan devrais-je dire, et les héritiers sont pratiquement désignés au berceau.
- Et si cela changeait ? Qu'est-ce qui empêche un état d'émettre une monnaie qui ne sera pas adossée à des dettes ?

Anne était revenue s'installer en face de son interlocuteur et l'interpellait d'un ton quelque peu narquois.

- En principe, rien. Mais ils ne le font pas, nous y veillons ! En 1881 le président américain Garfield meurt assassiné après s'être violemment opposé aux grands banquiers. En 1865 , Lincoln meurt, lui aussi assassiné après avoir eu l'audace d'émettre sa propre monnaie sans passer par nous. Et, plus récemment, le 4 juin 1963, le président Kennedy nous a lancé un défi en signant « l'autorisation onze mille cent dix » qui permettait au Ministère des Finances d'émettre des billets adossés aux pièces d'argent détenues dans les coffres du Trésor américain. L'état a donc émis des billets sans emprunter et sans aucun lien avec des dettes. Kennedy est parvenu à mettre en circulation quatre milliard, trois cent millions de dollars sous forme de coupures de deux et de cinq. Comme vous le savez, cinq mois plus tard, il était assassiné. Il a voulu « sortir du moule ». Défiant la puissance des familles il a pris plusieurs décisions qui les ont ... agacés. Elles ont donc demandé à la CIA de régler la question. Au lendemain de sa mort, cette « autorisation » a été archivée et les billets retirés de la circulation.
- Mais si les emprunteurs ne remboursent pas ?

Anne tentait de trouver une faille.

- La plupart des prêts se font contre un gage qu'il est facile de saisir. De plus, les gains réalisés sur de nombreux prêts compensent largement les éventuelles pertes. Savez-vous que la moitié de la population mondiale possède seulement un pour cent de sa richesse Anne ! Et seulement dix pour cent des personnes les plus riches possèdent quatre vingt pour cent de la richesse des ménages ! Est-ce un hasard si la richesse se concentre aussi fortement en aussi peu de mains ?

Anne s'impatientait. Où voulait-il en venir ? Cet étalage de puissance, dont il ne semblait pas tirer une gloire personnelle, concernait sans doute le livre qu'elle allait devoir écrire, mais en dehors de ce travail et de la parution de l'ouvrage, l'objectif final ne lui semblait pas clair. Il avait été, il était encore, lié à ce monde. Voulait-il vraiment le dénoncer ? L'éradiquer peut-être ? Et elle, que venait-elle faire dans ce projet. Et surtout, pourquoi elle ? Elle s'agita dans son fauteuil et refréna par courtoisie le désir de regarder sa montre. Il ne semblait pas avoir remarqué son attitude et poursuivait.

- Maintenant que je vous ai expliqué qu'au fil des années la croissance exponentielle fait son œuvre inexorablement et que les intérêts perçus deviennent considérables, j'aimerais vous faire comprendre pourquoi ces mêmes intérêts convergent vers les plus gros prêteurs et je vais tenter d'imager ce calcul mathématique. A une époque très ancienne existait un village dans lequel vivaient dix familles. Elles ne

connaissaient pas l'argent et ne vivaient que du troc. Toutefois, ce n'était pas très commode. Par exemple, en hiver, un fermier n'avait pas de salades à échanger. Mais il régnait un esprit d'entraide et lorsqu'une famille avait besoin de soutien, elle pouvait compter sur les autres. Ainsi la vie s'écoulait tranquille jusqu'au jour où un étranger, vêtu de noir arriva au village. Il réunit toutes les familles et leur annonça qu'il disposait d'une invention merveilleuse qui faciliterait grandement leurs échanges, invention qui était déjà utilisée ailleurs pour le plus grand bien-être de tous. Aux habitants curieux il montra un sac contenant des pièces d'or dont il distribua cent pièces à chaque famille. Les gens, fascinés, furent prêts à croire l'étranger sur parole et à suivre ses conseils. Le troc serait infiniment plus facile leur dit-il, si au lieu d'échanger des produits, ils utilisaient une ou plusieurs pièces. De la sorte, on pouvait échanger une carafe de lait contre deux pièces, ou une pièce contre un pain. Le système se répandit rapidement, désormais, un prix était attribué à chaque objet. Une fois le système bien établi, l'étranger réunit les familles et leur dit que le service précieux qu'il leur avait rendu méritait une récompense. Dans un an, il conviendrait que chacune des familles ayant reçu cent pièces en prêt, lui rendent cent dix pièces. Dix pièces seulement en remerciement. Quelques protestations s'élevèrent... Comment

rendre cent dix pièces alors qu'ils n'en avaient reçu que cent ? « Ne vous inquiétez pas leur dit l'homme, je vous fais confiance et je suis sûr que vous allez trouver le moyen de me rembourser ; pour ceux qui n'y seront pas parvenus, je trouverai une autre solution » Après son départ, la vie au village se modifia de jour en jour. La compétition remplaça la collaboration. Les gens obsédés par le remboursement devinrent de moins en moins généreux. En effet, pour pouvoir rembourser le capital et les intérêts, quel autre moyen que de prendre des pièces aux autres ? Un an plus tard, comme annoncé, l'étranger revint et neuf familles purent, fièrement, lui rembourser le capital et les intérêts, mais la dernière famille n'avait plus que dix pièces, il exigea donc de saisir leur maison à titre de dédommagement. En une seule année, le mécanisme implacable de l'intérêt avait fait son œuvre et la richesse du village tout entier s'étaient concentrée dans un plus petit nombre de mains. ... Voyez-vous Anne, c'est une histoire simple, mais à l'échelle mondiale, c'est exactement ce qui se passe.

Anne l'avait laissé développer toute sa théorie, comptant bien reprendre le contrôle de la conversation dès que possible.

- Mais les pièces d'or ne sont plus utilisées depuis longtemps. Aujourd'hui les paiements se font avec de la monnaie adossée aux dettes et

les banques centrales créent cette monnaie en suffisance afin d'éviter cette compétition.

Anne n'avait rien oublié des explications que son frère lui avait données. Le vieil homme lui parlait comme à une enfant à qui on raconte des histoires illustrant les faits de manière simple et claire, elle se sentait vaguement ridicule sans compter que le temps passait et qu'elle ne voyait toujours pas l'utilité réelle de cette conversation à des centaines de kms de chez elle. Sans se démonter malgré le ton impatienté d'Anne, il enchaîna :

- En effet, mais l'argent est créé à partir de dettes, donc, assez logiquement il est impossible d'en émettre pour que tout le monde puisse en avoir assez. Un billet de dix francs est créé à partir d'une dette de dix francs, et cette dette doit être remboursée avec des intérêts. C'est donc une spirale sans fin. Dans l'inconscience la plus totale, les habitants de la terre luttent quotidiennement entre eux pour se prendre l'argent nécessaire aux remboursements des gros prêteurs. Vous voyez l'analogie avec mon histoire ! Le village, c'est l'humanité. L'étranger symbolise les familles oligarchiques capables de prêter des montants colossaux. Elles opèrent derrière des fonds, des banques, divers écrans financiers mais l'argent provenant des intérêts, lui, converge mécaniquement vers les très gros prêteurs. Et remarquez bien qu'à aucun moment je n'ai évoqué un quelconque esprit entrepreneurial de

ces familles, ni des éventuelles sociétés qu'elles possèderaient et qui seraient productrices de produits ou de services rentables, très rentables et dont on pourrait dire qu'elles fournissent du travail pour le peuple ! Non, absolument pas ! Là, je vous parle simplement de « rentiers », qui amassent des intérêts depuis des siècles sans rien faire d'utile.

- Vous accumulez donc des billets, de génération en génération, c'est bien ce que vous me dites ? Mais l'homme de la rue, le commun des mortels, tout le monde sait que l'argent perd de sa valeur avec le temps qui passe ! Et la terre continue de tourner !

Anne avait soudain le sentiment agréable d'avoir marqué un point.

- L'argent « papier » perd en effet de sa valeur car les banques centrales tentent désespérément d'ajuster la quantité d'argent en circulation. Sans entrer dans des détails techniques et inutiles, sachez qu'en ajustant les taux d'intérêt à court terme, elles tentent de réguler la quantité d'argent dans les banques commerciales, lesquelles agissent comme des multiplicateurs de monnaie. Plus d'argent en circulation signifie des prix qui augmentent et une monnaie qui perd sa valeur d'échange avec le temps. Et, en apparence, l'économie semble croître.

- Je n'y connais pas grand chose en matière financière, mais je croyais que l'économie suivait des cycles naturels, avec des hauts et des bas, comme les saisons et les marées.

L'inconnu s'était levé brusquement, et malgré la douleur visible que cela lui causait, faisait de grands pas, appuyés fortement sur sa canne.

- Foutaises ! Les cycles de la création obéissent à un principe de complémentarité. Lorsque c'est l'hiver dans notre hémisphère, c'est l'été dans l'autre, chaque saison est indispensable pour favoriser les échanges. Il n'en va pas de même pour les cycles économiques. Pourquoi l'humanité devrait elle connaître des périodes de prospérité suivies de crises abominables ? Ces deux étapes ne sont pas complémentaires, elles sont totalement opposées. Il n'y a aucune nécessité à connaître d'abord la misère pour ensuite découvrir la richesse. Ces dernières années, nous avons traversé une période de création monétaire inouïe qui a donné l'illusion d'une croissance économique et qui a généré des « bulles » boursières et immobilières partout dans le monde. Tous ces prix qui ont flambé témoignent simplement d'une énorme masse d'argent qui a été créée par les banques sous forme de dettes. Les banques centrales sont à l'origine de cette création. Par la suite, prenant peur devant toutes ces bulles, elles ont « fermé les robinets de l'argent ». Et cette soudaine

raréfaction de la monnaie a provoqué l'explosion des bulles. Ces excès de dettes sont à l'origine de la crise que nous allons traverser. Je le sais, nous l'avons provoquée.

Ils étaient face à face et se regardaient maintenant dans les yeux. Anne vit une profonde tristesse dans ce regard posé sur elle. Il y eut un long silence, un lien ténu semblait se tisser.

- Ma famille ne perdra pas un franc, cela est sûr. Bien au contraire. Nous sommes associés de très près aux décisions et agissements des grandes banques. Nous connaissons à l'avance l'évolution de la masse monétaire, et nous convertissons régulièrement depuis des siècles, une grande partie de l'argent papier que nous recevons sous forme d'intérêts. Nous l'échangeons contre des actifs tangibles tels des métaux précieux, des terrains, de l'immobilier, du pétrole, ainsi que dans le complexe militaro-industriel. Nous agissons au travers de différentes sociétés partout dans le monde et nos possessions sont aussi fabuleuses que discrètes. Une fois encore, nous saisirons les biens de ceux qui ne pourront pas nous rembourser et nous les louerons ou les revendrons plus tard. Cette crise profitera largement aux familles oligarchiques, sans compter que les crises nous permettent de faire avancer nos autres agendas.

Anne était de plus en plus perturbée. Une citation lui revint en mémoire : « Si vous contrôlez le pétrole, vous contrôlez des nations entières. Si vous contrôlez la nourriture, vous contrôlez les populations, et si vous contrôlez l'argent, vous contrôlez le monde » Si ses souvenirs étaient exacts, on devait cette assertion à H.Kissinger.

- Et personne ne proteste ?
- Nous avons réussi à étouffer et à marginaliser l'avis des quelques économistes de l'école autrichienne qui ont clairement vu les dangers du système des banques centrales et auraient pu le dénoncer. De plus, nous avons veillé à ce que les religions ignorent les commandements divins concernant les prêts à intérêts. Seuls certains musulmans nous résistent partiellement sur ce point dans certains pays.
- J'avoue que les passages bibliques et coraniques m'ont troublée. J'ai cependant bien compris le mécanisme « il y a surchauffe lorsqu'il y a trop d'argent et ensuite, lorsqu'il y en a trop peu, cela provoque une crise. Mais les banques centrales et l'argent papier n'existaient pas au temps biblique d'Ezechiel, alors, y a-t-il intrinsèquement quelque chose d'autre qui soit frauduleux dans les prêts contre intérêt ?
- Je suis ravi de voir que vous m'avez compris ! Même au temps des prophètes de l'Ancien Testament, Dieu savait parfaitement que le mécanisme de l'intérêt concentrerait, à terme, le pouvoir dans les mains d'une petite minorité de

gens, et que ces personnes puissantes pourraient être tentées de suivre les forces du mal. Mais vous avez raison, ce n'est sans doute pas la seule raison. D'un point de vue extérieur, il semble que toutes les choses existent comme des entités séparées ; mais, comme elles ont été créées par Dieu dont la nature propre est harmonisée, alors ces choses sont naturellement créées pour exister, croître, se multiplier, uniquement à travers des relations interdépendantes et harmonieuses entre elles. Une relation idéale est établie à travers une action d'échange ou l'entité qui initie l'échange donne à l'autre partie qui accepte et reçoit puis donne à l'initiateur quelque chose en retour.

- Vous voulez dire que « l'échange » est naturellement au cœur de l'économie ?
- Absolument ! Et l'argent est un simple instrument destiné à faciliter les échanges. Lorsque j'échange avec vous un objet A contre un objet B, il va de soi ! que, de mon point de vue, votre objet B a plus de valeur que mon objet A. Et vous pensez de même dans l'autre sens. Nous sommes donc tous les deux satisfaits. Mais imaginez que je vous demande de me donner deux objets identiques contre un troisième, lui aussi identique. Accepteriez-vous ? Non, bien sûr ! Je vous loue une voiture, allez-vous m'en rendre deux ? Et pourtant, avec l'argent, cela semble normal. Si je vous prête cent, dans vingt ans vous m'aurez rendu

deux cent. Ne sommes-nous pas dans une situation caduque ?

- Mais alors, comment faire ?
- Observez la profonde sagesse du passage coranique « Allah permet la vente, mais interdit l'usure ». Selon les grandes religions, dès l'origine du monde, l'humanité s'est divisée en deux familles. La première, proche de la volonté de Dieu, et une autre, plus éloignée. Caïn a assassiné son frère n'est-ce pas ? Cette division est présente dans la finance. Comme vous le savez il y a deux façons bien distinctes d'investir. La première consiste à acheter des actions, autrement dit un « morceau » d'une entreprise. Lorsque celle-ci est prospère, elle peut partager ses bénéfices avec ses actionnaires sous forme de dividendes. Il n'y a ni dette ni intérêts mais un partage du simple fruit des bénéfices commerciaux. Tandis qu'en achetant une « obligation », il y aura « obligatoirement » remboursement avec intérêts quelques soient les résultats. Vous comprenez aisément que les obligations liées aux dettes sont à l'opposé de la volonté divine. Je veux juste vous montrer la différence entre ces deux formes d'investissement et je ne vous parle pas des déséquilibres qui peuvent exister entre les actionnaires et les employés d'une entreprise.
- Donc, la solution serait d'interdire les dettes et les obligations et ne plus créer d'argent ? Mais

c'est impossible ! La population augmente, les Etats ont des besoins de plus en plus importants, il faut donc de plus en plus d'argent !

Anne trouvait soudain ce développement absurde. Sûre d'elle et de son pragmatisme, elle avait le sentiment que le vieil homme délirait. Lui, sans perdre son sang froid avançait ses arguments.

- Que se passerait-il si la masse monétaire était constante et si les dettes avec intérêts étaient soudain interdites ? Ah ! La fin du monde me direz-vous ! Vous doutez de ma raison, je le vois bien, mais je vous pardonne. Sachez que ceux qui militent pour l'interdiction des dettes et qui pourraient, de ce fait, mettre gravement en danger le pouvoir des familles oligarchiques comme la mienne, n'ont évidemment pas accès aux grands médias pour défendre leur point de vue. Maintenant réfléchissons calmement, si vous le voulez bien et suivez-moi encore un moment sans vous impatienter. Imaginons une île isolée, sans la moindre banque sur son territoire. La population ne pratiquerait donc pas le crédit et utiliserait des pièces d'or pour faciliter ses échanges. A vous en croire, après quelques générations, cette population s'éteindrait ? Pas du tout ! Au fur et à mesure de l'accroissement de celle-ci, les pièces devraient se répartir en un plus grand nombre de mains n'est-ce pas ? Elles deviendraient

donc proportionnellement de plus en plus rares. Vous me suivez toujours ? Leur valeur d'échange augmenterait et les prix des biens et des services auraient tendance à diminuer régulièrement sur cette île paradisiaque, à l'inverse de notre situation où nous voyons les prix augmenter d'année en année.

- Mais alors, les gens n'auraient-ils pas tendance à reporter leurs achats ?
- Actuellement, les gens ne se précipitent pas pour acheter afin d'éviter cette augmentation des prix. De même lorsque les prix baissent lentement avec les années, les gens ne reportent pas éternellement leurs achats pour en bénéficier. Sur cette île miraculeuse, après quelques générations, la valeur d'échange des pièces héritées de leurs grands parents, deviendra si forte que les habitants vont tout simplement les couper en deux ou en trois pour disposer de plus petites coupures. Et pour financer des projets, soit ces insulaires épargneront, soit ils investiront dans des actions. Avec l'emprunt on achète immédiatement et on paie plus tard, avec l'épargne c'est l'inverse. Il est tentant d'acheter à crédit, surtout quelque chose qui n'est pas indispensable, mais lorsqu'il s'agit de payer avec son épargne, on réfléchit davantage, ne croyez-vous pas ? Et pour vous prouver que ce n'est pas de la théorie, en l'an 325, l'Empereur Constantin prend des décisions historiques :

Byzance, rebaptisée Constantinople, devient la capitale de l'empire, le christianisme devient la religion d'Etat (Concile de Nicée), et une nouvelle monnaie est créée. Une pièce en or, nommée « Solidus » copie de la drachme grecque. Dès cet instant, les banquiers doivent se surveiller les uns les autres, et jurer qu'ils ne dilueront pas la composition de « solidus », sous peine de se voir amputer la main. De plus, réalisant que les dettes avec intérêts avaient joué un rôle crucial dans l'effondrement de Rome, elles seront bannies en application du principe biblique. A l'époque, le résultat d'une monnaie stable et de l'absence de dettes n'a pas tardé à se faire sentir et il s'en suivit un « boom » économique sans précédent. L'or devient central, le commerce est florissant, l'Etat et l'Eglise s'enrichissent énormément. Il reste quelques exemples incroyables de cette époque à Ravenne et à Istanbul.

L'accumulation de ces données financières et mystiques avait de quoi donner le vertige. A en croire toutes ces affirmations il suffirait que l'humanité obéisse aux commandements divins et la fortune des familles oligarchiques se dissoudrait irrémédiablement. Il y avait de quoi rêver. Le vieil homme reprit.

- Vous voulez nous vaincre ? Abolissez les prêts contre intérêts et ne créez plus d'argent. Les cycles économiques disparaîtront, la richesse ne

se concentrera plus dans les mains de quelques « mega créanciers » comme moi et l'argent gagnera de la valeur avec le temps. Ce que vous lèguerez à vos enfants vaudra plus qu'au moment où vous l'avez gagné. C'est cela que je veux que vous expliquiez dans le livre que vous allez écrire.

Il avait prononcé ces dernières phrases d'une voix tendue par la passion mystique.

- Comprenez-vous enfin pourquoi Dieu a interdit formellement le prêt à intérêts ?  
Tout simplement pour éviter la concentration de richesses et de pouvoirs entre les mains de quelques familles. Faute de quoi, les entités spirituelles, en révolte contre Dieu, utiliseraient ces mêmes familles, maintiendraient l'enfer sur terre, empêchant ainsi l'humanité de s'élever vers lui pour former un monde meilleur. Et c'est précisément ce qui se passe.

Anne l'écoutait et pensait aux explications que lui avait données son frère. Tout se recoupait, mais les choses n'étaient sans doute pas aussi simples.

- Pourquoi me dévoilez-vous tout cela, à moi ?
- Je vous l'ai dit, je veux que vous écriviez un livre pour l'expliquer au monde entier, il faut que les gens sachent !

- Pourquoi ne le faites-vous pas vous-même ? Votre fortune baliserait le chemin et éradiquerait le moindre obstacle.
- D'abord, si j'apparaissais comme étant l'auteur d'un tel livre, je serais sans doute enfermé pour sénilité avant même que le premier acheteur ne se présente. Ensuite, j'ai besoin de quelqu'un comme vous, qui vit une vie normale, pour me conseiller sur la manière de présenter mes révélations. En effet, je suis trop éloigné des gens auxquels je désire m'adresser. Enfin, je veux une collaboratrice de qualité, une professionnelle reconnue pour la crédibilité de ses travaux. Et pour votre éthique personnelle, je m'organiserai afin que vous puissiez vérifier l'authenticité de mes affirmations, du moins partiellement.

Anne, le cerveau en ébullition, faisait des plans. Le sujet ne manquait pas d'intérêt. Mieux, il était extrêmement prenant et avait une portée humaniste dont elle percevait le rayonnement. La célébrité, voire la gloire lui importaient peu mais au cours de cet entretien hors normes, il lui semblait avoir été « touchée » par une grâce qu'il convenait de partager. D'un point de vue pratique, l'argent placé sur le compte ouvrirait toutes les portes, et accoutumée comme elle l'était à interviewer des grands de ce monde, elle se sentait de taille à restituer fidèlement le contenu.

- Anne ! Vous rêviez ?
- Oui, pardonnez-moi, je m'étais éloignée.

- J'ai vu. Maintenant ma chère, je me vois dans l'obligation de lever un voile nettement moins enthousiasmant, mais je crois vous connaître suffisamment pour penser que cela ne va pas freiner votre élan, car il y a bien élan, n'est-ce pas ?
- En effet.
- Magnifique ! Alors, j'ai une question. Quelle va être, à votre avis, la réaction des autres familles oligarchiques ? Comment ce livre va-t-il être reçu ?
- J'avoue n'y avoir pas pensé !
- Il faut y penser ! Leur réaction ne se fera pas attendre. Dès sa sortie nous devons nous attendre, à relativement brève échéance, à voir les librairies inondées d'ouvrages similaires, truffés de fausses informations bien sûr, mais qui risquent pour le moins de déstabiliser le lectorat. Je vous expliquerai plus tard quelles sont les raisons profondes qui m'ont poussé à vous faire ces révélations, mais sachez que les « autres » n'accepteront pas ce qui va apparaître à leurs yeux comme de la haute trahison. Il est probable que je ne survivrai pas à la publication de ce livre, mais cela est sans importance. Depuis que vous êtes là, en personne près de moi, je regrette un peu de vous avoir fait ce qui est sans doute un cadeau empoisonné.
- Que voulez-vous dire ?
- J'ai aussi longuement hésité sur le choix du montant que je vous ai offert. Je sais bien que

cette somme vous paraît démesurée, mais d'abord elle vous incite à me croire lorsque je vous dis que les familles régnautes disposent de moyens inimaginables. Ensuite cet argent vous permettra de diffuser ce livre dans le monde et de le faire traduire en plusieurs langues. Vous devrez éveiller l'attention des gens sur une réalité bien plus noire que ce qu'ils peuvent supposer. Vous présenterez cette histoire sous une forme romanesque. Et afin d'éviter une quelconque procédure judiciaire qui pourrait entraver la publication de l'ouvrage, vous ne citerez jamais aucun nom, ni le mien, ni celui d'une autre famille.

- Je pourrais difficilement vous citer nommément puisque j'en ignore la moindre syllabe. Mais vous parlez de cadeau empoisonné, pourquoi ?
- Goldstein a certainement déjà averti d'autres membres oligarchiques, mais pour gagner du temps, je vais leur faire croire que je vous ai engagée pour écrire et promouvoir un livre sur nos œuvres philanthropiques. Oui, pour soigner notre image, nos « apparences » comme dit Jésus, nous sommes comme un tombeau, blanc dehors et puant et plein de vermine au-dedans. Je prétendrai qu'en raison de mon grand âge, je désire laisser une trace positive dans les livres d'histoire que lisent les « dominés ». Toutefois, je dois vous prévenir que cela ne « marchera » pas très longtemps.

Evidemment, ils n'ont pas apprécié que je refuse de participer à la dernière cérémonie.

Il avait prononcé cette dernière phrase comme s'il soliloquait.

- Cérémonie ? Je ne vous suis pas. En quoi consiste cette trahison ? J'ai du mal à comprendre vos motivations.
- Nous en reparlerons lors de notre prochaine rencontre, mais pour votre sécurité, nous devons faire vite et être très prudents. Je prendrai contact avec vous très prochainement pour vous signifier le lieu choisi pour notre prochaine rencontre. D'ici là, commencez à travailler, trouvez le fil conducteur de la romance et ... je vous fais confiance.
- Alors, je ne reviendrai pas à Venise ? Au fait, pourquoi avoir choisi cette ville pour cette première entrevue ? Je ne suis guère sensible au charme de la lagune !
- Venise a été longtemps un centre financier et commercial. Mais surtout, il y a cinq cent ans, c'est à partir d'ici que s'est étendue partout dans le monde la « noblesse vénitienne noire » dont fait partie ma famille. A ce moment, elle a renforcé sa puissance. J'ai donc estimé que le lieu était approprié pour jeter les bases de notre collaboration. Mais il est tard, il ne faut pas rater votre avion.

Avec une exquise courtoisie, le vieil homme raccompagna Anne. Il prit sa main dans les siennes et la garda un instant. Son regard était voilé. Fatigue ? Tristesse ? Elle était émue. Durant le voyage elle fit le tri des questions en suspens, se dit qu'elle allait avoir besoin de son frère, se demanda comment raconter cette journée surréaliste à Hans sans l'affoler. Malgré les inquiétudes qui ne l'avaient pas quittée, elle céda au désir de faire l'impasse sur le « danger » évoqué, et de croire que celui-ci relevait plus de la paranoïa d'un vieillard que de la réalité de sa vie. Pour se laisser aller au travail passionnant qui l'attendait, elle savait qu'il conviendrait d'en finir avec l'angoisse, sans être sûre d'y parvenir. Et cependant, elle voulait être à la hauteur de la confiance qui lui avait été faite, son cœur et son esprit devaient donc être libres et légers. Il le fallait. Elle fit un effort particulier pour s'apaiser, respira profondément et s'assoupit un petit moment.

C'est lorsqu'elle reprit le volant de sa voiture en direction de Bâle qu'une partie importante de cette réalité lui revint en mémoire et la frappa avec violence. Quatre cent millions de francs ! Elle avait accepté une somme de 400 millions de francs. Si même l'homme était immensément riche, il ne lui avait pas fait ce « cadeau » sans contreparties et le voyage à Venise n'était sans doute que le tout début d'une servitude dont elle craignait soudain l'ampleur. Et Hans ! Comment avouer cela à Hans ? Il était totalement dépourvu de frivolité, d'étourderie, de tout type de réaction que l'on pourrait taxer d'immaturité.

Or, elle s'en rendait compte, si elle-même avait à qualifier son attitude, quel serait le terme le plus approprié. La réponse était claire. Inconséquence !

Bien sûr, il lui incomberait de payer les traducteurs, l'impression et la distribution du livre, mais la somme dépassait largement les débours à prévoir ! Elle eut l'impression de réaliser enfin l'acte qu'elle venait de poser et elle eut peur. Peur aussi de la réaction de Hans. Lui si doux allait se mettre en fureur, elle n'en doutait pas, et déjà, elle l'entendait lui intimer l'ordre d'aller rendre cet argent aussitôt. Plus ! Il voudrait y aller lui-même, cela aussi ne faisait aucun doute. Anne transpirait.

Il leur arrivait de se disputer, mais jamais devant Nicolas d'abord, et ensuite, les sujets étaient généralement sans grand intérêt. Seuls, les rapports complexes entre Hans et John pouvaient justifier une tension plus forte, Anne étant très attachée à son frère. Enfin, leurs délicieuses réconciliations auraient même pu constituer, avec une tendre perversité, une mise en appétit.

Hélas, dans le cas présent, elle prévoyait le pire. A l'entrée de la ville, sa décision était prise, pour signifier clairement son engagement, elle parlerait de l'argent à son mari mais elle réduirait la somme à 10.000 francs. Elle pourrait ainsi affirmer qu'elle avait d'ores et déjà été fort bien payée et que son implication dans le projet n'était plus à mettre en cause.

Il était tard lorsqu'elle entra dans l'appartement et à peine la porte refermée Nicolas lui sauta dans les bras.

- Maman ! Où étais-tu ? Tu ne m'avais pas dit que tu partais en voyage !
- Mon chéri, tout d'abord, ce matin je l'ignorais encore et puis, il ne s'agit tout au plus que d'un

déplacement. Et comment se fait-il que tu ne sois pas encore couché ?

Hans, se tenait dans l'encadrement de la porte.

- Il a prétendu ne pas pouvoir s'endormir avant que tu ne sois rentrée.
- Bon, assez de caprice maintenant mon petit cœur ! Allez, viens avec moi je vais te border et je veux t'entendre ronfler dans trois minutes chrono !

Anne prit Nicolas dans ses bras et gravit les quelques marches menant à la mezzanine.

Lorsqu'elle redescendit Hans la regardait avec attention.

- As-tu faim ?
- Non, merci mon chéri, une collation a été servie dans l'avion.
- Alors, viens t'asseoir et explique moi tout, en commençant par le début.

L'inquiétude de Hans était perceptible et Anne pensa en un éclair que pour la première fois depuis qu'ils se connaissaient, elle allait lui mentir et que le malaise qu'elle en ressentait risquait d'être perceptible.

- Depuis le début ?
- Oui, parce que cette histoire, de rocambolesque, devient inquiétante et que je veux être mis au courant de tout.

- Bon, tout a commencé avec cette lettre dont nous avons cru qu'elle était un canular. Mais non, il s'agit bien d'un personnage important du monde de la finance qui désire que j'écrive un livre. Ses mémoires en quelque sorte. Et la somme déposée sur un compte ouvert à mon nom chez Goldstein constitue une partie de mon salaire versé à titre d'acompte.
- Et combien t'a-t-il versé ?
- Dix mille francs.
- Dix mille francs !!! As-tu déjà gagné une telle somme pour écrire un livre Anne ?
- N..non ... enfin si, lorsque le livre s'est très bien vendu et que j'ai bénéficié d'une commission sur les ventes ...
- Mais ce fut rarissime, et je n'ai pas de souvenir que l'on t'ait payée à l'avance ?
- C'est vrai mais dans ce cas-ci, tu vois, j'ai déjà dû me déplacer et je devrai encore le faire sans doute donc, j'aurais des frais. Et puis, je devrai m'occuper de le faire traduire aussi...
- Mmm... donc, selon toi, tout cela est parfaitement normal ?
- Je n'ai pas dit cela, je t'accorde que ce monsieur a des façons de procéder étranges, mais j'attribue ses manières au fait qu'il est immensément riche et donc accoutumé à ce que tout se passe selon ses volontés. Et puis il est très vieux...
- Ah ! Manies dues à l'âge donc ... et comment se nomme ce généreux vieillard ?

- Euh ... Je ne sais pas, il se présente comme « le supérieur inconnu »
- Quoi ! Tu ne sais pas pour qui tu travailles ?
- Pour l'instant il préfère garder un semi-anonymat. Il m'a simplement dit qu'il faisait partie des familles oligarchiques, les plus importantes au monde.

Hans avait blêmi, s'était levé d'un bond et faisait maintenant les cent pas dans le salon.

- Ma chérie, tu es une femme intelligente, avisée et d'une droiture totale, je t'ai donc toujours accordé une confiance sans limites même si en quelques occasions, je t'ai vue t'engager un peu à la légère, mais là, je ne te suis plus. Cette histoire n'est pas claire et je ne comprends pas comment cela ne t'a pas sauté aux yeux... Réfléchis ! Tu reçois une lettre de Russie, incohérente, reconnais-le. Puis, sans que tu aies levé le petit doigt, on t'ouvre un compte dans une banque qui n'est pas la tienne, et on le garnit d'une somme; plus que rondelette. Ensuite, on te prie, et le mot est faible, de faire un saut de six cent kilomètres et d'aller à Venise, pour y rencontrer ce « on » qui ne se présente pas ?

Anne, déconfite, fut obligée de reconnaître qu'elle avait agi sans beaucoup de réflexion mais bien décidée à aller au bout de l'aventure, elle tenta de le calmer.

- Ecoute, je comprends ton inquiétude, et je te propose de demander conseil à John. Pour une fois, ses tendances conspirationnistes vont nous être utiles. S'il y a danger, il nous le dira et j'aviserai. Mais je voudrais aussi que tu comprennes l'intérêt professionnel que représente ce travail pour moi.
- D'accord appelle John, appelle-le tout de suite.

Hans s'approcha de sa femme et la prit dans ses bras.

- Encore une fois ma chérie, ce n'est pas en toi que je n'ai pas confiance, tu le sais. Pardonne-moi si je te bouscule mais c'est la première fois que ta vie professionnelle t'entraîne dans de telles aventures.
- Tu as raison, j'appelle John.

Son appel aboutit à la messagerie de son frère.

- John, j'aimerais que tu me rappelles dès que tu entends ce message. Il s'agit de la lettre de Russie, tu t'en souviens sûrement. On me propose un travail qui inquiète Hans, et moi aussi un peu je l'avoue. Je compte sur toi, tu peux appeler à n'importe quelle heure.

\*\*\*

Karl « X » réfléchissait, adossé au fauteuil impérial qui ornait son bureau, non moins impérial, lorsque son secrétaire entra.

- Un appel pour vous Monsieur, êtes-vous disponible ?
- Quelle provenance ?
- Monsieur Robert « Y »
- Oui, je prends la communication ... Mon cher Bob, comment allez-vous ?
- Bien, bien... Pour autant que cela soit possible à mon âge... Et vous ?
- Comme un jeune homme !
- Je sais, vous être un jeune homme à côté de moi, inutile de me le rappeler. En fait, voici le but de mon appel. Je caresse depuis quelques temps un projet que je viens de mettre en route, et j'ai à cœur de vous en informer... mais, au fait, notre ami Goldstein vous en a sûrement parlé...

Il n'attendit pas la réponse de Karl et poursuivit.

- Oui, comme nous le pensons tous n'est-ce pas, l'heure est venue de dénoncer les fausses croyances et de faire connaître la vérité au monde. Bien sûr, les médias ont fait leur œuvre à travers de nombreux scénarii, mais il n'en reste pas moins que nos actions sont restées dans l'ombre. J'ai donc pris la décision de faire paraître un livre qui mettra nos bienfaits en lumière. Il est grand temps que l'humanité ouvre les yeux sur le mensonge planétaire, n'est-ce pas votre avis ?

- Bien sûr... bien sûr... mais comment comptez-vous faire ?
- Le plus simplement du monde, j'ai trouvé un « nègre », en la personne d'une journaliste, une jeune femme charmante d'ailleurs. Elle a déjà à son actif quelques biographies fort bien écrites, et elle est disponible, je l'ai déjà rencontrée.
- Ah ! Vous n'avez pas perdu de temps !
- A mon âge cher ami, la détermination est un des seuls atouts qui me restent. Je lui ai fait verser une somme, raisonnable pour nous, mais qui a emporté sa décision. L'impact des zéros sera toujours aussi puissant. Je l'ai d'ailleurs rencontrée à Venise.
- A Venise ?
- Oui, je tenais à ce qu'elle me voie dans un cadre adéquat afin qu'elle apprécie l'importance de la mission que je vais lui confier. Je compte aussi lui proposer d'assister à la prochaine « cérémonie ». Je la sens tout acquise à nos idées mais la rencontre ne manquera pas de la convaincre définitivement. Je suis certain d'avoir fait le bon choix et ma foi... dans le cas contraire, il nous reste la solution à laquelle nous recourrons en pareil cas... Elle s'appelle Anne Standfort, elle est mariée mais son mari est incolore et, comme tout le monde, elle aime l'argent. Soyez tranquille, je la tiens bien.

Il y eut un silence qu'ils interprétèrent sans doute chacun à leur manière. Karl le rompit après avoir fait entendre un soupir.

- Et bien mon cher, tous mes vœux vous accompagnent, mais avant de vous quitter, il est de mon devoir de vous dire à quel point le Grand Maître a été déçu de votre absence à la dernière Cérémonie. Il l'a exprimé avec force. Quant à moi, j'étais en possession d'un cadeau que je désirais lui remettre en notre nom à tous. Un cadeau unique, qui venait de Corée et qui à lui seul était une preuve de plus de notre indéfectible fidélité. Toutefois pour qu'il prenne toute sa valeur, nous devons être unis et votre défection a rendu la chose impossible. Je n'ai pas été le seul à le regretter.
- Je sais, je sais. Croyez bien que j'ai été moi-même très embarrassé. Toutefois, vous connaissez les maux qui me rongent et mes difficultés de mobilité. Les médecins m'ont interdit tout déplacement. Mais aujourd'hui, je leur suis reconnaissant d'avoir été aussi catégoriques, je ressens un léger mieux et je serai présent à la prochaine cérémonie.
- Et bien ! Acceptons-en l'augure mon cher. Vous savez à quel point notre Grand Maître nous aime et compte sur nous !

Il reposa le récepteur et renversa la tête sur le fauteuil. Une sensation sournoise s'était emparée de lui. Il connaissait « Bob » depuis fort longtemps. Il

faisait partie du clan, y était attaché certes mais n'avait jamais, au grand jamais, manifesté la moindre velléité philanthropique ou altruiste en sa faveur. En retirer des bénéfices, bien sûr, mais rien de plus. Et soudain, il voulait être le porte-parole de leur cause commune ? Faire connaître l'œuvre du maître ? Et pourquoi pas évangéliser la planète ? Cela avait une odeur étrange et Karl avait le nez fin.

Il chercha un numéro dans son répertoire, et appela. La voix connue lui répondit.

- Oui, j'écoute ?
- Ou êtes –vous en ce moment ?
- A Paris, je rentre à Séoul par le premier avion.
- Changement de programme, prenez le premier avion pour Genève, ensuite rendez-vous à Bâle. Vous serez attendu par vos collègues, des ex-services secrets « est-allemands ». Vous les reconnaîtrez ?
- Bien sûr, il n'y a pas si longtemps que nous avons travaillé pour...
- Oui, oui, inutile de préciser.
- D'accord et quel est le travail ?
- Pour le moment, vous cherchez l'adresse d'une certaine Anne Standfort, journaliste. Elle doit demeurer dans le centre de la ville. Vous entrez chez elle et vous vous occupez de son ordinateur. Le système habituel, je veux tout savoir ! Ensuite, vous la suivez dans tous ses déplacements et vous me faites rapport de ce

que vous aurez vu mais aussi de ce que vous  
aurez entendu ; vous êtes équipé ?

- Bien sûr... Rien d'autre ?
- Nous verrons si la situation demande davantage  
de « mouvement ».
- Et pendant combien de temps ?
- Je vous le ferai savoir en temps utiles. Faites  
vite !

Il raccrocha, assuré d'être scrupuleusement obéi.



## CHAPITRE 4

Le lendemain matin John n'avait toujours pas appelé. Anne refit une tentative, laissa à nouveau un message en insistant sur l'urgence, puis s'installa à l'ordinateur et entreprit des recherches. Ne sachant pas trop comment se diriger, elle tapa « argent dettes » et un chapelet d'informations défilèrent, confirmant les dires du vieil homme. Les réunions du Bilderberg, les professeurs d'universités acquis aux « idées nouvelles » dont seuls les écrits étaient publiés etc. Etourdie, inquiète de ne pas avoir d'appel de son frère, elle prit la décision toute féminine de s'octroyer quelques heures de détente et d'aller faire le tour des magasins...

Le « lèche vitrine » ne l'ayant distraite que pendant une bonne heure, elle rentra chez elle, décidée à poursuivre ses recherches sur le web.

En pénétrant dans le hall, une odeur bizarre lui chatouilla les narines. On aurait dit du tabac mais aussi quelque chose de plus sucré. Elle entreprit aussitôt de changer l'eau des fleurs. Effectivement, elles en avaient besoin, les lys surtout, sont des fleurs fragiles.

Elle reprit ses investigations sur les familles dominantes liées à la noblesse « noire » et trouva d'innombrables

sites dont le sérieux était difficile à identifier. Elle isola ceux qui lui semblaient toutefois un peu excentriques et retint que le sujet était très populaire sur la toile. La quasi totalité des informateurs affirmaient que les grandes décisions étaient prises bien loin des parlements nationaux. Les sites les moins engagés prétendaient que les affaires du monde se décidaient sous l'influence de puissants lobbies, plus ou moins visibles, sans qu'il n'y ait pour autant de familles dominantes. Les sites les plus radicaux eux, affirmaient que le monde était contrôlé par diverses sociétés, contrôlées elles-mêmes par quelques familles oligarchiques très puissantes. D'après leurs commentaires, l'entente cordiale ne règnerait pas toujours entre ces familles. Cependant elles auraient un objectif commun : voir l'avènement d'un monde plus global, dans lequel le pouvoir serait centralisé dans le moins de mains possible. Ceci permettrait aux familles de régner dans l'ombre encore plus aisément. Des sociétés secrètes seraient utilisées comme relais vers des organisations visibles du grand public afin de coordonner la mise en place de leur vision du monde.

Et l'argent serait bien sûr le moteur. Un «objectif» serait défini et l'argent suivrait une direction soigneusement définie elle aussi. En bref, sociétés secrètes, places stratégiques, largesses envers les familles, centre décisionnel d'où émaneraient les idées maîtresses devant rayonner vers l'extérieur, l'assemblage était parfait.

Anne se souvint des paroles d'Aldous Huxley. Bien sûr, elle avait lu son célèbre livre « Le meilleur des mondes » paru en 1930 qui décrivait un monde sous l'emprise d'une dictature psychologique :

«Il est parfaitement possible qu'un homme soit hors de prison sans pour autant être libre, à l'abri de toute contrainte matérielle, et pourtant captif psychologiquement. Obligé de penser, de sentir et d'agir comme le veulent les représentants de l'état ou de quelques intérêts privés à l'intérieur de la nation. La nature de la contrainte psychologique est telle que ses victimes ont l'impression d'agir de leur propre initiative. Elles ne savent pas qu'elles sont victimes, les murs de la prison leur sont invisibles et elles se croient libres. Leur servitude est strictement objective et n'apparaît qu'aux yeux d'autrui. »

Elle revint aux « idées » citées plus haut, une religion mondiale, un gouvernement mondial, une monnaie mondiale émise par une banque mondiale, et pour couronner cette belle vision du monde, l'instauration de l'eugénisme.

Anne éteignit l'ordinateur, elle avait froid. Le téléphone sonna, c'était John.

- Anne, où es-tu ?
- Moi, je suis chez moi John ! Mais toi, où étais-tu ? J'attends ton appel depuis hier.
- J'avais oublié mon portable chez des amis, je viens de le récupérer et d'avoir ton message. Que se passe-t-il ?
- Et bien, la fameuse lettre que j'ai reçue de Russie, tu te souviens ? Elle venait d'un « supérieur inconnu » ; il veut que j'écrive un livre sur lui, je suis allée le voir à Venise.
- A Venise ? Il t'a fait venir à Venise ?

- Oui, je t'expliquerai. Mais Hans est inquiet et nous voulions que tu nous donne ton avis. Peux-tu venir ?
- Impossible, mais toi tu vas venir, et c'est du reste tout à fait à propos. Tu sautes dans ta voiture et tu me rejoins à Ingolstadt, en Allemagne.
- Ingolstadt ? Mais tu es fou !
- Pas du tout Anne, fais ce que je te dis et du reste si Hans est d'accord pour me questionner c'est qu'il est réellement inquiet, et il a raison de l'être. Tu as quatre heures de route, ce n'est pas la première fois que tu fais un pareil trajet je suppose ! Et prends un petit bagage, je te réserve une chambre à l'hôtel Rappensberger. As-tu de quoi écrire ? Je te donne l'adresse : « numéro trois, Harderstrasse. tél : 49/0841.31.40. » Tu devrais être là vers vingt heures. Je t'attends, et dis merci à Hans d'avoir bien voulu me consulter, c'est indubitablement la bonne décision.

Anne eut juste le temps de prévenir Hans qui allait devoir s'occuper de Nicolas. N'ayant pas cours le mercredi après-midi, il était chez un ami, cependant elle savait qu'il ne se priverait pas de rechigner. Assez perturbée, elle fit la somme de tracas survenus depuis l'arrivée de cette lettre ! Elle aurait volontiers remonté la manivelle du temps. Il y a huit jours encore, son seul souci dans la vie était la difficulté relationnelle entre son mari et son frère. Aujourd'hui, tout semblait les rapprocher, mais à quel prix ? Elle prépara quelques

objets de toilette, du linge de rechange, mit le tout dans un sac de voyage et prit la route. Une berline gris métallisé s'engagea en douceur à trente mètres de sa vieille Volkswagen. Elle ne s'en aperçut pas.

\*\*\*

Shin Jon Gol était satisfait. L'inaction ne lui convenait absolument pas et les mots « repos » et « vacances » ne faisaient pas partie de son vocabulaire. Il s'était donc mis aussitôt à l'ouvrage et une heure plus tard il était en possession de toutes les informations dont il avait besoin, y compris une photographie récente d'Anne, de son fils et de son mari. Il lui restait à troquer son survêtement bleu ciel contre un costume classique, ses baskets contre des mocassins souples et se rendre à l'aéroport. Il avait une totale confiance en lui, ne doutait jamais de ses talents, et ne se posait aucune question quant à la justification de ses actes. Partant de là, la conviction d'être protégé par une sorte de présence divine lui garantissant la réussite de toutes ses entreprises le faisait avancer dans la vie du pas assuré de celui à qui rien ne résiste.

En quelques heures il fut à Bâle, où il retrouva ses deux acolytes. Il leur montra les photos et leur donna des informations basiques. Il y avait lieu de pirater un ordinateur afin que toutes les manipulations soient transmises à qui de droit, de fouiller un appartement à la recherche d'on ne savait quoi, d'assurer la filature d'Anne et tout cela pendant une durée indéterminée. Qui allait faire quoi se définirait au fil des jours. Du travail trop simple! Sans l'exprimer, il espérait que les choses se corseraient un peu, tout cela manquait de piquant.

Lorsqu'ils parvinrent devant l'immeuble, Anne le quittait à pied d'un pas nonchalant. Le temps était clément, il remarqua cependant qu'elle ne portait pas de manteau, elle ne s'absentait donc pas pour longtemps. Shin intima à l'un des deux hommes de la suivre, à l'autre de ne pas quitter l'immeuble des yeux afin de le prévenir si elle rentrait. Quant à lui, il allait se charger de l'ordinateur. Dix minutes lui suffirent. Il décida de ne pas entamer la fouille de l'appartement. Sans savoir exactement pourquoi, il redoutait un retour proche, et son intuition ne le trompa pas. Une heure s'était à peine écoulée, elle rentrait toujours en flânant.

Il n'y avait rien d'autre à faire qu'à attendre ; ils se postèrent à bonne distance les uns des autres. En cas d'urgence, Shin et son complice sauteraient dans leur voiture, garée à l'angle de la rue, l'autre resterait en place et se chargerait de la fouille. Et ils n'attendirent pas longtemps, Anne ressortait, cette fois avec un manteau léger et un sac de voyage qu'elle jeta dans une VW garée devant la porte. Shin démarra quelques secondes après elle. Le réservoir était plein, ils pouvaient parcourir près de cinq cent kilomètres. Maintenant une distance raisonnable, il la vit se diriger vers l'extérieur de la ville. Il installa un « cd » de musique orientale dans le lecteur et laissa tranquillement la route dérouler son ruban. Où qu'elle aille, il serait là, très près d'elle, et il exultait à la pensée que cette femme dont il ignorait tout, qu'il piégeait sans remords, ne lui échapperait pas. Peu lui importait de savoir si elle était coupable de quelque forfait ou si au contraire c'était une victime innocente. Sa jouissance était totale lorsque la tâche était accomplie dans le respect de l'ordre donné. Il ne s'embarrassait d'aucune autre considération. Son comparse, lui, s'était endormi.

\*\*\*

Karl, bien que n'ayant pas quitté son bureau de la journée, était mécontent. Il avait l'impression de n'avoir rien fait de concret, la même pensée lui tournant dans l'esprit à la manière d'un insecte affolé qui redoute la lumière et cependant la frôle. Il devait en avoir le cœur net, il appela Bob.

- J'écoute ?
- Cher ami... bonjour !

Les deux hommes n'avaient pas besoin de se présenter mutuellement. Ils ne se connaissaient que trop bien.

- Voilà, je voulais vous dire que plus je pense à votre projet plus je le trouve excellent. Vous pouvez compter sur moi pour vous épauler si nécessaire, alors, afin de vous faciliter les choses, j'ai déjà envoyé un de nos meilleurs éléments à Bâle. Il a repéré les allées et venues de la jeune femme. Sur un simple appel de votre part, j'enclenche l'un ou l'autre de nos plans. Le gars est redoutable et rapide, donc, d'une efficacité sans faille. En bref, jusqu'à la fin de l'opération, vous pouvez compter sur mon soutien.
- Ah ! Très bien, très bien ! Il n'y a vraiment qu'entre nous qu'un tel professionnalisme peut être garanti n'est-ce pas ? Je vous remercie, vraiment ! Je vous tiens au courant.

- Je vous en prie, c'est la moindre des choses !

Karl reposa le récepteur. Il avait dû faire erreur. Devenait-il paranoïaque avec le temps ?

La voix de Bob était naturelle et « l'affaire » allait se dérouler sans complications. N'empêche, d'après Shin, la femme était très jolie, il faudrait veiller à ce que ce vieil imbécile ne « craque » pas.

\*\*\*

Comme John le lui avait prédit, Anne entra dans la ville d'Ingolstadt vers vingt heures. Le parcours pour rejoindre l'hôtel Rappensberger, un cinq étoiles somptueux, était fléché, elle n'eut donc aucun mal à le trouver et lorsqu'elle gara son véhicule dans le parking, elle eut le temps d'apercevoir John dans l'entrée qui la guettait.

- Te voilà enfin !

John l'embrasse affectueusement puis, s'écartant d'elle.

- Tu as l'air fatiguée.
- Il y a de quoi, je me fais l'effet d'une toupie ces derniers jours.
- Viens, nous allons dîner et tu vas me raconter tout cela.

Le luxe de l'endroit surprit Anne. Ce faste n'était pas dans les habitudes de son frère, il perçut sa question avant qu'elle ne la pose.

- Oui, je sais, ce n'est pas le genre d'endroit que je fréquente normalement, mais d'une part, j'ai pensé te faire plaisir, d'autre part, c'est notre première escapade depuis l'adolescence, et enfin, la situation que nous vivons n'est pas « normale » !
- Tu as raison.
- Tiens, installons-nous ici, nous pourrions parler tranquillement, les tables sont à bonne distance les unes des autres.

Ils s'installèrent après un signe d'approbation du maître d'hôtel, et s'obligèrent à prendre le temps d'examiner la carte. Anne hésitait, n'ayant pas beaucoup d'appétit.

- Je te suggère le homard à la nage, c'est leur spécialité.
- Du homard ?
- Tu n'aimes plus cela ?
- Si, si bien sûr, mais je n'en mange pas tous les jours.
- Raison de plus ! Et avec cela, que dirais-tu d'un Pouilly Fumé ? Je ne suis pas sûr que cela soit le vin adéquat pour le homard mais je m'en remets à toi...
- Dis-moi, c'est vraiment la fête aujourd'hui ?
- C'est bien le Pouilly Fumé ton vin blanc préféré, non ?
- Cela me fait plaisir que tu t'en souviennes.

- Tu vois ! Alors puisque l'avenir est incertain, faisons-nous plaisir aujourd'hui.

Il rappela le maître d'hôtel.... Quelques mètres plus loin, deux dîneurs venaient de s'installer. L'un était un homme d'une trentaine d'années, d'apparence asiatique. L'autre d'une pâleur extrême, avait l'air endormi. Personne ne s'aperçut de leur attitude quelque peu bizarre. En effet, soit ils étaient préoccupés, soit ils venaient de se disputer. La mine sombre, ils n'échangèrent pas une parole durant tout le repas. Anne et John ne les avaient même pas remarqués.

Il était plus de minuit lorsqu'ils regagnèrent leurs chambres. Elle lui avait fait un récit détaillé des événements, reprenant les choses depuis le début. La réception de la lettre, l'appel de Goldstein, sa rencontre à la banque, l'attitude du banquier. L'appel du « supérieur inconnu », son voyage à Venise, le palais, les livres saints etc.

John manifesta une très vive contrariété lorsqu'elle lui annonça la somme portée sur ce compte à numéros et ne lui cacha pas son opinion.

- Pourquoi ne pas m'avoir téléphoné avant d'apposer ta signature sur ces documents, les as-tu lus au moins ?
- Dans les grandes lignes, mais ce n'était rien d'autre qu'une ouverture de compte.
- Mais la somme, Anne ! La somme ! Tu t'es carrément mise « sous tutelle » !
- Tu as raison, je ne sais pas ce qui m'a pris. Je n'ai pas été attirée par l'argent, je te demande de

me croire. Sans doute l'étrangeté de toute cette affaire m'a-t-elle séduite.

- Pardonne-moi de te le dire mais tu as agi de manière totalement inconsciente. Il nous reste à espérer que rien d'autre que l'écriture de ce livre ne te sera demandé, mais je t'avoue que j'en doute. Même Hans aurait été de bon conseil ! Que t'a-t-il dit lorsque tu lui as raconté cette folle histoire ? Je présume qu'il a mal réagi, comme moi ?
- Je lui ai menti, j'ai ramené le « cadeau » à 10.000 francs...
- De mieux en mieux !
- Mais pourquoi voir absolument le danger partout, il s'agit d'un vieux fou, sans plus ! Je vais lui écrire son livre, on va parler de lui et il sera content, voilà tout !
- Je voudrais te croire mon chou. Le fait que ce vieil homme soit fou, comme tu le prétends est hélas peu probable. Cette hypothèse serait cependant de loin, la moins inquiétante. Je propose que nous allions nous coucher, une bonne nuit de repos nous sera nécessaire. Demain, j'ai des choses à t'apprendre, et il se fait que dans la ville où nous nous trouvons, je pourrai même te donner des preuves de ce que j'avance.
- Retrouvons-nous à huit heures pour le petit déjeuner, ensuite nous irons dans ma chambre, elle dispose d'un espace salon où nous pourrons parler discrètement.

- Je te fais confiance John, mais pourquoi « discrètement », j'ai l'impression d'être plongée en plein thriller !
- Ma chère Anne, rien ne me ferait plus plaisir que de m'apercevoir que j'ai fait fausse route sur toute la ligne ! Allons, bonne nuit !

Le lendemain, ils prirent le parti de débiter la journée par un petit déjeuner pantagruélique, puis, comme convenu, il regagnèrent la chambre de John. Tout occupé de ce qu'il avait à dire à sa sœur, son odorat ne décela pas la légère odeur de tabac qui flottait dans l'air. C'est donc sans méfiance qu'il entama la discussion.

- J'ai très peu dormi tu sais, et voilà le résultat de mes cogitations. Je crois réellement que tu t'es fait piéger et que tu vas servir de chèvre, d'appât, si tu préfères et avec de pareils partenaires, cela ne sera pas sans danger.
- Mais quel serait leur but ?
- Vois-tu, quand bien même, sur la fin de sa vie, cet homme voudrait s'amender et faire découvrir au monde une vérité colossale susceptible de changer complètement le cours de l'histoire, ce dont je doute absolument, crois-tu que son clan va le laisser faire sans réagir ?
- C'est vrai, il a dit qu'il ne sortirait pas vivant de cette aventure, mais j'ai cru qu'il délirait.
- Il ne délirait certainement pas et là où je bloque, c'est le pourquoi de son choix, pourquoi toi, justement !

- Il m'a dit qu'il avait apprécié les biographies que j'avais écrites.
- C'est plausible mais cela ne me paraît pas suffisant.
- Te rappelles-tu de notre conversation avec Nicolas ?
- Comment l'oublier, j'étais sidérée de l'intérêt qu'il portait à ton discours. Au départ j'ai pensé qu'il allait t'envoyer sur les roses avec tes histoires mais non, il en redemandait. Et il n'a que douze ans ! Je t'avoue que j'étais plus préoccupée par cet aspect de la conversation que par le contenu de ton exposé. Ceci dit, à Venise, le « supérieur inconnu » m'a dit qu'il me donnerait un complément d'informations lors de notre prochaine rencontre.
- Tu vois ! Et où aura lieu cette prochaine rencontre ?
- Je ne le sais pas encore.
- Il faut absolument que tu réalises la gravité de l'acte que tu as posé en acceptant cet argent. Tu n'as pas à faire à n'importe qui, Anne. Ces gens sont depuis toujours, prêts à tout pour atteindre le but qu'ils se sont fixés.
- Mais de quel but parles-tu ?

Malgré la confiance totale qu'elle avait en son frère Anne ne pouvait se défendre d'un certain agacement.

- Mais de l'Ordre Mondial ! Ils ne veulent que cela, n'œuvrent que pour cela. L'Ordre

Mondial, c'est la main mise sur le monde, tu comprends cela ?

- Ce que je ne comprends pas, c'est ce que moi Anne Standfort, je viens faire là dedans.
- Et je ne le comprends pas non plus, c'est bien pourquoi je suis angoissé. Je crains que tu ne sois qu'un pion minuscule sur un échiquier géant et que tu te fasses broyer par une machinerie dont tu ne soupçonnes rien. Il s'agit d'une organisation impressionnante et pour que tu comprennes mieux, imagine un oignon.
- Un oignon ?
- Oui, tu verras, la comparaison est valable. L'enveloppe extérieure, c'est ce que tu lis dans les medias. Ce que l'on donne en pâture aux « petites gens » comme toi et moi. Juste au dessous « tricotent » les groupes lobbyistes et les politiciens. Puis, on trouve les « Bilderberg », Council on Foreign Relation. On creuse encore et on arrive à la Commission Trilatérale. Encore un petit effort pour être nez à nez avec des sociétés encore moins visibles et certaines loges maçonniques. Et l'exploration arrive enfin à son terme avec les sociétés lucifériennes et les fameuses « familles », au cœur du système, là où l'information pure n'est pas encore déformée. Il faut que tu réalises que cette « pieuvre » est en action depuis des centaines d'années. En 1773, Adam Weishaupt crée les « Illuminés de Bavière » ou « Illuminati » . Or, le sceau des Illuminati se

retrouve sur le billet de un dollar ! On y retrouve également un de leurs symboles, l'œil d'Horus, l'œil dans le triangle qui est le symbole luciférien. Que penses-tu de cela, tu commences à comprendre ?

- Tu veux dire que « Ordre Mondial » veut dire croyances lucifériennes ?
- Et Halloween... qu'est-ce que c'est ?
- Mais John, tu délirés, c'est une fête pour les enfants !
- Oui, bien sûr, tous les moyens sont bons pour s'infiltrer. On les retrouve dans les loges maçonniques, et plus tard dans les universités où ils forment de brillantes personnes qu'ils placeront ensuite à des postes « clé ». Ainsi par exemple, pour l'immense majorité des économistes, les banques centrales sont une bonne chose et les opposants ont été bannis depuis longtemps des universités.
- Je ne te comprends plus, John ! Tu dis n'importe quoi et tu me fais peur !
- Mais je veux te faire peur, et excuse-moi si je manque de clarté mais toute cette histoire m'énerve à tel point que j'en perds la raison. Il faut que tu sois d'une prudence extrême.
- Je ne sais plus quoi faire John, je ne peux quand même pas me dédire !
- Non, en effet, de plus il ne faut pas leur montrer que nous sommes inquiets, ils seraient sur leurs gardes. Par contre, il ne faut pas baisser la nôtre. Pour l'instant, c'est ce que

nous avons de mieux à faire. Ce qu'il faudrait, c'est que tu puisses les repérer.

- « Les » repérer ?
- Oui Anne, il se peut qu'il n'agisse pas seul ton vieux fou, alors je vais t'envoyer un maximum d'informations, ils sont reconnaissables, par exemple, à la façon particulière qu'ils ont de se serrer la main, ainsi que plusieurs autres signes distinctifs. Tu trouveras cela dans mes mails.
- D'accord.

John réfléchit un moment puis s'exclama :

- Je viens de dire une ineptie. Je ne peux rien t'envoyer , et sûrement pas par mail.
- Pourquoi ?
- Parce que ton ordinateur est plus que probablement déjà placé sous contrôle.
- Là, tu exagères vraiment.
- A peine... je m'entends.

John arpentait maintenant la chambre à pas nerveux, soudain il se planta devant Anne.

- Mets ton manteau, nous sortons, je vais te montrer quelque chose.
- Oui, quoi ?
- La preuve dont je t'ai parlé hier soir. Adam Weishaupt était professeur de théologie à l'université d'Ingolstadt, et le 1<sup>er</sup> mai 1776 il a fondé une société secrète « Les Illuminés de

Bavière». Je vais te montrer la plaque commémorative qui existe encore. Ainsi tu verras le lieu où il organisait les réunions des « Illuminati ».

- Si tu crois que c'est utile.
- Oui, je crois, et ensuite, nous allons rentrer ensemble à Bâle. Je vais tenter, sans affoler ton mari, de ne pas te quitter d'une semelle.
- Mais John, et tes affaires ?
- Elles attendront Anne, bien que cela ne soit pas le moment de lâcher les rênes, elles attendront.
- Merci John !
- Chut, viens, et mets un foulard, il semble que le vent se soit levé.

Ils sortirent. Après quelques mètres, John se retourna plusieurs fois, aussi discrètement que possible, la rue était déserte. Très vite ils parvinrent à l'angle de la rue Thésésien et John indiqua la plaque commémorative à Anne. Ils firent le tour du bâtiment qui se trouvait dans un piteux état.

- Tu vois, la secte des Illuminés de Bavière a bien existé. On trouve une littérature abondante sur le sujet mais elle se situe la plupart du temps fort loin de la réalité. L'Illuminisme de Weishaupt est essentiellement une philosophie qui est à l'origine du concept du « Nouvel Ordre Mondial », dont le but ultime est de concentrer la richesse et le pouvoir dans les mains de quelques grands « sages ». Principalement, Weishaupt va développer l'idée que pour améliorer le monde, il faut provoquer des révolutions en opposant les

contraires. Le progrès ne vient pas de la collaboration mais d'une lutte sans fin. C'est ce qui sera à l'origine de la dialectique d'Hegel de la « thèse/antithèse », cinquante ans plus tard. Toujours selon cette philosophie, afin de permettre d'établir les droits humains essentiels, d'égalité et de liberté, il fallait d'abord détruire toute religion, toute société civile, et abolir la propriété privée. Il voulait établir une religion sans Dieu, basée sur la raison, la morale et l'écologie. Le but ultime était de faire de toute l'humanité un seul corps gouverné par des « supérieurs inconnus ». Tu comprends pourquoi j'ai pris très au sérieux cette lettre que tu as reçue ?

- Oui, en effet
- Et aujourd'hui, j'ai jugé bon de te montrer cette plaque commémorative, pour te prouver que l'idée d'un nouvel ordre mondial remonte déjà à plusieurs siècles. L'Illuminisme influencera profondément la franc-maçonnerie de l'époque partout dans le monde mais aussi les universités et les sciences. En particulier Weishaupt aura une forte influence sur Robespierre, Mirabeau, Voltaire et Philippe d'Orléans. Je ne souhaite pas t'assommer avec des détails historiques mais sache seulement que la Révolution Française sera inspirée par l'Illuminisme, en particulier les violentes persécutions religieuses par exemple en Vendée ainsi que l'établissement du règne de la Terreur et du culte de l'Être Suprême.
- Comment peut-on être certain de tout cela ?

- En 1786, la police bavaroise a condamné l'Illuminisme et publié un grand nombre d'écrits de Weishaupt. Il semblerait aussi que ce dernier ait reçu de puissants appuis financiers à l'époque et c'est grâce à cela que l'Illuminisme a tant prospéré. A titre d'anecdote, sache que ce n'est pas un hasard si la date sur la pyramide maçonnique inscrite sur le billet de un dollar est 1776. Juste à côté de la devise : « Novus Ordo Seclorum »
- Tiens, je croyais que c'était la date de l'indépendance des Etats-Unis ? Et finalement, qu'est devenu Weishaupt après 1786 ?
- Il a continué en secret, mais peu avant sa mort en 1822, pris de remords, il est revenu vers l'Eglise catholique.

Anne lut la plaque commémorative et soudain s'exclama :

- Regarde ! En plus, une synagogue a été créée ici !
- Bon, viens ! Il est déjà 10 heures. Il faut que nous récupérions nos bagages à l'hôtel et si les routes ne sont pas encombrées nous serons à Bâle vers quinze heures, tu pourras te passer de déjeuner ?
- Avec ce que j'ai engouffré ce matin, le contraire m'étonnerait.
- Bien, il faudrait que tu appelles Hans.
- C'est déjà fait.
- Et alors, que dit-il ?

- Il est heureux de me savoir avec toi.
- Le cher garçon ! Son cerveau fonctionne enfin !
- John ! Je t'interdis !

Anne souriait. Il prit le volant, elle s'installa confortablement, une musique douce la fit somnoler jusqu'à Bâle. A peine furent-ils dans le hall que John remarqua une odeur particulière.

- Hans fume du tabac blond maintenant ?
- Il ne fume jamais, tu le sais bien ! Pourquoi me demandes-tu cela ?
- Il règne une odeur particulière chez toi.
- Ce doit être l'eau des fleurs, j'ai déjà remarqué cela.
- Où les as-tu mises, tes fleurs ?

Anne regarda autour d'elle, effectivement il n'y en avait pas.

- Hans les aura déjà jetées mais avec un peu de retard sans doute.

Heureuse d'être rentrée chez elle, Anne se débarrassa et ne remarqua pas les sourcils froncés de son frère qui se dirigea immédiatement vers l'ordinateur.

- Quel est ton mot de passe ?
- HAN18, le H de Hans, le A de Anne, le N de Nicolas et le dix huit parce que nous nous sommes rencontrés un dix huit.

- J'avais compris pour les trois premières lettres, tu devrais en changer, il est trop reconnaissable.
- Il n'y a rien de secret sur mon ordinateur !
- Tu devrais parler au passé, Anne !

Elle s'activait déjà dans la cuisine lorsqu'il l'appela

- Viens voir, tu as un message
- De qui ?
- De ton vieux fou apparemment.
- Et que dit-il ?
- Viens voir toi-même, cela confirme tout ce que je t'ai dit à propos de ta nouvelle servitude.

Anne le rejoignit avec une tasse de café, ils lurent ensemble.

*« Ma chère Anne, j'espère que vous allez bien. J'ai, quant à moi, été très heureux de faire votre connaissance. Notre rencontre m'a confirmé dans la justesse de mon choix et je suis plus que jamais persuadé que nous allons faire ensemble un excellent travail. La deuxième étape nous attend donc aux Etats-Unis, à Elberton. C'est une ville située au nord de l'Etat de Géorgie. Vous prendrez le vol de six heures dix sept, le samedi 2 octobre à Bâle, direction Amsterdam (Vol KLM) Vous arriverez à sept heures cinquante cinq et vous reprendrez un vol Delta à dix heures quarante cinq pour arriver le dimanche 3.10 à Atlanta à quatorze heures trente cinq, heure locale. Là, vous louerez une voiture pour rejoindre Elberton, environ deux heures de route. J'ai pris l'initiative de vous réserver une chambre à l'Hôtel « Econolodge », et moi, je vous verrai le 4.10. Je viendrai vous prendre à votre hôtel aux environs de quatorze heures. Dans*

*l'attente du plaisir de vous voir, je vous souhaite le meilleur. A bientôt »*

- Tu vois ma petite sœur ? Tu es aux ordres de ce monsieur maintenant, et je me doute de ce qu'il veut te montrer ! Mais tel sera pris qui croyait pendre ! Je t'accompagne. As-tu sous la main le numéro d'appel des réservations de l'aéroport ?
- Oui, le voilà.

John forma le numéro. Immédiatement, il signala qu'il appelait au nom d'Anne Standfort et il put réserver une deuxième place sans aucune difficulté. Restait à mettre Hans au courant, ce qui ne serait sans doute pas une mince affaire.

Main dans la main ils allèrent chercher Nicolas à l'école. Il plaisantait avec ses camarades mais lorsqu'il vit John, il courut vers lui et lui sauta dans les bras.

- Tu restes longtemps dis ?
- Juste un jour mon poussin, et après-demain matin, c'est moi qui kidnappe ta maman.
- Oh ! Encore !
- Tu pourrais m'embrasser avant de rouscailler dis-donc !

Nicolas se pendit au cou de sa mère et ils refirent ensemble le chemin de retour, non s'en s'être arrêtés chez le pâtissier pour offrir à Nicolas un monument de glace à la fraise encapuchonné d'une montagne de chantilly.

- Tu pars pour longtemps ?
- Quelques jours mon chéri, mais c'est pour mon travail, d'une part, et d'autre part, moi je sais que quand je ne suis pas là, Papa te gâte outrageusement. Ce n'est pas vrai peut-être ?
- Ouais, ça dépend des jours...
- Allons, allons ! Tu triches ! Maintenant, dis-moi, as-tu des devoirs ?
- Un seul.
- Alors va vite dans ta chambre faire ce que tu as à faire, je voudrais que tu te couches tôt ce soir.

John parcourait tranquillement une revue lorsque, à peine cinq minutes plus tard, la voix de Nicolas retentit.

- Oncle John, tu viens voir mes dessins ?
- J'arrive Nicolas... Anne, tu as besoin de moi en cuisine ?
- Non, je prépare une fondue, mais s'il te plaît vérifie les devoirs du petit, il n'a sans doute pas terminé.
- J'y vais !

A peine dans la chambre, Nicolas dit à son oncle :

- Je n'ai pas de dessins à te montrer mais j'ai quelque chose à te dire. La lettre a disparu.
- La lettre ? La lettre de Russie ?
- Oui !
- Mais où l'avais-tu mise ?
- Dans le tiroir de mon bureau, là devant toi.

John tentait de cacher ses pensées à Nicolas. Bien sûr, l'appartement avait été visité. L'odeur de tabac était révélatrice, mais il croyait que seul l'ordinateur avait été piraté. Cela ne faisait à présent plus aucun doute et la disparition de la lettre élargissait son champ de réflexion. Était-ce celui qui l'avait écrite qui voulait la récupérer ? C'était peu probable bien qu'elle fut compromettante à plus d'un titre. Mais plus vraisemblablement, d'autres personnes avaient intérêt à entrer en possession du document et cela confirmait, s'il en était besoin, ses inquiétudes.

- Tu l'as peut-être jetée sans faire attention ?
- Non ! Je suis sûr que non, j'ai de l'ordre tu sais.
- Ecoute, ce n'est pas très important. De toute façon, j'accompagnerai ta maman dans ses prochains voyages, ainsi elle sera protégée. Tu as confiance en moi ?
- Oui.
- Alors, voilà. Aucun souci d'acc ?
- D'acc !

La soirée avec Hans fut relativement paisible. Sans être ravi de ces voyages répétés, il était conscient des exigences liées au métier de sa femme. Une fois encore, elle allait gagner très confortablement sa vie et la famille tout entière en bénéficierait, il s'imposait donc une attitude souple et compréhensive. De plus la présence de John à ses côtés avait un effet totalement rassurant. En effet, lui qui voyait des conspirations partout serait d'une vigilance « hors normes ».

Ils mirent à profit la journée du lendemain, Anne pour faire quelques courses et préparer l'appartement, afin que les tâches ménagères ne soient pas trop compliquées pour Hans, et John pour réorganiser son agenda, reculer certains rendez-vous et en annuler d'autres. Ce bouleversement ne serait probablement pas sans conséquences sur son travail mais la disparition de la lettre, dont il réalisait la gravité, sans pour autant en comprendre les implications, lui faisait apparaître plus que jamais l'importance de sa présence auprès d'Anne. Le samedi 2 octobre, le jour se levait à peine et Nicolas dormait encore lorsque le taxi vint les prendre pour les conduire à l'aéroport.

\*\*\*

Lorsque le collègue de Shin lui remit la lettre trouvée dans le bureau de Nicolas, plus d'une semaine s'était écoulée.

- C'est maintenant que tu me donnes ça ?
- Tu n'étais pas là !
- Il fallait m'appeler, je t'aurais dit quoi en faire. Et qui va se faire engueuler ? Moi évidemment.
- Je ne pouvais pas savoir.
- Moi je sais, c'est pourquoi il faut me tenir au courant, de minute en minute.
- Bah, tu n'as qu'à dire que j'y suis allé hier.
- Et qu'as-tu fait pendant les autres jours ? Est-ce que par hasard, tu me prendrais pour un imbécile ?
- Non... non.
- Alors ferme-la, cela vaudra mieux.

- Que vas-tu faire ?
- Ca ne te regarde pas, je vais réparer tes conneries, comme d'habitude.

Shin examina la lettre, la relut, n'y trouva rien de particulier et se dit que le « patron » attendrait quelques jours de plus pour en prendre connaissance. Il en profiterait sans doute pour pousser un coup de gueule, ce n'était pas le premier, ce ne serait pas le dernier.

## CHAPITRE 5.

La température de ce petit matin gris était particulièrement fraîche et Anne, frissonnant dans son manteau de toile, regretta de ne pas s'être habillée plus chaudement. Ils avaient juste eu le temps de prendre un thé fade à l'aéroport et elle avait encore envie d'une boisson chaude. John lui offrit de s'installer près du hublot et en quelques minutes, ils furent au-dessus des nuages. A chacun de ses voyages, lorsque l'appareil atteignait cette hauteur où il retrouve le bleu pur du ciel, Anne était envahie par une double sensation. L'émerveillement bien sûr, mais aussi une sourde angoisse devant la folie des hommes qui ont toutes les audaces et défient toutes les lois de la nature en se prenant pour des oiseaux.

Mais son frère ne semblait pas d'humeur à la laisser rêver.

- Tiens, j'ai emporté quelques documents relatifs aux attentats du 11 septembre, j'aimerais que tu les lises. Ils proviennent de diverses associations de professionnels tels qu'ingénieurs, architectes, pilotes, etc. Ils relèvent une série impressionnante d'in vraisemblances, et réclament une enquête plus approfondie.

Anne réprima un soupir et entreprit la lecture. Selon ce rapport, l'incendie des deux tours était bien trop insignifiant pour avoir provoqué l'effondrement des étages. Dans le monde entier, aucun bâtiment ayant une structure en acier n'avait cédé, même après des incendies considérablement plus violents. Comment expliquer la chute libre des tours, que l'on observe uniquement lors de démolitions contrôlées. Comment expliquer que le bâtiment sept, situé juste à côté, et sur lequel aucun avion ne s'est écrasé, se soit effondré lui aussi à la vitesse de la chute libre ? Et cela, peu après que Monsieur Silberstein ait ordonné aux pompiers de « tirer » sur le bâtiment ? Ce très avisé Monsieur Silberstein, propriétaire des deux tours et du bâtiment sept depuis à peine deux mois, et qui avait eu l'extraordinaire prescience de souscrire une solide assurance contre les crashes d'avions, assurance qui lui avait permis d'empocher une fantastique somme d'argent. Comment expliquer que selon la carte thermique, fournie par la NASA, la température des gravats dans les sous-sols était encore supérieure à celle de la fusion de l'acier, si ce n'est par l'emploi d'explosifs militaires ? Comment expliquer les photos de poutres cisailées à quarante cinq degrés, comme c'est le cas dans les explosions contrôlées ? Comment accorder la moindre crédibilité à la version officielle selon laquelle les passeports des terroristes ont été miraculeusement retrouvés intacts dans les milliers de tonnes de débris aux pieds des tours ? Quant au vol A77 qui s'est officiellement écrasé sur le Pentagone, comment expliquer que la pelouse n'ait même pas été brûlée alors qu'officiellement l'absence de débris significatifs et de morceaux de corps serait due à une gazéification suite à l'intense chaleur lors du choc ? Et pourtant en 2003, lorsque la navette Columbia a explosé à soixante cinq kms d'altitude et à dix neuf mille kilomètres/heure, des

débris et des lambeaux humains ont été retrouvés ? Selon le document de John, c'est le drone Global Hawk, semblable à un petit Boeing, qui aurait pu s'écraser sur le Pentagone, provoquant les mêmes dégâts, mais là, tout à fait équivalents à ceux qui ont été retrouvés. Les incohérences se succédaient au fil des pages. Anne, découragée, referma le document. Le fossé qui séparait la réalité de la version officielle avait de quoi donner le vertige. Pouvait-on encore adhérer à une quelconque autorité. La confiance ne prenait-elle pas le visage d'une naïveté coupable ?

- Anne, dis-moi, qu'est-ce qu'une conspiration sinon une entente secrète entre plusieurs personnes dans le but de favoriser leurs agendas ? Cela te semble-t-il inconcevable ?
- Non, bien sûr ! Les manipulations faites en coulisses sont connues.
- Alors tu vois, celui qui comme moi, construit, sur des bases solides mais larges, des théories qui permettent d'examiner objectivement tous les points de vue divergents risque de se faire traiter de « conspirationniste », voire de malade mental.
- C'est ton cas ?
- Bien sûr ! L'accusation est facile et classique. Cela permet de refuser le débat. Se prétendre sceptique en utilisant les arguments de la version officielle ne fait que la renforcer. Nous sommes alors en présence d'un soi-disant scepticisme qui n'est autre que de l'obscurantisme.

- Reconnais que certaines personnes développent des idées tordues. Rappelle-toi les prédictions de l'an 2000. Les ordinateurs du monde entier ne devaient-ils pas exploser le 31 décembre à minuit ?
- C'est vrai. Les fameux sceptiques se servent de ces incohérences pour faire l'amalgame. C'est une excellente stratégie de désinformation. Fais l'expérience, tu verras, lance sur Internet une foule d'informations à moitié exactes sur tout ce que tu veux cacher. Ensuite, glisse parmi celles-ci une donnée complètement fausse, mais vérifiable de manière irréfutable. Attends quelques jours, puis fais appel à un expert qui dénoncera cet élément. Tu verras que plus personne ne pourra démêler le vrai du faux. La majorité sera alors ravie d'accepter la version émanant d'une autorité reconnue.
- J'ai lu quelque part qu'un des phénomènes les plus étonnants de notre époque est l'impossibilité de maintenir une chape de secret sur quelque domaine que ce soit. Il semble alors que seule une désinformation active maintienne les curieux à distance. N'est-ce pas plutôt le nombre de participants qui ne permet plus de garantir une absolue confidentialité ?
- On a vu des cas de conspirations ayant impliqué de grands groupes, par exemple le projet Manhattan pour créer la bombe atomique. Mais, dans la plupart des cas, un petit groupe de « professionnels » bien entraînés

suffit. Lorsque les tâches sont bien morcelées et que chaque groupe ne dispose que d'une information partielle, la sécurité est mieux assurée. Si un traître fait surface, on le menace, lui ou sa famille. On s'organise pour qu'il n'ait pas accès aux médias et le tour est joué. De toute façon, le processus de désinformation qui fait partie de toutes les conspirations fera le reste.

- Crois-tu que ces Supérieurs Inconnus peuvent tirer les ficelles et rester dans l'ombre ?
- Avec l'argent et l'influence dont ils disposent, cela ne fait aucun doute !

Dans le cas des attentats du 11 septembre, il importait dans l'instant de se poser la question la plus basique de Monsieur ou Madame « Tout le monde » : « POURQUOI » ??? Et aussitôt après : « QUI » ??? A qui profite le crime, demande-t-on dans les affaires policières. Ici, les deux questions pouvaient puiser leur réponse dans une réalité peu connue peut-être mais cependant vraisemblable. Le pétrole, pour ne citer que lui. Quant à savoir qui, la réponse elle aussi pouvait être subodorée. Ce n'est pas la première fois que l'on verrait des ennemis, anciens ou actuels, s'allier pour servir leurs intérêts, et les intérêts n'ont généralement pas d'autres fréquentations que l'argent et le pouvoir. Dans tous les cas, une chose était certaine. A la suite des attentats de nombreuses lois avaient été votées, comme par exemple le « Patriot Act » dans le but de réduire fortement et insidieusement les libertés individuelles.

Qui a dit : la fin justifie les moyens ? Anne ne s'en souvenait pas à cet instant précis, mais l'assertion pouvait convenir à bien des gens, comme à bien des situations.

L'hôtesse de l'air lui apporta le thé qu'elle lui avait demandé. Elle se détourna de John et dans son mouvement heurta le plateau. Un peu de thé brûlant se renversa sur son chemisier.

- Oh ! Pardon Madame, je suis désolée.
- C'est moi qui ai fait un faux mouvement, ne vous excusez pas.
- Je vais tenter d'arranger les choses avec un peu d'eau.
- Non, je vais m'en occuper moi-même.
- Puis-je vous aider ?
- Inutile, ce n'est pas grave.

Dans les toilettes, la tache s'estompa sans difficulté. Il sembla à Anne que l'odeur écœurante qui régnait dans cet endroit ne lui était pas inconnue, mais l'esprit encore perturbé par ce qu'elle venait de lire, ne l'encouragea pas à apporter à cet incident davantage d'intérêt. Elle rejoignit John.

- Dis-moi, je reviens à ce que tu disais. Qu'est-ce que le commun des mortels a comme marge de manœuvre dans ce genre d'affaire ?
- Mais ton chemisier est trempé !
- Pas grave... Réponds-moi, le commun des mortels, un gars comme toi, une fille comme moi, que peut-on faire ?

- Pas grand chose, je te l'accorde, mais moi, je n'aime pas me sentir berné, surtout quand je l'ignore.
- Parce que quand tu es au courant, c'est moins pénible ?
- A peine, mais quand même, j'accepte plus facilement d'être le pot de terre.
- Tes actes démentent tes paroles mon petit frère. Sans quoi, que ferais-tu là ?
- Oui, tu as raison, mais tu vois, encore s'il n'y avait qu'un 11 septembre !!! Et je considère l'énormité de ce que je viens de dire, mais je me répète ! Nous sommes manipulés depuis tant et tant d'années ! De conspirations en conspirations, de coups d'état en coups d'état, d'attaques fantômes en attaques fantômes, tout est organisé, maquillé, déformé. N'en déplaise à Hans, mais la conspiration est partout et elle est permanente. Ne pas accepter de voir la réalité, c'est la masquer et c'est grave.
- Je ne comprends pas ce que tu veux dire...
- Si tu mets en doute une contre-vérité, sous prétexte que la vérité de départ est déclarée de « source sûre », tu n'as aucune chance de faire éclater la vérité pure.
- D'accord, mais comment faire ?
- Chercher, gratter, dépouiller, c'est ce que des gens courageux ont fait et ce qu'ils ont découvert a permis de jeter un doute puissant sur bien des affirmations officielles. Je reviens un instant sur le 11 septembre, pourquoi crois-

tu que la plupart des rédacteurs de la Commission d'Enquête se soient dédités de leurs affirmations de départ ? Parce qu'ils ont réalisé qu'ils manquaient d'informations paraît-il... ou plutôt parce lesdites conclusions tournaient à la farce ?

- Je ne sais pas John, je ne sais pas. Je trouve terrible de vivre avec la pensée que les gens qui nous gouvernent puissent mentir pour des choses aussi graves.
- De tous temps il en a été ainsi ; tiens, la déclaration de guerre faite par Hitler à la Pologne, tu en as entendu parler ?
- Oui, bien sûr.
- Des polonais auraient attaqué un émetteur radio allemand, ce qui aurait « obligé » Hitler à riposter.
- C'est possible.
- C'est surtout faux. En réalité Hitler cherchait un moyen d'envahir la Pologne et cet attentat a été perpétré sur ses ordres par des Allemands, revêtus d'uniformes Polonais, ils ont attaqué l'émetteur de Gliwice pour faire croire à une attaque. Tu ne le savais pas ?
- Non, je n'en avais jamais entendu parler.
- Et la guerre du Viêt-Nam ?
- Là oui, une collègue m'a parlé d'une émission récente où Mac Namara a évoqué ce qu'il a appelé une « erreur »... Il a dit qu'ils avaient « cru » être attaqués. Mais tu vois, lorsque j'entends dire des choses pareilles, je suis

frappée de stupéfaction et en même temps d'incrédulité.

- D'incrédulité ? Vraiment ? Serais-tu encore plus naïve que je ne le croyais ?
- Peut-être ! Toutefois, dans les valeurs qui nous ont été transmises par nos parents, et auxquelles nous sommes encore attachés, il y a la confiance ! Comment vivre paisiblement sans avoir confiance dans nos institutions ? Et tout ce que tu me racontes me donne le sentiment d'être au cœur d'un véritable nœud de vipères où le mensonge est roi.
- Désolé de te décevoir ma chérie, c'est cependant tout à fait cela. Et si tu avais l'occasion d'interroger les auteurs, ils te diraient que « aménager la vérité » est indispensable pour gouverner. Reprenons l'exemple de la guerre du Viêt-Nam, tu as vu cette émission. As-tu eu l'impression une seule seconde qu'un quelconque regret était exprimé ?
- Non, bien sûr !
- Or, cette « erreur » qui était en fait un prétexte, a coûté la vie à combien de soldats et à combien de civils ? Sous le couvert du spectre du terrorisme, bien des actions paraissent se justifier. Anne, et comme la désinformation est puissante, ne pas chercher la vérité aujourd'hui est un acte grave. Bien sûr, on peut mettre en doute tout ou partie des informations. On peut se protéger en prétendant que tout cela est d'origine paranoïaque. Mais, au contraire, on

peut aussi investiguer sans relâche pour découvrir et faire éclater la vérité. Réfléchis un instant ! Si l'on considère seulement, et le terme « seulement » à lui seul, est atroce, mais je persiste. Si l'on considère seulement les mensonges liés à la catastrophe du 11 septembre, lesquels sont avérés de manière incontestable, comment ne pas envisager comme réel le danger de l'Ordre Mondial, dont l'eugénisme fait partie intégrante ? Comment refuser de voir la réalité de ces familles et de leur objectif de destruction ? Comment ignorer ces « Supérieurs Inconnus » qui nous font danser comme des marionnettes ? Comment détourner les yeux du spectacle sidérant de leurs manipulations ? Il s'agit d'un devoir de citoyen Anne, de citoyen du monde !

- C'est effrayant !
- Tu as raison, c'est effrayant. Et c'est pourquoi chaque être humain devrait se sentir investi de cette mission de vigilance.
- Il faudra donc vivre dans la peur !
- La peur n'éloigne pas le danger, Anne ! Il faut la considérer froidement, accepter les leçons qu'elle nous donne, et surtout agir ! Relis « Le Meilleur des Mondes » de Huxley, tu verras. Il est parfaitement d'actualité.
- Je ne sais même pas si je l'ai encore dans ma bibliothèque. Tu m'as épuisée mon cher frère !
- Je te l'offrirai à notre retour si tu veux.

- Ah ! Dans l'état de fatigue où je serai après toutes ces émotions, je crois que je lui préférerais un livre de la Comtesse de Ségur... le « Bon petit Diable » par exemple.

John éclata d'un rire sonore.

- Ma chérie, où tu es dotée d'un sixième sens, où tu as déjà atteint ce niveau de fatigue extrême. Pour aujourd'hui, je vais te laisser dormir, et je vais même essayer d'en faire autant.

John étendit son fauteuil. Anne avait déjà fermé les yeux. Ni l'un ni l'autre n'avaient remarqué les deux hommes, toujours les mêmes, à ceci près qu'ils avaient changé de « look ». L'un d'eux portait un costume sport, l'autre une veste en jean relativement usée et des santiags. L'un dormait tandis que l'autre lisait le Times.

\*\*\*

Arrivés à Atlanta, ils louèrent une voiture. Anne voulait un VW. Le loueur fit les yeux ronds et dit qu'il n'en avait pas... ils prirent une Ford de cylindrée moyenne et en deux heures furent à Elberton. Ils n'avaient pas pensé appeler l'hôtel pour réserver une deuxième chambre mais par chance, il y avait de la place. Simplement, leurs chambres ne seraient pas contiguës, c'était sans importance. Après le luxe discret du Rappensberger, ils furent légèrement surpris du style de l'Econolodge. La bâtisse, propre et moderne, ressemblait plutôt à un motel, ou gîte d'étape. De cette sorte d'établissement qui reçoit des visiteurs de passage, représentants de commerce ou autres. Cependant,

préoccupés par bien d'autres sujets, ils n'en firent aucun commentaire, et après avoir défait leurs bagages et pris un peu de repos, ils se retrouvèrent pour le dîner. Anne s'était changée et portait une robe de jersey gris très féminine.

- Dis-moi ! Quelle élégance ! Je suis ravi d'en être l'heureux bénéficiaire.
- J'en avais assez de me promener en pantalon.
- Et bien, en ce qui me concerne, en ardent défenseur de la jupe et de la robe, je me déclare très heureux d'être vu en ta compagnie. A l'hôtel, ils doivent culpabiliser de n'avoir pu nous donner deux chambres plus proches.
- Tu oublies qu'ils sont en possession de nos passeports et que mon nom de jeune fille est le même que le tien ; nous ne pouvons pas cacher que nous sommes frère et sœur.
- Ah ! c'est vrai, je n'y avais pas pensé... qu'allons-nous manger ?
- Une fois de plus je n'ai pas beaucoup d'appétit. A quoi ressemble la gastronomie de l'Etat de Géorgie ?
- Aie ! Je crains que nous ne soyons condamnés au steak frites ou aux haricots rouges...
- Les haricots rouges c'est au Mexique John !
- Non, non, non ! L'Etat tout entier est sûrement contaminé.
- Regarde la carte avant de rouscailler ! Là, tu vois, ils proposent même de la langouste.
- Homard oui, langouste non !

- Je croyais que c'était très semblable ?
- Il faut être puriste, je te l'accorde, pour apprécier la différence, mais elle est fondamentale et peut heurter à jamais un palais raffiné comme le mien. Je vais donc prendre un de leurs steaks et gare à eux s'il n'est pas tendre !

John tenait visiblement à détendre l'atmosphère. Un peu trop visiblement d'ailleurs.

- J'apprécie que tu veuilles me faire rire, mais après toutes les choses horribles auxquelles tu m'as fait penser dans l'avion, tu reconnaitras que tu ne me facilites pas les choses.
- Oui, je sais. Mais nous sommes là maintenant, et nous sommes deux, c'est l'essentiel. Alors demain, puisque ton rendez-vous est à quatorze heures, nous irons déjà faire un tour le matin. Ainsi nous verrons l'endroit et je pourrai te donner quelques explications. Tu paraîtras moins innocente devant ton « Supérieur Inconnu ». Je ne parviens pas à me familiariser avec ce titre. C'est quand même crispant de ne pas savoir à qui l'on s'adresse. Au point où vous en êtes, tu devrais lui demander son nom il me semble.
- Je vais faire mieux, je veux avoir un numéro où appeler en cas de besoin. Je ne crois pas que lui me veuille le moindre mal, mais si, comme tu

le dis, il n'est pas seul, je veux pouvoir le joindre si je me sens en danger.

- Je suis curieux de connaître sa réponse.
- Je saurai bien l'obliger, il a besoin de moi d'une part, et puis, il y a l'argent qu'il m'a donné. Nous sommes liés l'un à l'autre jusqu'à la fin de mon travail, lequel est à peine entamé !
- Là, ne te fais pas trop d'illusion. Pour ces gens là, quelques zéros de plus ou de moins ne font pas de différence. Tiens, à propos, tu n'as toujours pas dit à Hans qu'il s'agissait d'une aussi grosse somme ?
- Non, il sera temps lorsque tout sera terminé.
- Tu as peut-être raison.
- Et bien, à demain petite sœur.

Ils se séparèrent, Anne prit l'ascenseur, John l'escalier. Les deux hommes qui s'attardaient dans le hall le nez plongé dans un dépliant touristique, sortirent dans le parc pour fumer une cigarette...

\*\*\*

Bien qu'il n'y eut rien à dire à propos du confort de la chambre, Anne dormit en pointillés. Elle rêva de cascades en voiture, de Nicolas qui pleurerait parce qu'il avait perdu une chaussure et de son mari qui se mettait en colère contre elle sans qu'elle sût pourquoi. Elle se réveilla maussade et une vague angoisse lui nouait l'estomac. John par contre affichait une bonne humeur quelque peu forcée. Il se servit de tout ce que le buffet du petit déjeuner pouvait offrir, des œufs au bacon à la salade de fruits, en passant par des saucisses frites et

trois sortes de petits pains. Anne eut toutes les peines du monde à avaler deux biscottes et une tasse de thé.

- Que t'arrive-t-il ? Tu as mal dormi ?
- Affreusement mal, j'ai fait des rêves bizarres, pas dramatiques mais déstabilisants, qui incluait Hans et Nicolas... bref, je ne suis pas au mieux de ma forme.
- Par conséquent, une promenade te fera du bien.
- Tu appelles cela une promenade ?
- Prenons-le comme ça, il est toujours dangereux de voir les choses de manière négative, c'est ainsi que les ennuis surviennent.
- Oui, je sais, c'est ce que l'on dit.
- Et j'ai personnellement vérifié la véracité de cet adage, donc, haut les cœurs, on y va, petite sœur ?

Ils prirent la route et parcoururent les quatorze kilomètres sans plus de commentaires. Une berline grise les suivait tranquillement à bonne distance, le conducteur connaissait leur destination.

Ils traversèrent de verts pâturages, ensuite la route grimpa quelque peu et ils atteignirent une colline plate où se dressaient les fameuses pierres de granit poli. Anne resta un instant silencieuse. C'était donc pour cela qu'ils avaient fait ce long voyage. L'endroit était solennel, et, bien que John lui en ait fait une brève description, elle fut impressionnée par la taille imposante de l'édifice. Anne se trouvait face à cinq tables massives de cinq mètres de haut disposées en forme d'étoile. Elle en fit le tour, puis son regard balaya largement la campagne environnante. Elle ne put s'empêcher de penser au Stonehenge d'Angleterre ou à l'étrange monolithe du film de Stanley Kubric « 2001

Odysée de l'Espace». Sur chacune des faces des mégalithes géants, les concepteurs avaient gravé dix commandements dans plusieurs langues.

Elle s'approcha, tenta de les reconnaître, et d'en comprendre le sens.

John interrompit sa lecture.

- Tu vas avaler tout ça ?
- Pourquoi pas ? J'aimerais comprendre, et d'abord savoir qui a édifié ce monument.
- Question sans réponse ma chère. Personne ne le sait. Quant à savoir pourquoi, ce n'est pas difficile à comprendre. Tout se recentre toujours autour du même objectif, l'Ordre Mondial. Et peu importe le nom qui lui est donné. Ordre Mondial ou Age de Raison, c'est du pareil au même. Ce que tu dois savoir c'est que le monument a été érigé en 1980, qu'il a été surnommé le « Georgia Guidestones » et que visiblement, il attend la fin du monde pour que sa raison d'être éclate. En effet, suite à une apocalypse annoncée, les survivants auraient besoin d'un tel guide afin d'entamer la reconstruction. L'essentiel n'étant pas tant de reconstruire que d'opérer une transformation en profondeur et d'aller vers un monde meilleur et purifié. Une nouvelle civilisation, donc un nouvel ordre, tu comprends ?
- Oui, bien sûr, ce n'est pas difficile à comprendre. Ce qui est moins évident, c'est

l'acceptation de ces commandements. Cela demande analyse, tu ne crois pas ?

- Tu n'es pas la seule de cet avis, et d'aucuns n'ont visiblement pas marqué leur accord. Les pierres ont été l'objet de nombreuses dégradations. Il y a eu des adhésions et il y a eu des rejets. Les opposants n'ont pas hésité à assimiler ces commandements à l'Antéchrist.
- Conclusion ?
- Il n'y en a pas. Attendons l'apocalypse... Tiens, viens voir cette plaque au sol. Elle est censée expliquer une série d'encoches et de trous, imbriqués les uns dans les autres qui correspondent aux mouvements du soleil et des étoiles. Les pierres serviraient donc, semble-t-il, à la fois de calendrier, de compas et d'horloge.

Anne lut une inscription gravée : « Que les Guidestones vous emmènent vers l'Age de Raison »

- Quel mystère ! J'aimerais savoir qui est à l'origine de tout cela, est-ce un seul homme, un groupe, une association....
- Tout ce que l'on sait, c'est qu'un jour de juin 1979 un nommé Robert C. Christian s'est présenté à la société Elberton Granit. Il a rencontré son président Joe Fendley et lui a commandé des pierres, qu'il voulait taillées, finies, et capables de résister aux événements les plus catastrophiques, quelles qu'en soient leurs origines. Fendley le prit pour un fou.

Cependant, R.C.Christian insista fortement. Plus encore, il voulut être mis en contact avec une banque locale, ce qui fut fait. Le banquier le reçut avec circonspection, toutefois, tant son élégance, que son élocution parfaite, le firent hésiter à le renvoyer. Il l'écouta donc avec attention, et, en fin de compte, malgré les réticences des uns et des autres, les preuves de solvabilité apportées par un premier versement de dix mille dollars emportèrent l'adhésion. Visiblement, l'argent n'était pas un frein, et par ailleurs Fendley aimait les défis professionnels. Des marteaux piqueurs furent utilisés pour creuser trente cinq mètres dans le roc à Pyramid Quarry, à la recherche d'un filon de granit suffisamment important pour produire les pierres finales, et la première table de vingt huit tonnes fut mise en place. Je te fais grâce des problèmes techniques auxquels il fallut faire face pour que soit érigé le monument que tu contemples aujourd'hui. Par contre, ce qui est intéressant à savoir, c'est que le fameux R.C.Christian, qui utilisait un nom d'emprunt, cela va de soi, obtint du banquier à qui il fut contraint de révéler sa véritable identité, la promesse que celle-ci reste secrète à jamais, et pour autant que je sache, ce secret a été parfaitement gardé. Le terrain a été acheté bien au dessus de son prix, une garantie à vie a été faite aux propriétaires selon laquelle ils pouvaient conserver leurs pâturages et nous

voilà aujourd'hui devant ce monument controversé mais qui interpelle.

- A priori, tout n'est pas à rejeter dans ces commandements ?
- En effet, quand il est question du respect de la nature, tu reconnaîtras des règles de conduite que toi et moi nous observons dans notre vie de tous les jours, mais à part cela, certains sujets comme la limitation de la population mondiale par exemple, ont des relents parfaitement odieux.

Ils reprirent la route. Anne n'était pas apaisée. Sa rencontre avec le Supérieur Inconnu l'angoissait. Qu'allait-il lui apprendre qu'elle ne savait déjà ? Devrait-elle parler des pierres dans le livre. Quels liens avaient-elles avec l'histoire de la vie du Supérieur Inconnu.

Tant de choses devaient s'éclaircir encore tandis qu'elle n'avait qu'un désir c'était entreprendre le travail qui lui avait été commandé, le mener à bien et refermer définitivement cette porte qui s'était ouverte sur un univers qui n'était pas le sien.

Ils déjeunerent mollement de salade et de bière. Anne eut encore le temps de se reposer un quart d'heure avant de rejoindre le Supérieur Inconnu qui, vêtu de toile grège, l'attendait déjà dans le hall.

- Ma chère Anne ! Comment allez-vous ?
- Bien, bien ...
- Mmm ... voilà une réponse qui contient sa part de mensonge... je me trompe ?
- J'ai mal dormi... en fait je n'ai pas l'habitude de désertier mon foyer aussi fréquemment et mon

fils le supporte encore moins bien que moi, sans parler de mon mari.

- Eh ! oui, les obligations professionnelles nous conduisent à ces sortes de concessions. Ceci dit, je suis sûr que la somme qui dort sur le compte chez Goldstein est de nature à le reconforter ?
- J'ai menti à mon mari ! J'ai ramené la somme à dix mille francs. Il n'aurait jamais accepté et m'aurait obligée à vous rendre cet argent. Pour la première fois depuis que nous nous connaissons, je lui ai menti et j'en ai honte.
- Pourquoi donc avez-vous menti ma chère ? Quelle honte y a-t-il à gagner honnêtement sa vie. Vous ai-je amenée à faire quelque chose de répréhensible jusqu'ici ?
- Non, je ne dis pas cela, mais il faut que vous sachiez que nous ne sommes ni l'un ni l'autre attirés par l'argent. Notre couple et notre enfant passent avant tout.
- Dans ce cas, pourquoi avoir accepté ma proposition et signé à la banque ? Personne ne vous a contrainte que je sache.
- J'en suis encore à me le demander, je vous l'avoue. Mais rassurez-vous, je n'ai qu'une parole, j'irai donc jusqu'au bout de la mission.
- Je le sais, à mon âge on ne se trompe plus sur les gens. Et bien ! Je me réjouis de faire ce minuscule voyage avec vous. Je vous emmène voir un monument que les familles oligarchiques ont financé et si vous le voulez-

bien, nous allons placer ce moment sous le  
signe de la bonne humeur ! Je vous en prie....

Il lui fit signe de prendre place, le chauffeur asiatique, le même qui l'avait conduite en bateau à Venise, lui gardait la portière ouverte.

Elle n'avait guère engagé la conversation avec John ce matin, et pourtant, ce même trajet lui parut deux fois plus long. Arrivés sur la colline, les alentours étaient pareillement déserts.

Elle vit le chauffeur prendre le Supérieur Inconnu à part quelques instants, mais n'en tira aucune conclusion, pas plus qu'elle ne remarqua le pli de contrariété sur son front.

Revenu vers elle, il la prit amicalement par les épaules un court instant.

- D'abord, je voudrais attirer une nouvelle fois votre attention sur la numérologie. Je vous avais parlé du chiffre « quatre », vous en souvenez-vous ?
- Vaguement.
- Pour mémoire, le chiffre 4 symbolise l'action de quitter le « mal » pour aller vers le « bien » et aujourd'hui, nous sommes le 4 octobre. Et octobre est le dixième mois n'est-ce pas ?
- Oui, oui.
- Et bien, sachez que le nombre « 10 » lui, symbolise l'union. Je veux nous croire unis,

vous et moi, pour réaliser la seule bonne chose que j'aurai faite dans ma vie.

Anne fut frappée par le ton sur lequel le vieil homme avait prononcé cette dernière phrase.

Sans lui répondre, elle le regarda plus attentivement. Il enchaîna.

- Observez ces pierres, lisez ce qui est gravé et donnez-moi votre avis.

Anne prit cette fois le temps nécessaire à une lecture attentive. Ce matin elle avait noté les différentes langues utilisées : l'anglais, le russe, l'hébreu, l'arabe, l'hindi, le chinois, l'espagnol et le swahili. John lui avait dit qu'étrangement, les Services des Nations Unies avaient assuré la traduction desdits commandements. Ensuite, elle les passa en revue un par un.

*Le premier : Maintenir l'humanité en dessous de cinq cent millions d'individus, en perpétuel équilibre avec la nature.*

*Le second : Guider la reproduction intelligemment, en améliorant la forme physique et la diversité.*

*Le troisième : Unir l'humanité avec une nouvelle langue mondiale*

*Le quatrième : Traiter de la passion, la foi, la tradition et toutes les autres choses avec modération.*

*Le cinquième : Protéger les personnes et les nations avec des lois et des tribunaux équitables.*

*Le sixième : Laisser toutes les nations régler leurs problèmes externes et internes devant un tribunal mondial.*

*Le septième : Éviter les lois et les fonctionnaires inutiles.*

*Le huitième : Équilibrer les droits personnels et les devoirs sociaux.*

*Le neuvième : Faire primer la vérité, la beauté, l'amour, en recherchant l'harmonie avec l'infini.*

*Le dixième : Ne pas être un cancer sur la terre, laisser une place à la nature.*

Anne, sa lecture achevée, restait silencieuse.

- Alors ? Quelles sont vos impressions ?

Elle prit le temps de répondre et sans qu'elle s'en aperçut, son ton s'était fait légèrement impertinent.

- Dites-moi, ce monument, dans un lieu aussi désert que le Mont Sinäï, est-il une version nouvelle des tables de la loi de Moïse pour une nouvelle religion ?

Il sembla réprimer une envie de rire et la regarda avec attention.

- Précisez votre pensée Anne, ces dix commandements vous inspirent-ils ? A quoi vous font-ils penser ?
- Le premier, le deuxième et le dixième me font penser à la théorie Gaïa selon laquelle la Terre serait « un système physiologique dynamique qui inclut la biosphère et maintient notre planète depuis plus de trois milliards d'années, en harmonie avec la vie ». Si l'on en croit cette théorie, l'ensemble des êtres vivants sur Terre serait ainsi perçu comme un vaste organisme appelé Gaïa et qui pourrait réaliser

l'autorégulation de ses composants pour favoriser la vie. La Terre Mère comme n'importe quel organisme vivant serait capable d'éliminer les ennemis indésirables comme des microbes.

- Oui... et alors ?
- Alors ? Qui sont les microbes je vous le demande ? Qui est « EN SURPLUS » ? Cela ne serait-il pas par hasard les six milliards d'êtres humains qui ne font pas partie des cinq cent millions d'êtres supérieurs ? Et selon quels critères allez-vous définir ceux qui sont supérieurs, les autres étant évidemment par voie de conséquence, inférieurs ? Quelle est la patte bien blanche qu'il faudra montrer pour faire partie des premiers ? Les autres étant, sans autre forme de procès, condamnés à être éliminés par voie de maladies incurables et autres phénomènes climatiques de grande envergure que vous ne manquerez pas de provoquer ! Et vous osez me demander à quoi cela me fait penser ? On voit cela au cinéma vous savez. C'est un excellent filon pour Hollywood qui semble être en mal de sujets intéressants ces dernières années. Mais c'est du cinéma n'est-ce pas ? C'est ce que l'on dit aux enfants lorsqu'ils ont peur. Et pour couronner le tout, plus de traditions, plus de foi, une éco-religion sans Dieu. Et vous dites que vous me connaissez bien ? Je finis par me demander ce que vous attendez de moi exactement.

- Anne, calmez-vous ! Permettez toutefois au vieillard que je suis de vous dire que vous êtes très belle lorsque vous êtes en colère.
- Si je ne m'abuse, ce n'est pas le sujet de notre rencontre.
- Allons, ne nous emballons pas. Vous avez raison, ce n'est pas le sujet. J'espérais détendre l'atmosphère, mais apparemment, j'ai fait erreur.
- C'est à moi de vous demander de me pardonner. J'avais devant les yeux les affamés d'Ethiopie, les noyés d'Haïti, les massacrés d'Irak...
- Je sais. Je sais. Ce que je veux que vous sachiez, c'est que même si toutes les familles oligarchiques, y compris la mienne, ont toujours soutenu l'eugénisme, j'ai quant à moi une autre philosophie, et je vous accorde qu'elle m'est venue sur le tard. D'où l'importance de la rédaction du livre, vous comprenez ?
- Oui, bien sûr, je comprends.
- Il faut que vous sachiez que les gens qui adoptent les théories de l'eugénisme sont innombrables. Tenez, par exemple, ma famille est célèbre pour la perfection de la race de ses chevaux, de même pour la grande qualité de ses vignobles supérieurs. Je vous ai parlé des mariages qui se décident avec une grande circonspection, toujours dans le but de procréer des êtres parfaits et de protéger le patrimoine bien sûr.

- Les chevaux, les vignobles d'accord, mais nous parlons d'être humains ! Et que faites vous de la consanguinité ? Il suffit de lire l'histoire ! L'humanité telle que vous la voyez sera dégénérée.
- Nous sommes au courant et là aussi les familles sont très vigilantes.

Il y eut un silence, Anne déambulait autour des pierres, semblant ne pas décollérer.

- Vous ne m'empêchez pas, en vous entendant, de penser que toutes ces théories sont éminemment fascistes, et je me demande comment vous comptez l'imposer au monde. Ce monde qui évolue vous savez ; les gens ne sont plus aussi crédules. Forts des expériences du passé, ils s'uniront pour se défendre.
- Anne, avant de dénoncer, il faut savoir ! Tout ce que je vous dis ne correspond pas forcément à ma philosophie d'aujourd'hui, mais vous sera nécessaire pour l'écriture du livre.

Le vieil homme se tut ; il semblait exténué. Cela faisait près d'une heure qu'il lui parlait, debout, appuyé sur sa canne. Il fit un signe à son chauffeur qui vint tout d'abord déplier pour eux deux fauteuils de toile qu'il avait retirés du coffre. Il revint ensuite avec un petit frigidaire portable et leur offrit un verre de thé glacé.

- Ah ! J'étais sûr que vous aviez soif ! Et puis, nous serons plus à l'aise pour bavarder n'est-il

pas vrai ? Alors, voilà Anne. Pour confirmer mes dires, je vous remets la version originale des Protocoles qui a été rédigée il y a plus d'un siècle et demi. Vous y verrez la preuve de la volonté des familles de contrôler le monde depuis bien longtemps. Je vous propose de le parcourir, même si vous ne le lisez pas dans son entièreté.

Anne feuilleta le document d'une cinquantaine de pages. Il était essentiellement constitué d'une longue liste de recommandations ou d'actions à entreprendre. Elle lut au hasard :

*Si le pouvoir oligarchique est invincible, c'est parce qu'il est invisible !*

...

*Par qui ou par quoi ce pouvoir pourrait-il être détrôné ?*

...

*Les familles détiennent dans leurs mains la plus grande des puissances : l'or ! Et avec quelle évidence ressort la stupidité purement bestiale des « dominés » et de leurs dirigeants quand on songe qu'ils n'ont même pas pensé que le monde les condamnerait un jour pour avoir contracté auprès d'elles des emprunts avec la charge de payer des intérêts ; alors qu'il eut été si simple de prélever cet argent sur leurs contribuables. Au lieu de cela, ils sont devenus tributaires des sommes empruntées, lesquelles font chaque année monter le chiffre des intérêts. Les familles, quant à elles, ont eu le talent de leur présenter la question des emprunts sous un tel jour qu'ils n'y ont vu que des avantages et voilà ce qui prouve, si besoin est, la supériorité de l'esprit oligarchique.*

...

*Ces mêmes dominés se sont laissés convaincre que le progrès les conduirait au règne de la Raison. Ce qu'il y a lieu de faire dès maintenant, c'est saper la Foi, arracher toute idée de Dieu, expurger l'âme et remplacer tout ce fatras par des formules*

*mathématiques, des convoitises et des intérêts matériels. Les « dominés penseurs » ne sont pas utilisables, il faut des travailleurs, des matérialistes tous azimuts et des consommateurs avides de biens terrestres.*

...

*La presse sera muselée, plus encore qu'aujourd'hui.*

...

*L'inimitié entre les différentes castes sociales s'accroîtra lorsqu'éclatera la crise économique qui stoppera net les transactions financières et toute la vie industrielle. Cet événement jettera dans la rue, simultanément et dans tous les pays du monde, d'immenses foules. Vous verrez avec quelle joie démoniaque elles se précipiteront pour verser le sang de ceux qu'ils ont jaloués depuis l'enfance. Quand ce coup d'état sera terminé, il sera possible de dire aux peuples : « Tout allait très mal pour vous. Vous êtes tous à bout de souffrances. Nous avons le pouvoir de supprimer la cause de vos tourments, à savoir : les nationalités, les frontières, la diversité des monnaies. Il est donc préférable pour le bien-être d'un pays que le pouvoir soit concentré entre les mains d'un seul individu responsable.*

...

*Ce souverain mondial, élu de notre Dieu aura été initié aux mystères.*

Anne arrêta sa lecture, écoeurée par le sentiment de supériorité qui émanait des auteurs de ce plan, probablement des grands financiers, dont le but était d'établir une société totalitaire dirigée par des tyrans.

Le vieil homme reprit :

- Ce document a servi de base pour gagner le soutien à notre cause de riches initiés. Même si le texte est périodiquement revu, rien n'a fondamentalement changé depuis 150 ans. A

l'exception de deux fuites, il est resté caché du grand public jusqu'à présent. En 1865, Maurice Joly, ayant eu connaissance d'une toute première version du document, l'a utilisé pour écrire un de ses livres. Il a d'ailleurs plagié d'autres auteurs de son époque avant de se suicider. Par la suite, c'est en 1903 qu'a eu lieu la deuxième et dernière fuite et que le plan a été publié en Russie dans une version modifiée visant à montrer que ce seraient les juifs qui voudraient dominer le monde.

- Les juifs ? Que viennent-ils faire ici ?
- Ma chère, parmi les familles oligarchiques, nombreuses sont celles qui sont d'origine juive, comme la mienne par exemple, mais pas toutes. Ceci étant, lorsqu'il s'agit de faire avancer un plan, peu importe l'origine des pions qui sont placés sur l'échiquier. Lorsque vous aurez pris connaissance en détail du document que voici, vous comprendrez mieux le plan mis en place pour le nouvel ordre et le système social mondial. Il s'agit en fait d'un processus dynamique en deux étapes. Tout d'abord, déstabilisation générale et augmentation du libéralisme. Cette première étape trouve son apogée dans un cataclysme social. La seconde étape va mettre en place une nouvelle hiérarchisation de la société. J'espère, intelligente comme vous l'êtes, que vous réalisez que nous sommes à la veille du déclenchement de cette deuxième étape. Une

crise sociale planétaire inégalée dans l'histoire. La crise financière qui a été déclenchée n'en est qu'à ses débuts, elle se transformera en crise économique. Ruiner et affamer des pays entiers est très faisable en utilisant les marchés à terme, et du reste les familles sont parvenues à convaincre le monde que la nourriture est un instrument financier que l'on peut utiliser pour spéculer. Au départ, ce marché servait simplement à garantir aux producteurs et acheteurs un prix sur une production ou un élevage futur, mais maintenant, l'immense majorité des échanges sur ce marché se fait avec de la nourriture fictive, inexistante.

- Ce n'est pas possible !

Anne, les doigts crispés sur son verre de thé, semblait abasourdie.

- C'est tout à fait possible ! Il suffit d'avoir assez d'argent pour manipuler le cours dans un sens comme dans l'autre. Le concept a d'ailleurs été testé en 2006. Il était important de savoir si le fonctionnement resterait optimal à plus grande échelle, le moment venu. Rappelez-vous ! A la fin de l'année 2006, le prix des denrées alimentaires a explosé dans le monde entier. En un an, le prix du blé a augmenté de quatre vingt pour cent, celui du maïs de quatre vingt dix pour cent et celui du riz de trois cent vingt pour cent. Deux cent millions de personnes, essentiellement des enfants n'avaient plus accès

à la nourriture et il y eut des émeutes dans trente pays. Puis, en 2008, les prix sont mystérieusement retombés, en attendant la véritable offensive finale. S'il ne suffit pas de créer un chaos financier, économique et d'affamer les populations, les familles déclencheront une troisième guerre mondiale en dressant les religions les unes contre les autres. Et finalement, conformément au plan décrit dans le vieux document, le terreau sera favorable et l'humanité crédule pleurera de reconnaissance envers les dominants qui leur offriront ce monde nouveau. Ils ne réaliseront pas que le nouveau système servira simplement à les dominer davantage.

Le feu aux joues, Anne éclata.

- Je ne peux pas vous croire ! Ce plan est diabolique et ne peut pas être viable. Regardez ce qui s'est passé avec la société mise en place par Staline ; en de nombreux points, elle est semblable. Les gens étaient dans la misère en 1917. Lénine, Staline ensuite, leur a effectivement construit un monde apparemment meilleur, mais en muselant les populations. Or, un jour elles se réveillent, et voyez le résultat. Ensuite, vous faites allusion à un souverain élu par Dieu, mais n'exagérez-vous pas un peu ? Et quand bien même ! Nous sommes au 21<sup>e</sup> siècle, les gens sont informés et la crédulité est en voie de

disparition depuis l'avènement d'Internet. Les gens savent lire entre les lignes vous savez.

- Les familles sont conscientes de tout cela. C'est au premier plan de leurs préoccupations et tout est en place en matière de désinformation. Ceci pour affirmer que sur Internet, vous trouvez tout et son contraire. Ne me dites pas que vous ne vous en êtes jamais aperçue, je ne vous croirais pas.
- Il se créera des associations de gens courageux et propres pour combattre les familles !
- C'est prévu. Ces mouvements seront infiltrés par des agents entraînés à la désinformation active et intelligente. De toute façon, les deux camps ont toujours été infiltrés conjointement, c'est une technique efficace qui a fait ses preuves. Des mouvements d'opposition ont même été créés de toutes pièces afin de tout contrôler. Les grandes familles financent les révolutions Anne ! A commencer par la révolution communiste. Les églises elles-mêmes sont infiltrées, la fortune des oligarques est telle qu'elle rend tout possible. Il existe cependant un risque, mais il est tellement minime ! Il faudrait des individus totalement indépendants, qui s'informerait par eux-mêmes et encourageraient d'autres individus à le faire. Ils pourraient alors propager de manière diffuse, la vérité dans le monde. Des gens qui réfléchissent et développent un réel esprit critique. Des gens qui écoutent leur conscience

intérieure. Là se situe l'importance de votre mission Anne. Aujourd'hui les médias font sans rechigner leur travail d'abrutissement des masses en délivrant soit des messages uniquement centrés sur le divertissement, ou alors des messages codés. Le livre que vous allez écrire, je le souhaite de toutes mes forces, va agir comme un déclencheur de recherche de la vérité. La vérité absolue. Un seul personnage, à ma connaissance, avait réellement compris le danger, de ce qui se cachait derrière le document de 1903. Et ce personnage c'est Alexandre Soljenitsyne. Pour preuve, par peur de ce qu'il avait découvert, il interdira la publication de son étude avant sa mort. Il reste cette phrase : « Le dessein de ce plan se situe bien au-dessus des capacités d'une âme ordinaire, y compris celle de son auteur ».

- Oui, je vous entends, j'essaie de « voir » ce qui anime ces familles, tous ces gens qui peuvent tout acquérir, ces gens qui n'ont jamais connu le manque, l'inquiétude du lendemain, l'angoisse de celui qui n'a pas, ou n'a plus de travail, qui ne peut pas faire face à ses engagements, sans même évoquer celui ou celle qui voit mourir son enfant de faim et je me demande comment ils tiennent encore debout. A quoi pensent ces oligarques quand ils se lèvent le matin ? Qu'est-ce qui les motive, les fait sourire, leur inonde le cœur de joie ? Peut-être, en effet, ne reste-t-il que la satisfaction

perverse de détruire et d'écraser les autres. Ces autres vis-à-vis desquels ils ne se remettent jamais en question, cela va de soi. Et bien, vous voulez que je vous dise ? Je les plains. Je vous plains. Je me suis demandé, et je me le demande encore, pourquoi voulez-vous absolument que j'écrive ce livre ? Vous ne m'avez qu'en partie répondu. Je vais l'écrire parce que je m'y suis engagée, et je ferai tout pour le distribuer largement et qu'il prenne la place que vous avez souhaité qu'il prenne, mais je crains que cela ne suffise pas à assurer votre rédemption. Pardonnez-moi si je vous semble sévère.

- J'accepte votre sévérité Anne, et je la comprends. Mais je n'ai pas terminé mon information. Il est déjà 16 heures, n'êtes-vous pas trop fatiguée ?
- Je suis fatiguée mais je vous écoute.
- Bien, je vous ai parlé abondamment de finances. Je vais maintenant aborder un autre aspect de ce que l'on pourrait appeler le « système » des familles. Elles sont au nombre de douze, je vous l'ai déjà dit, je crois. En dessous d'elles, évoluent des centaines d'individus très riches qui collaborent plus ou moins directement dans le but de faire avancer leurs plans. Ceci dit, il y a des « retardataires » si l'on peut dire. Des « traîne la patte ». Donc, ces douze familles ont convergé au cours des siècles sur base d'intérêts financiers communs,

d'un désir de concentrer toujours plus de pouvoir entre leurs mains et aussi d'un profond sentiment de supériorité. Ceci dit, progressivement s'est établie une convergence idéologique, sur base d'une croyance spirituelle commune. Je ne vais pas pouvoir approfondir l'historique, cela serait trop long et peut-être pas très utile, mais il faut que vous puissiez comprendre la situation actuelle.

- Allez-y, je vous écoute.
- Je vais vous parler de la Kabbale qui est une très ancienne tradition ésotérique du judaïsme, laquelle va avoir une influence occulte durant de nombreux siècles. Cette tradition comprendra de nombreux courants tout au long de l'histoire. Un courant particulier est celui qui s'est développé lorsque les juifs furent retenus prisonniers à Babylone durant septante ans. Ce courant s'est tourné vers des forces magiques occultes et a été très fortement influencé par un culte païen. Ce culte émanait d'une mythologie très ancienne, laquelle était basée sur le culte de la fertilité, lié au cycle des saisons. Chaque hiver « le dieu qui meurt » partait dans le monde inférieur où il régnait sur les morts et les démons. Puis chaque année, ce dieu ressuscitait avec le retour de la belle saison. Ce « dieu qui meurt » était un mauvais dieu. Un usurpateur, qui avait vaincu le dieu créateur, qui lui, était un dieu bon. Ainsi le « dieu qui meurt » régnait et il devait être apaisé par des sacrifices.

Les plus maléfiques des sacrifices, à savoir ceux d'enfants. Le rituel devait imiter la résurrection du dieu ; les participants à ces cérémonies consommaient des drogues hallucinogènes qui, croyaient-ils, leur permettrait d'accéder à une réalité invisible, de développer des pouvoirs paranormaux et d'être possédés par des démons. Dans cet état, ils tuaient de jeunes enfants, mangeaient leur chair et buvaient leur sang afin que le dieu mort puisse renaître en eux et leur donner de grands pouvoirs. Ces cérémonies incluaient aussi des orgies sexuelles ainsi que des mariages sacrés entre prêtres et prêtresses en vue de donner naissance à des fils de dieu.

- Pardonnez-moi mais bien que nous soyons en plein air, j'ai l'impression d'en manquer. Je vais faire quelques pas si vous le permettez.
- Bien sûr, je comprends.

Anne s'éloigna et dut faire un effort considérable pour ne pas hurler, ou plus simplement partir en courant. Fallait-il vraiment lui faire subir ces révélations atroces ? Qu'allait-elle encore découvrir ? Quelle religion folle ces riches familles comptaient-elles instaurer dans leur nouveau monde ? Elle eut une pensée douloureuse envers Nicolas qui, ce soir encore, s'endormirait sans sa maman. Elle respira profondément et reprit sa place.

- Je comprends que mon récit vous bouleverse Anne, mais il est indispensable. L'influence de la Kabbale s'est poursuivie au cours des siècles,

on la retrouve dans les écrits de Platon, puis au douzième siècle chez les Templiers et enfin au dix septième siècle dans les Rose-Croix. Cette secte d'alchimistes qui était obsédée par la recherche de la pierre philosophale qui devait permettre de changer le plomb en or. Et finalement la Kabale a gagné la franc-maçonnerie. Cependant, il ne faut pas imaginer, malgré ce socle commun, que toutes les familles partagent les mêmes convictions religieuses. Il existe différentes interprétations d'un même thème central. Laissons ce sujet pour l'instant, je vois que l'heure passe et je crains que vous n'ayez froid, le temps fraïchit. Je vais vous ramener à votre hôtel afin que vous puissiez vous reposer et je propose que nous nous reprenions cette conversation demain, qu'en pensez-vous ?

- Oui, vous avez raison.
- Est-ce que neuf heures vous convient ?
- Très bien.
- A propos, êtes-vous bien logée ?
- Oui, c'est tout à fait correct.
- Je suis un peu confus de n'avoir pu vous installer de manière plus agréable, mais Elberton n'offre que deux établissements et ils sont du même niveau.
- Ne vous inquiétez pas, j'ai tout ce qu'il me faut.

Le secrétaire vint reprendre les fauteuils et ils regagnèrent la voiture. Quelques vingt minutes plus

tard, Anne entrait dans le hall de l'hôtel et se dirigeait vers la chambre de John.

- Ah ! Te voilà ! Tu es bien pâle.
- Je suis épuisée, il a parlé pendant tout l'après-midi, j'ai le cerveau en fusion. Ecoute , là je vais prendre un bain et je te donnerai un bref compte rendu au dîner, tu veux bien ?
- Mais oui mon petit cœur, je vois bien que tu n'en peux plus. Ceci dit, je suis bien content que tu sois rentrée. Ah ! J'ai envoyé un message à Hans pour lui dire que tout allait bien.
- Et bien, tu as eu une riche idée parce que là, je crois que j'en suis incapable.
- Tu vois ! On a toujours besoin d'un grand frère près de soi.
- Ah ! J'allais oublier, tiens, jette un coup d'œil là-dessus pendant ce temps. Le Supérieur Inconnu m'a dit qu'il s'agissait de protocoles de réunions expliquant comment établir leur « monde nouveau ». C'est édifiant, tu verras. La Corée du Nord à l'échelle planétaire !

John referma la porte de sa chambre, le cœur serré. Qu'avait bien pu lui raconter cet homme pour parler durant plus de trois heures et surtout la mettre dans un tel état ? Il connaissait la force de caractère de sa sœur et son inquiétude allait grandissant. Il s'installa dans un fauteuil et entreprit la lecture des Protocoles.

\*\*\*

Shin Jon Gol fulminait. Qu'est-ce que c'était encore que cette mission mortifère, et n'y avait-il pas dans l'organisation suffisamment de débutants dont les capacités auraient été bien suffisantes. Sans compter le collègue inexistant qu'il était obligé de traîner derrière lui.

Un voyage sans intérêt, un hôtel nullissime, et maintenant ce vieux débris qui ne trouvait rien de mieux que d'organiser sa rencontre avec la femme devant ces pierres, c'est-à-dire au milieu de nulle part, là où il lui était impossible de capter correctement leur conversation malgré l'équipement d'écoute à distance ultra moderne qu'il avait utilisé.

Ce qu'il allait envoyer à Karl était déplorable et une fois de plus, le désagréable personnage lui ferait mordre la poussière. Il avait envoyé « le nul » installer des micros partout mais cela ne suffirait pas. Le plus important s'était déroulé là bas, sur le plateau. Et ça, c'était du mauvais travail. Il aurait fallu un appareillage encore plus sophistiqué, mais qui aurait pu se douter que le vieux aurait choisi un tel endroit. Ou alors, se doutait-il de quelque chose ? Affaire à suivre et prévenir Karl surtout. Heureusement, il avait quand même une fameuse nouvelle à lui annoncer. La femme n'était pas seule. Il avait d'abord pensé que c'était son amant parce que le type ne ressemblait pas au mari. Mais il l'embrassait sur les joues et ne partageait pas la même chambre. C'est en écoutant leurs conversations à la table du petit déjeuner qu'il l'avait entendu dire « ma petite sœur ». Ainsi donc, elle avait un protecteur. Karl serait ravi d'apprendre cela.

\*\*\*

Le «vieux» avait effectivement été prévenu. Son chauffeur avait repéré les suiveurs malgré leur finesse. Ainsi donc Karl faisait bien suivre Anne. Il se méfiait, c'était prévisible.

Il l'appela.

- Bonjour cher ami, quelles nouvelles ?
- Rien que du bon mon cher, rien que du bon.
- En effet, j'ai vu que vous aviez renforcé la garde auprès de la jeune femme.
- Oui, je ne voudrais pas qu'il vous arrive du mal.
- Je vous reconnais bien là, et du reste, malgré la confiance que je lui accorde, vous m'obligerez en me faisant parvenir régulièrement les rapports de filature.
- Bien sûr, bien sûr !
- Tant que je suis avec elle, il ne peut rien m'arriver de mauvais, vous savez qu'elle est charmante et douce n'est-ce pas, on a dû vous le dire.
- Vous le tout premier, cher ami, mais on ne sait jamais. Entre frères spirituels, la prudence est toujours de rigueur. Notre grand maître tient à nous, vous le savez. A nous tous.
- Oui bien sûr. Et bien vous voyez donc que j'avance à grands pas. Anne est intelligente, cela je l'avais déjà compris, mais elle est maintenant passionnée par le sujet et je suis de plus en plus convaincu de la qualité du livre qu'elle va produire. J'ai presque terminé son « éducation ». Elle sera prête pour le 31.

- Je n'en doute pas et je vous souhaite pleine réussite.
- Encore merci cher ami.
- Je vous en prie !

Il était épuisé lui aussi. Il reposa la tête sur le dossier du siège de la voiture et dit d'une voix lasse : Young, nous rentrons.

Le chauffeur démarra.

\*\*\*

John et Anne se retrouvèrent vers vingt heures pour le dîner.

- Ah ! Tu as remis cette robe qui te va si bien ! T'es-tu reposée ?
- Un peu, mais pas suffisamment. Tu as eu le temps de parcourir le dossier ?
- Oui, c'est effrayant mais cela ne m'apprend rien. Cela ne fait que confirmer les inscriptions qui se trouvent sur les pierres et tout ce que je t'ai dit ce matin.
- Le Supérieur Inconnu m'a donné davantage d'explications sur leur stratégie. Depuis l'augmentation fictive des denrées alimentaires destinées à affamer les populations jusqu'à la situation économique dont l'effondrement ne fait que commencer. Cela fait peur John. Qu'allons-nous devenir ?
- Ecoute ! Il ne faut pas te laisser impressionner. Cela n'arrivera pas ! Il y a suffisamment de gens

attentifs et vigilants. Cette poignée d'individus ne feront pas le poids.

- C'est ce que je lui ai dit mais il m'a donné d'autres explications. Si les gens conscients dont tu parles se réunissent en associations, ils infiltreront ces associations et ...
- Anne ! Reviens sur terre ! Ce type te détruit ! Ecoute-le d'une oreille, écris-lui son livre et basta ! La vie, notre vie, est différente. Tu as un mari que tu aimes et un fils adorable, ne te laisse pas démolir s'il te plaît !
- Oui, tu as raison, je deviens impressionnable comme une gamine de seize ans. Excuse-moi, je reviens tout de suite. Il faut que je parle à Hans.

Hans répondit comme s'il avait déjà la main sur l'appareil alors qu'il était deux heures du matin à Bâle.

- Ma chérie, c'est toi, enfin !
- Oui mon amour, ça fait du bien d'entendre ta voix ! Je t'ai réveillé ?
- Ce n'est pas grave... Alors ? Comment cela se passe-t-il ?
- Oh ! sans histoires. Nous sommes allés voir les pierres avec John ce matin, il m'a donné quelques explications.
- Je sais, il m'a envoyé un courriel.
- Et le Supérieur Inconnu est venu me chercher à quatorze heures. Durant tout l'après-midi il m'a parlé du monde de la finance et de ceux qui en

tiennent les rennes ; c'était intéressant mais usant. Je suis épuisée. On termine demain matin. J'espère avoir un avion rapidement et me retrouver près de vous deux. Comment va Nicolas ?

- Je fais de mon mieux pour le distraire mais tu lui manques. Il aimerait que tu sois là pour le serrer dans tes bras.
- Oh ! ne me dis pas cela.
- Tu voudrais qu'il en soit autrement ?
- Non, bien sûr, mais cette pensée m'est douloureuse.
- Prends soin de toi ma chérie. Ne te laisse pas manipuler.
- Non, rassure-toi. Et puis John est là.
- C'est heureux. Je t'aime !
- Moi aussi. Je t'embrasse.

En reposant le récepteur Anne réprima à nouveau une irrépressible envie de pleurer et elle se dit que ce n'était pas le moment de craquer. Elle se repoudra et revint à table. Ils dînèrent à nouveau sans entrain et se donnèrent rendez-vous pour le lendemain à huit heures pour le petit déjeuner. Il était hors de question de risquer que le Supérieur Inconnu arrive avant neuf heures et s'aperçoive de la présence de John.

Le lendemain, un soleil éclatant avait envahi la chambre et Anne se rendit compte qu'elle n'avait même pas pensé à fermer les rideaux. Cette belle clarté était de bonne augure. Allons ! Encore une matinée et elle pourrait penser au retour en toute quiétude. Même si par la suite elle était amenée à faire d'autres

déplacements, elle pourrait se replonger dans l'atmosphère heureuse de sa vie d'épouse et de mère et, pour l'instant, cela seul comptait.

Elle choisit un ensemble bleu qui lui allait bien et descendit rejoindre John. Il l'attendait déjà dans la salle à manger.

- Ah ! Cette fois, je vois que tu as bien dormi.
- J'ai pris un somnifère.
- Pourquoi ?
- Pour bien dormir justement, j'en avais besoin.
- Remarque, c'est vrai, dans certains cas, le somnifère est d'un bon secours, le tout est de ne pas en abuser.
- Tu me connais.
- C'est justement pourquoi je n'en fais pas une jaunisse !

Cette fois, ils déjeunèrent rapidement, à 08 heures 30 John avait regagné sa chambre et Anne attendait dans le hall. La voiture du Supérieur Inconnu se gara doucement dans le parking, il n'était que 08 heures 45. Elle eut un sursaut, s'agissait-il d'une double prémonition ? Voulait-il la surprendre ? Lui avoir menti par omission à propos de la présence de John la mettait mal à l'aise.

Elle s'avança, le chauffeur lui ouvrait déjà la portière.

- Ma chère Anne, avez-vous bien dormi ? Etes-vous reposée ?

- Oui, je vous remercie, mais je ne vous cache pas que je dois mon sommeil à un somnifère.
- Ah ! C'est dommage, mais je comprends. J'ai été un peu lourd hier n'est-ce pas ?
- Je n'emploierais pas ce terme, mais j'étais épuisée, je le reconnais.
- Aujourd'hui, je serai plus court je pense et vous pourrez préparer votre voyage de retour.
- C'est bien, mon fils a besoin de moi.
- Je comprends, c'est pourquoi j'ai pensé bien faire de venir un rien plus tôt.
- Vous logiez près d'ici ?
- Oh ! Il y a beaucoup d'endroits dans le monde qui peuvent me servir de « pied à terre ! »

Anne n'insista pas. Elle vit la voiture reprendre le chemin de la colline et ne put s'empêcher de poser sa question.

- Nous retournons voir les pierres encore une fois ?
- Oui, je trouve que l'endroit est particulièrement indiqué pour les révélations que j'ai à vous faire et puis le calme et la discrétion du lieu me conviennent. Mais rassurez-vous, nous avons les sièges d'hier et du café chaud. Mon chauffeur a même pensé à de légères couvertures pour le cas où la matinée serait fraîche. Hier j'ai regretté que nous ne les ayons pas prises avec nous.
- Mais le soleil brille.

- Oui. C'est mieux ainsi.

Ils s'installèrent, comme la veille, non loin des pierres, et le chauffeur servit aussitôt du café et des biscuits.

- Je voulais d'abord vous dire Anne, que je suis de plus en plus heureux de notre collaboration. Je sens que nous nous comprenons, qu'un lien se tisse entre nous et cela me fait chaud au cœur.
- Tout ce que vous m'apprenez me trouble beaucoup mais je ne parviens pas à vous identifier comme faisant partie des gens que vous décrivez.
- Je vous en dirai plus Anne, mais pas aujourd'hui. Je voulais vous parler de ma famille, c'est bien là que nous nous étions arrêtés hier n'est-ce pas ?
- En effet.
- Alors, je vais vous parler des Khazars. Que savez-vous de ce peuple ?
- Rien pour ainsi dire.
- Et bien les Khazars étaient des semi-nomades turcs en Asie Centrale. A la fin du huitième, ou au début du neuvième siècle, l'élite khazar, et peut-être une partie de la population s'est convertie au judaïsme. C'est ainsi que les juifs d'Europe de l'Est sont descendus entièrement ou partiellement des Khazars ayant migré vers l'Ouest entre le dixième et le douzième siècle, lors de l'effondrement de l'empire Khazar.

D'ailleurs, la noblesse noire de Venise, dont je vous ai déjà parlé, est essentiellement d'origine khazar. Ma famille Anne, remonte aux Khazars. En 1648 mes ancêtres ont suivi le prédicateur cabaliste Sabbataï Tsevi qui s'est prétendu être le messie qui réunirait les tribus juives. De nombreuses communautés le reconnurent avec un enthousiasme incroyable comme le Messie des Juifs, destiné à les ramener en terre sainte et à faire reconnaître le royaume d'Israël, et nombre d'entre elles se préparaient au départ et vendaient leurs biens. Au début de 1666 Sabbataï Tsevi partit pour Istanbul, capitale de l'empire Ottoman. Nathan de Gaza, son prophète, avait annoncé qu'il placerait la couronne du Sultan sur sa tête. Hélas pour lui, dénoncé aux autorités Ottomanes par les dirigeants de la communauté juive locale comme étant un fauteur de troubles, Sabbataï Tsevi fut emprisonné à Istanbul, et en septembre 1666, craignant probablement pour sa vie, il accepta de se convertir à l'Islam. A l'annonce de cette conversion, le choc fut immense et la déception à la hauteur de l'espoir indescriptible qu'il avait soulevé. Beaucoup attendirent, pensant à un bref épisode, mais progressivement, la plupart des fidèles l'abandonnèrent, y compris mes lointains ancêtres. En 1775, Jacob Frank déclara être le successeur direct de Sabbataï Tsevi, et il prétendit avoir reçu des révélations.

Selon ces dernières, tout ce qui avait été formellement interdit par la Torah était désormais permis dans l'âge messianique.

Anne eut un sursaut de stupéfaction.

- Oui, je sais, cela vous paraît incroyable mais l'explication selon laquelle le messie ne viendrait que lorsque l'humanité serait plongée dans le péché et dans le chaos fut acceptée. Les pratiques du frankisme qui incluaient des rites orgiastiques et pédophiliques furent considérées comme hérétiques par les autorités juives de l'époque. Probablement pour échapper à la persécution des juifs, Frank et ses disciples se convertirent au christianisme, mais en indiquant que cela devait être une transition visible vers une future « religion Messianique ». Les pratiques occultes ne cessèrent pas véritablement pour autant. C'est ainsi que mon ancêtre de la septième génération, un sabbatéen-Frankiste convaincu et banquier de Frankfort, en étroite relation d'affaires avec le souverain de l'époque Frédéric II de Hesse-Kassel, contacta Adam Weishaupt. Vous avez entendu parler d'Adam Weishaupt, Anne ?

Anne préféra mentir.

- Vaguement ... il était lié à la franc-maçonnerie, non ?

- Tenez, voici la copie d'une lettre en allemand, vous lisez cette langue n'est-ce pas ?
- Oui, mon mari est originaire de Suisse alémanique.
- Et bien voyez, elle est signée par Frère Spartacus et est datée de 1773.

Il s'agissait d'une lettre de remerciements. Le Frère était reconnaissant à son frère de l'avoir mis en contact avec des personnes aussi fortunées lors de leur dernière réunion. Il indiquait que les moyens financiers mis à sa disposition allaient lui permettre d'établir une franc-maçonnerie pure et illuminée, capable de créer un Nouveau Monde.

- Vous voyez Anne, mon ancêtre avait compris qu'en infiltrant la franc-maçonnerie, il pourrait diriger en coulisses et augmenter sa fortune. Il a donc utilisé Weishaupt. Par ailleurs, les Illuminés de Bavière auront une influence considérable dans les loges maçonniques. Par exemple, les présidents américains Washington et Jefferson seront d'ardents défenseurs de Weishaupt, mais je ne veux pas vous ennuyer avec trop de détails historiques. Alors, en 1830 avec un certain Albert Pike, accompagné d'autres francs-maçons, on verra l'aboutissement historique du culte que vont suivre les douze familles. Il sera le premier grand pape occultiste de cette religion ; il va tout organiser et tout structurer dans un rite : le Palladisme.

- Je n'ai jamais entendu parler de ce rite.
- C'est normal. Les familles ont veillé farouchement à ce que tout cela reste secret. Seule une traîtresse, Diana Vaughan, prêtresse du palladisme qui s'est par la suite convertie au catholicisme, a levé le voile il y a un siècle.

A l'évocation de cette femme, Anne manifesta un intérêt particulier.

- Et qu'est-elle devenue ?
- Bien sûr, elle était menacée par ses anciens amis palladistes, et par conséquent elle était en danger. Après sa conversion elle a vécu cachée dans un monastère, mais elle voulait dénoncer ses anciennes croyances. Elle a alors rencontré un éditeur Leo Taxil. Un lien d'amitié s'est tissé entre eux, et il a publié quelques unes de ses confessions, lesquelles ont suscité un très grand intérêt. Néanmoins, soucieux de vérifier l'authenticité de ses révélations, la presse a voulu la rencontrer personnellement. C'est alors que les palladistes ont imaginé un plan diabolique. L'assassiner aurait ajouté à sa crédibilité, il fallait donc procéder différemment. Le 19 avril 1897, lundi de Pâques, Diana Vaughan devait apparaître en public pour donner une grande conférence organisée par Leo Taxil. Mais quelques heures avant, ce dernier l'a livrée à ses amis palladistes, il est donc apparu lui-même devant la presse

pour déclarer qu'il avait tout inventé. Diana Vaughan a ainsi été discréditée à jamais. Vous voyez Anne, les familles sont championnes en matière de désinformation, et plus aucun traître ne pourra espérer être crédible !

- Sauf vous peut-être ?
- Dans le cas présent, il ne s'agit pas de trahison Anne, et je ne doute pas que vous le compreniez lorsque vous serez complètement informée.
- Et quelles étaient les croyances des palladistes ?
- En fait, elles émanent de la franc-maçonnerie, laquelle ne se présente pas comme un bloc compact, mais composée de nombreuses loges. Une vaste majorité des maçons sont surtout intéressés par les avantages qu'ils peuvent retirer de l'organisation. En théorie ils se veulent du bien, n'ont aucune mauvaise intention vis-à-vis des autres, et ne comprennent pas grand-chose au sens profond des rites. Quoiqu'il en soit, ils sont éclairés au fur et à mesure de leur progression dans la hiérarchie maçonnique. Les informations reçues se rapprochent progressivement du palladisme mais, même parmi les plus hauts gradés, si l'initié est jugé inapte, il n'accède jamais à la vérité proclamée par les loges les plus obscures. Remarquez, et ce n'est pas une coïncidence, la période des lumières correspond à peu près à l'établissement de la Banque Centrale anglaise en 1694 et à l'essor

considérable de la franc-maçonnerie en Angleterre. Pour l'aristocratie de l'époque, être franc-maçon représentait une sorte de « chic ». Ce que nos jeunes qualifieraient aujourd'hui de « truc cool ». Et il faut savoir que les francs-maçons ont clairement réalisé de bonnes choses. Par exemple, ils ont unifié les colonies qui constituaient l'Amérique, en proclamant des idéaux valides comme les libertés civiles, l'égalité des chances. Mais bien que les francs-maçons se disent fils de la lumière, ces idéaux ont été utilisés pour accéder au pouvoir et n'ont jamais été vraiment implémentés. Par ailleurs, depuis la période des lumières, la civilisation occidentale a été basée sur la négation d'un Dieu Créateur, lequel a pourtant insufflé un but à la vie humaine. Sous l'influence des idéaux issus de la lumière, actuellement l'homme de la rue se sent libre et voit le gouvernement, l'éducation et les médias comme relativement ouverts et démocratiques. Pour lui, le mal est désorganisé et essentiellement dû aux faiblesses humaines. L'initiation au palladisme est progressive, elle est introduite au moyen d'une certaine philosophie et notamment à l'occasion de certaines cérémonies comme celle du Bohemian club à laquelle vous serez invitée à participer.

- Vous ne me demandez pas si je suis d'accord d'assister à ce genre de choses ? A première vue, je serais tentée de vous dire non.

- Cela vous sera très utile pour écrire le livre Anne, c'est un acte professionnel.
- Ah !
- Voyez-vous, cette philosophie s'articule autour de deux pôles, l'un est superficiel, l'autre plus profond, plus spirituel. Commençons par le premier
- Excusez-moi, j'aimerais un café s'il vous plaît.
- Oh ! Pardonnez-moi, je manque à tous mes devoirs.

Le chauffeur vint les servir, proposa à Anne une couverture qu'elle accepta, le soleil du petit matin avait fait place à de lourds nuages chargés d'orage et le petit ensemble bleu de Anne ne la protégeait pas du vent qui venait de se lever.

- Donc, et je vais essayer d'être précis et bref, extérieurement cette philosophie se résume à ceci :

*Les valeurs sont tolérance envers tout ce qui est opposé à l'ordre établi.*

*Les maîtres mots sont raison – progrès – intérêt personnel – connaissance et action – matérialisme.*

*A proscrire : Les religions qui sont des superstitions néfastes, les valeurs universelles.*

*A encourager : Au nom de la neutralité, tout ce qui est séculier, tout ce qui est relatif. Dieu doit être haï, la conscience propre n'existe pas, le lien c'est le pouvoir. Et le pouvoir donne du reste l'illusion d'être Dieu. Le but n'est pas ce qui est bon mais ce qui est utile. La fin*

*justifie les moyens. Il faut sacrifier les autres pour assouvir son but personnel.*

Anne fit un geste de dénégation, comme pour refuser brutalement une évidence. Il enchaîna.

- Je comprends tout ce que cette énumération peut provoquer en vous Anne, mais elle est nécessaire à la compréhension de l'ensemble. Cette philosophie repose sur la certitude qu'un monde nouveau ne peut naître que d'un chaos total. Il faut donc encourager l'effondrement des valeurs familiales, vider les lieux de culte, provoquer des changements perpétuels pour créer la confusion, éliminer la notion d'autorité dans les sociétés, les écoles, les familles, provoquer des révolutions culturelles. Créer une société dominée par l'argent et le sexe auquel les enfants doivent être exposés dès leur plus jeune âge, promouvoir la pornographie. La joie vient de la victoire, pas de la paix. L'homme doit se libérer de ses attaches morales et religieuses, il doit explorer ses désirs réprimés, sa partie intérieure la plus noire parce que cela procure la joie, et la joie donne la force. Il doit être en permanence révolté parce que jamais satisfait et avoir une soif toujours plus grande de conquête. Les médias ont pour instruction d'inculquer ce changement de comportement par tous les moyens. Celui qui partage cette vision est alors prêt à découvrir la partie la plus profonde et la plus spirituelle, le

palladisme. Le monde est dirigé par une réalité invisible des yeux physiques mais bien visible des yeux spirituels. Tout le monde possède ces yeux spirituels mais ne les utilise pas. Le Dieu des religions existe mais c'est bel et bien un oppresseur qui a créé les hommes pour en faire des esclaves uniquement destinés à le vénérer et à le servir. Il veut maintenir l'homme dans l'ignorance, c'est le Dieu de la domination.

Lucifer, lui, est le dieu bon. Il s'est révolté contre cette oppression et il est venu pour libérer l'homme en le guidant vers l'arbre interdit qui symbolise, selon lui, la connaissance de la magie et des pouvoirs surnaturels. Lucifer se prétend être le Prince de Lumière qui représente la connaissance. Tel un soleil, il veut illuminer l'humanité. Il vient libérer l'homme et cette libération se révèle en explorant la partie la plus obscure de lui-même. Délivré de toutes ses entraves, l'homme devient Dieu lui aussi et retrouve la pleine possession de ses moyens et de ses talents. Lucifer est le vrai père de l'humanité. Nous sommes ses enfants, les fils de la lumière. Sa plus grande habileté a été de se faire nier. En effet, comment se défier d'un ennemi qui n'existe pas ? Mais croyez-moi, Lucifer est très réel, de même que les entités qui évoluent autour de lui. Ce n'est pas pour rien que les religions le qualifient de « Prince de ce Monde ». Il procure chance et bienfaits à ceux qui le vénèrent. En consommant certaines

drogues, n'importe qui peut réactiver ses dons spirituels et voir les réalités invisibles. Celui ou celle qui participe à ce genre de cérémonie vit une expérience très forte, et a soudain l'impression de posséder des forces surnaturelles, un potentiel infini, ce qui bien sûr le conduit à croire que Lucifer est bon. Les religions traditionnelles présentent Lucifer comme l'archange du mal, et selon la nouvelle religion qu'est le palladisme c'est la plus grande injustice ; Lucifer représente le bien et Dieu le mal. Lucifer est sévère mais il est bon. Seuls ses ennemis ont intérêt à le craindre.

En ce qui concerne l'aspect pratique, le culte est organisé autour de cellules dirigées par un père et une mère. Les adeptes sont bien plus nombreux que vous ne pouvez l'imaginer. Je ne vous parle pas de ces personnages extravagants qu'il arrive de rencontrer, entièrement vêtus de noir et couverts de tatouages. Ce sont des marginaux qui n'ont rien à voir avec le palladisme. Les vrais adeptes eux, sont en apparence des gens normaux, sans signes extérieurs particuliers. Vous me suivez toujours Anne ?

Le regard perdu, elle donnait l'impression d'être ailleurs...

- Je vous suis, je vous suis. A défaut d'être incrédule, je suis cependant de plus en plus perplexe. Si je vous ai bien compris, il s'agirait

d'une complète inversion des valeurs. Ce qui est bon pour moi serait mauvais pour un luciférien et vice versa. Il n'y aurait aucun standard absolu du bien. Dans une société luciférienne, personne n'accepterait de garder sa place et son rang et tout ce qui compte serait de dominer l'autre et de propager ce que moi, j'appelle le mal. Ai-je bien compris ?

- C'est leur manière de voir en effet, toutefois il y a plusieurs courants de pensée et d'action, comme dans toutes les religions depuis la nuit des temps. Mais je me dois de vous parler de ceux qui sont restés liés aux anciens rites. Les rites de la résurrection du « dieu qui meurt ». Ce sont eux qui pratiquent encore aujourd'hui des sacrifices humains. Des jeunes filles sont violées, et lorsqu'elles sont enceintes, les naissances sont provoquées lors de cérémonies ou des chiens affamés sont lâchés. Ceux qui assistent à ces horreurs sont, soit totalement blasés et se croyant infiniment supérieurs n'ont donc pas d'états d'âme. Soit, après avoir vu des bébés crucifiés ou empalés à mort se trouvent choqués au point d'être complètement déformés mais quoiqu'il en soit, ils ont conclu un pacte avec les démons qui les assisteront mais surtout les manipuleront. Il arrive aussi que des jeunes filles soient forcées d'assister à ces cérémonies et là, les chocs traumatiques sont tels qu'elles peuvent développer des personnalités multiples. Elles deviennent alors

corvéables à merci et tout cela est sans danger pour les lucifériens. Quels que soient les témoignages qu'elles pourraient vouloir faire, elles sont à ce point abîmées que leurs récits ne seraient absolument pas crédibles. D'ailleurs, qui pourrait accorder, en 2010, le moindre crédit à tout cela ?

Anne était sans voix. A nouveau, elle respirait mal. Le ciel tourmenté semblait refuser tout accès au plus timide des rayons de soleil. Elle avait très froid.

- Ma chère Anne, je m'en veux de vous bouleverser ainsi mais je me dois de vous donner une information complète, faute de quoi le livre n'atteindra pas son but. Mon but devrais-je dire, et je me répète, c'est la plus belle chose que j'aurai faite de toute ma vie, la seule sans doute, et cela sera grâce à vous. Je vous en sais gré Anne.

Elle le regarda, effarée par ses dernières paroles.

- Je ne trouve pas mes mots.
- Je sais, tout cela dépasse la limite de l'imagination. Sachez toutefois que ce ne sont pas les douze familles qui sont à l'origine de ces abominations. Bien sûr elles entretiennent des relations occultes très fortes avec les démons qu'elles considèrent comme de bonnes entités spirituelles. Mais cela ne va pas au-delà. Persuadées d'être supérieures, leur objectif tout

au long des siècles, a été de maintenir une lignée pure, afin de conserver les pouvoirs spirituels qu'elles ont acquis de génération en génération, en côtoyant intimement les démons. Ne croyez pas que les élites dirigeantes viennent de familles complètement indépendantes ! Vous le savez peut-être, ou peut-être pas, mais vingt des présidents américains étaient des francs-maçons hauts gradés et vous pourrez vérifier que quarante deux d'entre eux sont directement ou indirectement descendants du roi anglais John Plantagenet, né en 1166, lequel fut un roi médiocre, célèbre pour son goût de la luxure. Pour compléter votre information, il faudra d'ailleurs que vous assistiez prochainement à une cérémonie du Bohémian Club, je vous donnerai toutes les précisions.

- C'est hors de question ! Vous ne m'avez jamais dit que je devrais subir cela !
- Rassurez-vous, au Bohémian Club ce ne sont que des simulacres ! Non, ne vous méprenez pas, je n'ai pas envisagé une seconde de vous maltraiter. Mais je veux que vous rencontriez les gens qui assistent à ces rencontres, cela sera très édifiant, vous verrez.
- Avons-nous terminé pour aujourd'hui ?
- Oui Anne, je vais vous laisser digérer ce récit dont je redoutais la lourdeur mais qui me semblait indispensable, tout comme il me

semblait indispensable qu'il ait lieu ici, devant ces pierres qui confirment mes affirmations.

En se levant, elle faillit tomber. Sans un mot, ils rentrèrent vers l'hôtel. Elle sortit de la voiture, lui tendit la main et lui dit, d'une voix sans réplique.

- Je ne vais pas vous demander votre nom, je sais que vous ne me le donnerez pas, mais je veux un numéro d'appel où je puisse vous joindre en cas de danger.
- Pourquoi me demandez-vous cela ?
- Vous m'avez bien dit que vous ne me vouliez aucun mal ?
- Je confirme !
- Alors donnez-moi ce numéro ! (elle avait élevé la voix)
- Mais je ne comprends pas.
- Vous ne comprenez pas ? J'ai peur voilà ! C'est cela que vous vouliez entendre ? J'ai même peur de vous, mais surtout des autres. A dater d'aujourd'hui, je crains d'avoir peur de mon ombre ! J'ai une famille qui m'attend au cas où vous l'auriez oublié, et un petit garçon qui a besoin de sa mère pour grandir ! Dois-je comprendre que si j'étais en danger vous m'abandonneriez ?
- Non, bien sûr que non !
- Alors ! Ce numéro !

Elle tendait la main, le geste péremptoire. Il prit un bristol et inscrivit un numéro de téléphone portable.

- Vous pouvez appeler à n'importe quelle heure.
- J'espère bien ! Et à quand la prochaine « sortie » ?
- Anne, s'il vous plaît, ne vous fâchez pas. Je n'ai fait que ce qui était nécessaire pour valider votre travail. Vis-à-vis de vous, je vous le promets, mes intentions sont pures.
- Oui... excusez-moi mais c'est ma façon de tenir le choc. Je ne vous en veux pas vraiment.
- Je vous appellerai d'ici quelques jours pour organiser votre départ pour l'Espagne où vous assisterez aux entretiens du Bilderberg.
- Ah ! L'Espagne cette fois ?
- Je vous en avais déjà parlé non ?
- Je ne m'en souviens pas, mais va pour l'Espagne. Au revoir !
- Bon retour ! Et profitez bien de votre petite famille.

Anne lui avait déjà tourné le dos et était rentrée dans le hall de l'hôtel.

\*\*\*

Décidément, cette mission tournait au désastre pour Shin Jon Gol. Il avait donné l'ordre à son subordonné de poser des micros dans les chambres respectives de John et d'Anne, et cet imbécile avait mal compris. Seule

la chambre d'Anne avait été équipée, alors que c'est précisément dans l'autre chambre qu'ils s'étaient réunis à Ingolstad ! Il l'avait donc renvoyé ce matin dès que John était descendu, mais ces deux idiots avaient déjeuné à toute vitesse. Il avait bien tenté de le prévenir que Anne partait seule et que John reprenait le chemin de sa chambre mais trop tard. Le voilà qui redescendait la chemise un peu fripée et le cheveu en bataille.

- Regarde ta tenue, d'où sors-tu ?
- Qu'est-ce que tu crois, de la chambre !
- Et alors ?
- Ben, il m'est tombé dessus ! Et c'est pas une mauviette, je te le dis !
- Et ?
- Qu'est-ce que tu voulais que je fasse ?
- Et où est-il maintenant ?
- Ben, par terre, sur le tapis ...
- Et la femme de chambre, imbécile !
- Eh ! ça va, j'ai mis la pancarte « ne pas déranger ».
- Oui, tu as mis la pancarte « ne pas déranger » mais à 09heures la femme de chambre circule dans les couloirs, crétin ! Alors comment comptes-tu le sortir de là, par le trou de la serrure ?
- Et ben, viens, on trouvera bien un moyen de l'éloigner la femme de chambre, si elle est mignonne, je lui pincerai les fesses, et le temps qu'on discute, je te fais confiance, tu auras fait le nécessaire.

Shin haussa les épaules d'un air résigné. Décidément, les professionnels ne se rencontraient pas souvent dans ce métier. Le crétin avait au moins un atout, à défaut de cerveau il avait une force herculéenne. Le coup dans la nuque avait suffi, les vertèbres de John étaient broyées.

- Ramasse ses affaires, toutes ! Et mets tout dans sa valise, même les trucs de la salle de bains.
- On emporte ses bagages ? Pourquoi faire, y a rien d'intéressant là-dedans !
- Il ne s'agit pas de récupération mais de faire croire qu'il est parti sans laisser d'adresse idiot ! Les recherches ne démarreront pas tout de suite. Mais qui t'a appris le métier ? Ta grand-mère ?
- Ca va, ça va !

Shin laissa en évidence le portable de John sur le bureau et ils sortirent en emportant le corps et les bagages. Heureusement le couloir était désert. Rien ni personne ne fut témoin de ce qui pour eux, n'était qu'un petit incident. Lorsque Shin appela Karl pour le mettre au courant, sa seule remarque fut : « vous êtes des sacrés veinards ! ».

Anne courut presque jusqu'à la chambre de John. Elle frappa à la porte et l'appela. Pas de réponse. Elle regagna le hall.

- S'il vous plaît, avez-vous vu sortir mon frère ? Il occupe la chambre 9.
- Je ne l'ai pas vu Madame, mais la clé n'est pas au tableau. Il est sans doute dans le jardin.

- Oui, je vais voir.

Anne fit le tour du jardin, de la piscine, de la salle de sport, revint à la salle à manger, au salon, au bar. John n'était nulle part. Elle vérifia son portable, elle n'avait pas de message. Elle l'appela. Pas de réponse. Soudain inquiète, elle revint à l'accueil.

- Monsieur, est-il possible d'entrer dans la chambre 9, j'ai fait le tour de l'hôtel et mon frère n'est nulle part. C'est d'autant plus anormal qu'il m'attendait. Je voudrais m'assurer qu'il n'a pas eu un malaise.
- Un instant Madame, j'avise le directeur.

Ce dernier arriva le sourcil froncé.

- Madame, nous n'avons pas pour habitude de pénétrer dans les chambres habitées par nos clients.
- Je comprends Monsieur mais il est près de deux heures et j'ai fait le tour de l'hôtel pour trouver mon frère, sans succès. Il ne répond pas à mes appels téléphoniques, j'ai été frapper à la porte de sa chambre et il doit y être puisque la clé n'est pas au tableau. J'ai peur qu'il ait eu un malaise.
- Vous l'avez vu ce matin ?
- Oui, nous avons pris le petit déjeuner ensemble et je l'ai quitté à 08h45. Je viens de rentrer. S'il vous plaît ! Ne prenez pas le risque d'une non-assistance à personne en danger

Ce dernier point leva les dernières réticences du directeur et ils se dirigèrent vers la chambre.

- Vous voyez ! Il a placé la pancarte indiquant qu'il ne voulait pas être dérangé !
- Cela ne lui ressemble pas. Frappez ! Frappez plus fort ! John ! Ouvres-moi ! S'il te plaît !

Le directeur se servit de son passe-partout et ils entrèrent. Tout était en ordre, le lit était défait mais les draps étaient lissés, les rideaux et la fenêtre étaient ouverts. Anne entra dans la salle de bains, vit les étagères vides. Vide aussi l'armoire, plus de valise. Seul, le portable était posé sur le bureau. Elle éclata en sanglots.

- Madame, ce que je constate c'est que votre frère est parti sans payer et en emportant la clé par surcroît !
- Mon frère n'est pas parti !
- Cela y ressemble fort pourtant. Puis-je savoir qui va payer la note ?
- Fichez-moi la paix avec votre note. Je paierai tout, y compris votre clé. Pour le moment je veux que vous appeliez la police. Mon frère a disparu.
- Votre frère est majeur je pense ? Je doute que la police veuille se déplacer mais si vous voulez, je vais vous indiquer le chemin pour vous y rendre. Dans un premier temps, vous

comprendrez Madame, que je vous demande des arrhes.

Anne ne répondit pas et sortit de son sac cinq billets de cent dollars.

- Ca va comme ça ?
- Bien sûr ! Ne le prenez pas mal mais nous vivons tellement de situations qui...
- Faites-moi grâce de vos commentaires et indiquez-moi le commissariat de police le plus proche !

Ils regagnèrent l'accueil. Le directeur semblait penaud. Il déplia une carte routière, indiqua l'endroit où ils se trouvaient et traça la route qui menait au commissariat.

- Demandez l'agent Spencer, c'est un ami.
- Merci.

Anne courut vers le parking, suivie par l'employé. Elle tenta en vain de mettre la clé dans la serrure, n'y parvint pas, ses mains étaient agitées d'un tremblement convulsif.

- Madame, laissez-moi faire. Si je puis me permettre de vous donner un conseil, vous ne devriez pas prendre le volant dans l'état où vous êtes... Venez boire quelque chose et vous calmer un peu...

- Je ne peux pas, je dois faire vite, et je ne peux pas non plus vous expliquer pourquoi.
- Comme vous voudrez, mais soyez prudente !
- Oui, je vais essayer.
- 

Anne s'installa au volant, elle avait pressé ses mains l'une contre l'autre pour tenter de stopper ce tremblement irrépressible sans grand succès. Elle démarra dans un crissement de pneus mais fut contrainte de s'arrêter sur le bord de la route à peine cinq cent mètres plus loin, consciente d'être, en effet, incapable de conduire correctement son véhicule.

Elle renversa son siège vers l'arrière, ouvrit la vitre en grand et respira profondément, sachant qu'en pareille circonstance, ses pires ennemies étaient la panique et la colère. Elle devait absolument échapper à ces deux pièges et conserver son esprit d'analyse et de synthèse. Elle ferma les yeux et au prix d'un effort surhumain, tenta de réfléchir aux solutions possibles.

La première à laquelle elle pensa fut d'appeler le supérieur inconnu à son secours. A la seconde même l'impossibilité de la démarche lui apparut dans toute son ampleur. Il aurait alors fallu l'informer de la présence de John à ses côtés, avouant du même coup ses inquiétudes, son manque de confiance et son mensonge par omission. Quelque chose lui disait d'ailleurs que celui-ci n'était pour rien dans la disparition de

John. La seconde solution était de chercher du secours auprès de son mari. Hans l'aimait profondément et n'avait jamais été avare de soutien moral. Deuxième impossibilité absolue ! Nicolas avait besoin d'un Papa calme et détendu. En le mettant au courant Anne le condamnait à l'angoisse. D'ailleurs, que pouvait-il faire concrètement ? Elle se demanda à qui d'autre elle pouvait s'adresser. Les parents de Hans étaient décédés, quant à son propre père il vivait en Afrique du Sud et sa mère, fort diminuée à la suite d'un accident vasculaire cérébral avait été admise l'an dernier dans une institution spécialisée. Aucun secours à entrevoir de ce côté là. Le seul espoir restait hélas la police et la bienveillance du fameux Spencer. La disparition d'un homme d'une quarantaine d'années, en pleine santé mentale et physique porte à sourire, cela va de soi et l'éventualité d'une escapade amoureuse paraît la plus plausible. Anne avait quitté la voiture et faisait quelques pas. Elle regarda le ciel, visualisa Nicolas s'endormant paisiblement dans son lit à cette heure-ci. Elle vit son devoir clairement tracé. D'abord, mobiliser toutes ses ressources. Confiance en la vie, confiance en John, confiance en la police américaine. Se présenter à ces derniers comme une femme équilibrée et non comme une folle éplorée, et faire un descriptif clair de la situation. Reste que la source de son inquiétude ne pouvait être dévoilée. Le directeur de l'hôtel serait interrogé, il parlerait de la voiture du Supérieur Inconnu qui n'était pas passée inaperçue et du fait que hier dans l'après-midi, ainsi que ce matin, elle,

Anne, avait laissé son frère à l'hôtel pour suivre ce vieil homme visiblement très riche. Nul doute que la police ne ferait qu'une bouchée de cette information pour flairer un rapport entre les deux faits, rapport qu'elle ne pourrait éclaircir. Elle revint vers la voiture et reprit la route, un froid mortel lui serrait le cœur.

Le commissariat d'Elberton ressemblait décidément à tous les commissariats du monde. Aussi terne, aussi banalement rectiligne. Anne s'adressa à un préposé qui leva vers elle des yeux sans couleur.

- Je viens pour signaler une disparition Monsieur, puis-je voir Mr.Spencer s'il vous plaît ?
- Spencer est en congé. Installez-vous, on va vous appeler. Il faudra attendre.
- J'attendrai.

Anne donna son passeport et alla s'asseoir. Le banc de bois était dur et sans dossier. Assise à côté d'elle une femme, le cheveu en bataille tamponnait ses yeux rougis en soupirant. Elle était accompagnée d'un homme âgé qui, ponctuellement lui mettait la main sur l'épaule dans un geste de réconfort dont elle semblait n'avoir que faire, personne ne semblait s'occuper d'eux. De temps à autre, un officier passait, déposait sans dire un mot un document sur un bureau, et s'en retournait vers on ne savait où. Des minutes s'écoulaient, longues. Anne s'efforçait de discipliner son cerveau et de le

forcer à l'inaction. Conserver un vide absolu lui semblait, en cet instant, une garantie de survie. La seule peut-être.

- Madame Anne Standfort ?
- Oui.
- Par ici je vous prie.

Anne pénétra dans une pièce sans fenêtres et fut invitée à s'asseoir.

- C'est pour une disparition je crois ?
- Oui, mon frère.....
- Quel âge ?
- 37 ans.
- En possession de toutes ses facultés mentales ?
- Absolument !
- Alors... une dispute de famille ?
- Absolument pas !
- Veuillez vous expliquer plus clairement s'il vous plaît.

Anne s'exécuta et donna aussi calmement que possible les indications demandées. Son frère et elle étaient à Elberton en villégiature, elle devait néanmoins profiter de leur séjour pour rencontrer quelqu'un pour qui elle allait devoir écrire un livre. C'est la raison pour laquelle elle avait laissé son frère seul à l'hôtel le jour précédent dans l'après-midi et encore le matin. Ils devaient se retrouver vers 14 heures, prendre leur repas ensemble et

ensuite préparer leur départ. Il était donc tout à fait anormal qu'il ne soit pas à l'hôtel à son retour. Elle l'avait quitté à 08 heures 30 en pleine forme, et sans autre projet que de se promener un peu dans le parc en l'attendant. Ils avaient prévu de rentrer en Suisse dès le lendemain.

- Votre frère connaissait-il quelqu'un dans les environs d'Elberton ?
- Non, personne.
- Et vous dites que ses bagages n'étaient plus dans sa chambre ?
- En effet, tout a disparu, valise, vêtements, objets de toilette, tout.
- Madame, êtes-vous certaine de m'avoir tout dit ?
- Evidemment, vous ne me croyez pas ?
- Si votre frère est en parfaite santé physique et mentale, et qu'il a quitté l'hôtel en emportant ses bagages, permettez-moi de penser, soit à une dispute familiale, soit à... une rencontre fortuite ?
- Et la clé de sa chambre ? Il serait parti en emportant la clé de sa chambre ?
- Un oubli ...
- Je crois qu'il est inutile d'aller plus loin Monsieur. Moi qui connais mon frère je vous affirme que cette disparition est anormale, je vous demande de lancer un avis de recherche, et je désire savoir maintenant ce que vous comptez faire !

- Dans un cas comme celui-ci, je propose que nous attendions quarante huit heures. Si dans ce délai votre frère n'a pas réapparu, nous lancerons effectivement un avis. Mais il s'agit d'un adulte responsable, et je compte adopter la procédure habituelle. Rentrez à votre hôtel, profitez de ce beau soleil, calmez-vous, promenez-vous, le lac Russel est splendide en cette saison et je suis certain que votre disparu va rentrer penaud dans un jour ou deux.

Anne se leva, reprit son passeport et sortit sans un mot. Tout se passait comme elle l'avait prévu. Son histoire prêtait à sourire, tout simplement. Elle reprit le chemin de l'hôtel, se fit confirmer que John n'était pas rentré, monta dans sa chambre et s'allongea sur son lit.

Ce qu'elle ressentait, ressemblait à la mort. L'irréductible était arrivé, aucun retour en arrière ! « Ils » s'en étaient pris à John, profitant de son absence, ils l'avaient tué et fait disparaître avec les moyens raffinés dont ils disposaient sans aucun doute. Cela devenait de seconde en seconde une évidence écrasante. Peut-être avaient-ils été suivis, depuis Ingolstad, ou dès leur départ vers Elberton ? Sa présence avait dû indisposer ces « messieurs ». Ceux dont le supérieur inconnu parlait lorsqu'il affirmait qu'il ne sortirait pas vivant de cette aventure ? Tout cela était implacablement cohérent. Dans le même temps, elle était totalement convaincue de ne courir aucun danger dans

l'immédiat. Sans se l'expliquer, elle avait le sentiment qu'ils ne s'attaqueraient pas à elle. Et cependant elle allait écrire le livre, ce fameux livre qui ne plairait pas à tout le monde. Cela elle l'avait bien compris. Mais qui sait ce qui se passerait une fois l'écriture terminée ? Ne poseraient-ils pas de gestes irrémédiables pour en stopper la parution ? Le danger surgirait alors... et pour elle... et pour les siens. Quoiqu'il puisse lui en coûter, elle se devait d'appeler le « supérieur inconnu ».

- Je vous dérange ?
- Non Anne, vous ne me dérangez pas, que désirez-vous ?
- John, mon frère John a disparu !
- De qui parlez-vous Anne, je ne vous comprends pas.
- Excusez-moi, je ne vous l'ai pas dit, mais mon frère m'a accompagnée à Elberton, il est resté à l'hôtel durant nos entretiens, et tout à l'heure, lorsque nous nous sommes quittés vers quatorze heures, je devais le retrouver. Mais il avait disparu, sa chambre était vide. J'ai peur...

Un long silence, Anne percevait la respiration du vieil homme. Elle cria:

- Dites-moi quelque chose !
- Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu Anne ?
- Je ne sais pas.
- Moi je sais, vous ne me faites pas confiance.

- Peut-être... mais c'est fait maintenant, alors ?

Nouveau silence.

- Moi aussi mon petit, j'ai peur... qu'il soit trop tard pour que je puisse intervenir. Si vous m'aviez parlé de ce projet, j'aurais agi en conséquence, mais là...

Anne hurla.

- Vous êtes en train de me dire que mon frère a été supprimé par vos sbires ?
- Anne, ce ne sont pas mes « sbires » comme vous dites, mais je crains en effet qu'ils n'aient jugé bon de se débarrasser de quelqu'un dont la présence n'était ni prévue, ni souhaitée. Oh ! Anne, pourquoi ne m'avez-vous rien dit !

Anne, incapable de répondre, ne retenait plus ses larmes.

- Tout est de ma faute, il est mort à cause de moi.
- Ne culpabilisez pas, c'est inutile. Tout cela est d'autant plus désastreux que vous ne courriez aucun danger.
- Qu'est-ce que je dois faire ? Mais qu'est-ce que je dois faire ? Vous pouvez me le dire ?
- Ce que je peux vous dire c'est à quel point je regrette ce qui vient de se passer. Croyez-moi,

je vous en conjure, je n'y suis pour rien Anne, alors maintenant, il faut rentrer chez vous. Vous reprendre, faire votre deuil et je vous contacterai. Nous avons à parler encore.

- Et si je vous disais que j'abandonne ?
- Si je vous ai choisie, ce n'est pas uniquement pour vos qualités littéraires, mais aussi pour votre respect de la parole donnée, et là, je ne me trompe jamais !
- Cela vous est facile !
- Ne croyez pas cela, je suis extrêmement touché par ce qui vous arrive, et une fois encore, si j'avais été prévenu, rien de tout cela ne se serait produit.
- Il faut que je mette mon mari au courant.
- Bien sûr ! Exhortez-le au calme, je compte sur vous ? Je vous donnerai toutes les indications pour notre prochaine rencontre.

Il avait raccroché. Anne se surprit à faire des choses ridicules. Regarder par la fenêtre, voir des gens sortir de l'hôtel chargés de valises, gronder des enfants tapageurs, aller dans la salle de bains, se recoiffer. Elle avait, en cet instant précis, une conviction profonde. Plus jamais les moments de sa vie n'auraient la même ampleur. Un lien était brisé et la culpabilité serait toujours présente. Elle appela Hans.

- Anne ! Tu vas bien ?

La voix anxieuse de son mari lui rappela qu'il était plus de minuit à Bâle.

- Excuse-moi, je te réveille.
- Est-ce que tout va bien ma chérie ?

Anne fondit en larmes.

- Hans, John a disparu.
- Disparu ? Mais Anne comment est-ce possible ? Explique toi.

Une fois encore elle reprit le détail des événements, Hans écoutait sans l'interrompre.

- Tout est de ma faute, n'est-ce pas ?
- Non Anne, ton frère est un être responsable. Lorsqu'il a pris la décision de t'accompagner, je ne doute pas qu'il en ait mesuré les risques et il ne sert à rien d'ajouter à ton chagrin un sentiment de culpabilité totalement inutile. Maintenant la seule chose à faire c'est de sauter dans le premier avion et de rentrer chez nous.
- Je ne peux pas, il faut que j'attende les résultats de l'avis de recherche qui va être lancé après-demain !
- Anne ! Ne te mens pas à toi-même s'il te plaît ! Si la police découvre quelque chose, tu seras avertie et tu le sais. Crois-tu réellement que si John était encore vivant il n'aurait pas remué le ciel et la terre pour que tu ne t'inquiètes pas ?
- Tu as raison...

- Alors ma chérie, ou bien John est enfermé quelque part et ses ravisseurs ne le relâcheront que lorsque toute cette histoire sera terminée, ou, et je ne veux pas te désespérer mais c'est ce à quoi je crois, nous ne le reverrons pas. Tu as mis le doigt dans un engrenage dont tu n'as pas mesuré le danger ma chérie et je te rappelle que tu as encore un mari et un fils qui ont besoin de toi. Alors, sois courageuse comme je sais que tu peux l'être, regarde la vérité et assume-la... et surtout, reviens immédiatement !

Ce dernier trait était sans réplique.

- Bien, je rentre par le premier vol disponible.
- Je t'aime Anne.
- Moi aussi mon amour... Ne dis rien à Nicolas.
- Bien sûr !

Le voyage de retour fut un calvaire pour Anne. Elle avait l'impression de fuir, de désert, d'abandonner son frère une ultime fois et cela malgré sa conviction de l'irréversibilité de la situation. Hans l'attendait à l'aéroport de Bâle et devant son visage ravagé il n'eut d'autre réaction que de la prendre dans ses bras. Ils rentrèrent sans un mot. Nicolas allait revenir de l'école, joyeux comme à l'accoutumée et il faudrait faire face.

- Je te fais couler un bain ?

- Oui, tu es gentil, il faut que je me refasse un visage pour le petit.
- Cela me paraît indispensable, en effet.

Ils passèrent une soirée douce, Nicolas était joyeux mais semblait déconcerté, Anne invoqua la fatigue du voyage et les câlins firent le reste. Lorsqu'il fut couché Hans se servit un whisky, en offrit un à Anne qui refusa, et lui dit :

- Es-tu consciente de l'obligation dans laquelle tu es de mettre un terme immédiat à ce travail Anne ?
- Je suis surtout consciente de la parole que j'ai donnée, Hans. J'ai prévenu le Supérieur Inconnu, je sais qu'il n'est pour rien dans tout cela, et il me l'a confirmé. De plus, si je veux comprendre un jour ce qui est arrivé, je dois au contraire aller au bout de cette histoire. Je n'ai pas dit mon dernier mot et je vengerai mon frère !
- D'où te viens cette idée de vengeance. D'une part, c'est inutile. Et d'autre part, cela ne te ressemble pas.
- Cela ne me ressemble pas non plus d'être l'artisan de la mort de mon frère. Les jours eux-mêmes ne se ressemblent pas Hans !
- Non, en effet.
- M'épauleras-tu ?
- Non !

La réponse de Hans cingla comme un couperet.

- Je croyais pouvoir compter sur toi.
- Il y a des limites à ce que l'on peut demander au nom de l'amour.
- Je suis fatiguée.
- Je sais, il ne tient qu'à toi de te reposer. Je ne peux pas croire que tu mettes toute notre famille en péril sans sourciller. Anne, dis-moi que ce n'est pas vrai ou je vais croire que tout ce que nous nous sommes promis, tout ce à quoi nous nous sommes engagés vis-à-vis de Nicolas ne compte pas pour toi !
- Je vais écrire ce livre, comprendre les mécanismes qui sous-tendent ces organisations et peut-être sauver des vies. A ma manière, je vengerai mon frère, sa mort n'aura pas été inutile.
- Et nous ?
- Je pensais que tu me comprendrais...
- Non seulement je ne te comprends pas, mais je n'accepte pas. Tu joues avec nos vies !
- Dans ce cas, c'est ta décision.

Hans était en fureur. Anne se leva et alla vers lui. Il explosa.

- Oh ! Je t'en prie. Il n'est plus temps de s'embrasser mais de regarder ses responsabilités en face, ce que tu ne comptes pas faire apparemment !

Sans insister elle partit se coucher, il ne la rejoint pas.

Le lendemain elle avait un message du Supérieur Inconnu qui lui fixait rendez-vous à Venise le samedi 9 octobre. Ainsi que lors de leur première rencontre, elle serait attendue.

## CHAPITRE 6.

Lorsqu'il entra dans la grande salle où ils s'étaient précédemment rencontrés, il lui parut soudain plus courbé sur sa canne. Comme si, dans l'intervalle de ces quelques jours, il avait vieilli de plusieurs années. Il vint vers elle la main tendue et un instant elle crut qu'il allait l'embrasser, il en ébaucha timidement le geste mais n'alla pas plus loin.

- Ma chère, chère Anne, comment allez-vous ?
- Je vais très mal, cela vous surprend ?
- Comment votre mari a-t-il réagi ?
- Il tente de m'interdire de poursuivre notre collaboration.
- Je m'en doutais, et c'est bien normal. Quelle a été votre réaction ?
- Je continue, c'est pour moi le seul moyen de comprendre et peut-être d'éviter ainsi à d'autres personnes de tomber dans le même piège.
- Il n'y avait pas de piège au départ Anne, je vous le jure. Je n'ai jamais eu de mauvaises intentions à votre égard.

- Je le sais, vous me l'avez affirmé et je vous crois, il n'empêche que le résultat est le même. Mon frère est mort, j'en ai maintenant la conviction et je n'ai plus qu'un seul espoir, c'est le venger.
- La vengeance est vaine Anne, ce qui par contre sera utile c'est notre livre qui dénoncera ces pratiques et fera éclater la vérité.
- Je vais l'écrire votre livre, vous pouvez me faire confiance. C'est tout ce qui me reste d'ailleurs, je n'ai plus de frère, mon mari s'éloigne de moi et mon fils risque d'être profondément perturbé. Vous voyez, ma vie est belle ! Alors s'il vous plaît, donnez moi les informations que vous avez encore à me donner et abrégeons cet entretien autant que possible. Je tiens cependant à ce que vous répondiez avec une totale franchise à la question que je vous ai déjà posée et que vous avez adroitement éludée. Pourquoi m'avoir choisie moi ? Je suis une vraie professionnelle, c'est un fait, mais je ne suis pas la seule. J'ai le sens de la parole donnée, d'accord, mais comment le saviez-vous ? Je veux comprendre, et je veux cela maintenant, avant d'aller plus loin.
- C'est effectivement votre droit, je vais donc vous éclairer. J'ai fait des recherches sur vos ancêtres Anne, je vous ai déjà parlé de l'importance de la « lignée » pour des gens comme nous, et vous descendez de Diana Vaughan par sa mère qui était française. Je vous

ai déjà parlé d'elle, et vous étiez donc toute désignée. De plus, depuis que je vous connais, pas une seule seconde je n'ai douté de la justesse de mon choix. Vous êtes digne, tout comme elle l'a été, de dénoncer ce qui doit l'être. C'est bien plus qu'un travail que je remets entre vos mains, c'est une mission. Cette explication vous convient-elle ?

- Lorsque j'essaie de penser comme vous, en effet, elle me convient.
- J'en suis ravi. Donc, la prochaine manifestation à laquelle je désire que vous participiez est la réunion du Bilderberg. Voici la liste des personnalités que vous y rencontrerez cette année. Mêlez-vous à eux, questionnez-les si vous le désirez. Vous aurez ainsi une preuve de plus de la véracité de mes informations.
- Comment me présenterai-je ? Avec quel titre ?
- Vous n'aurez besoin d'aucun titre, portez simplement cette bague.

Il sortit de sa poche un écrin de velours bleu. La bague qu'il contenait était gravée. Une colombe y tenait un rameau d'olivier dans le bec. Il la passa au doigt de Anne, elle lui convint d'emblée.

- Regardez ! Elle est faite pour vous ! C'est la bague de la « Chevalière de la Colombe ». Son origine remonte à l'Illuminisme. Elle est donnée aux femmes qui ont été initiées aux

secrets du palladisme et représente un symbole maçonnique puissant.

- Et le fait de porter ce bijou suffira ?
- Oui, cela suffira pour que tous les initiés sachent que vous êtes des nôtres. A partir de cet instant vous devenez ce que vous appelez couramment une « VIP » ; les tapis se déroulent, les portes s'ouvrent, tout est possible. Ensuite je vous montrerai tout à l'heure quelques signes de reconnaissance maçonniques simples que vous mémoriserez. Enfin, je me suis permis, compte tenu des circonstances d'organiser votre voyage. Vos billets sont réservés et vous avez une chambre superbe à l'Hôtel Dolce Sitges, situé au sud de Barcelone, c'est là que se tiendra la réunion. En cette saison, vous aurez un temps splendide. L'automne est flamboyant en Espagne.
- Vous pensez vraiment que je serai en mesure d'apprécier ?
- Non, je sais, mais malgré tout... En tous cas, moi j'aurai un peu de douceur à l'idée de vous savoir au soleil de la Catalogne.
- Bien, tout est en ordre donc.
- Attendez Anne, j'ai encore quelque chose d'important à vous demander. Je voudrais vous expliquer plus en détail l'élément déclencheur de mon projet de livre. Lorsqu'il sera écrit, je vous l'ai dit, il vous appartiendra de le distribuer, je ne serai sans doute plus là. Mais je voudrais que vous emportiez de moi un

souvenir plus juste de la personne que je suis. Il ne s'agit pas de narcissisme, je vous l'assure, mais plus encore à la lumière de ce qui vient de se passer, je veux laisser dans votre mémoire la trace de ma rédemption. Je ne pourrai pas partir si je sais que vous me maudissez.

- D'abord, je n'ai aucun sentiment de haine à votre égard, ensuite vous n'avez pas à vous justifier vis-à-vis de moi, mais si vous y tenez...
- Oui, j'y tiens.

Une fois de plus, il semblait écrasé par une tristesse trop lourde pour lui.

- Tout d'abord ma chère, et si même vous n'avez guère d'appétit en ce moment, j'ai fait préparer un petit « en-cas ».
- C'est inutile, je ne parviens pas à avaler quoi que ce soit.
- Je m'en doutais, c'est pourquoi j'ai choisi un mets délicat qui se mange sans faim. Il ne faut pas négliger votre santé Anne, la vie continue.
- Oh ! s'il vous plaît, épargnez-moi ce lieu commun.
- C'est vrai, c'en est un mais c'est aussi un constat incontournable. Venez, tout est prêt.

Anne n'avait pas remarqué lors de son arrivée la table dressée dans un angle de la pièce. Nappe en dentelle, vaisselle délicate, couverts de vermeil et

deux coupes de cristal qui contenaient une somptueuse salade de homard.

- Vous prendrez bien un peu de Pouilly Fumé ?
- Comment savez-vous que j'aime le... ? Ah ! Je vois que la filature n'a pas que des effets pervers.
- Vous avez souri ! J'oublie donc l'amertume de la déduction.

Ils mangèrent en silence. Anne était jeune, pleine de vigueur et le homard étant son plat préféré, elle ne put résister à la tentation.

Au moment du café ils repassèrent au salon, et lorsqu'ils furent confortablement installés dans les fauteuils, il reprit la parole.

- Voilà, vous me pardonnerez, je vais beaucoup parler de moi, mais cela sera l'unique entretien où ma personne monopolisera votre attention. Si j'ai vécu, comme vous vous en doutez, dans un luxe inouï sans jamais me poser de questions, je n'ai cependant pas de souvenirs d'enfance. Dans notre monde, les enfants ne manquent de rien, ils portent des vêtements coûteux, ont des jouets sophistiqués, et ont à leur service une armée de gouvernantes et autres précepteurs. Leurs pères sont absents. Leurs mères sont toujours douces et adorables d'autant qu'elles ne voient leurs chers petits que fraîchement lavés, en pyjama quelques instants

avant le coucher pour une séance de baisers souvent distraits. Enfin, je ne devrais pas généraliser. Dans certaines familles sans doute, y a-t-il des mères présentes et attentives, mais ce ne fut pas mon cas. Ensuite, ils grandissent, font des voyages d'études et entrent enfin de « plain-pied » dans une vie bien rectiligne dont le but est la réussite, laquelle est d'ailleurs assurée. Tout cela étant normal, pas de quoi s'extasier. Dans la mesure où les règles sont observées, la vie se déroule sans heurts. On se marie selon les indications reçues. On fait des enfants, et on fait de l'argent. Lequel argent est correctement géré dans un esprit de fructification et de saine gestion. Et voilà. La vie passe, les années succèdent aux années, la fin justifie toujours les moyens, le chemin tracé est le seul bon. Hors de question de s'en poser, comme de jeter un œil sur un autre « ordre des choses ». Tout comme mes ancêtres, œuvrer à établir un monde nouveau conforme au palladisme, voilà ce qu'a été ma vie jusqu'au 12 août 2010. A cette date j'ai atteint, sans l'avoir cherché, le cinquième niveau de conscience.

- Le cinquième niveau de conscience ???
- Oui, j'ai fait des recherches pour comprendre ce qui m'est arrivé, et la conclusion était évidente. Jusque là, comme des milliards de gens, je vivais comme une sorte d'automate. Reproduisant les pensées et les actes qui m'avaient été dictés. Et ce jour là, un jour

banal, alors que je ne m’y attendais absolument pas, j’ai soudain eu comme une sorte d’illumination. Ce n’était pas un malaise physique. J’étais porté par une vibration d’un autre ordre, et je prenais soudain conscience de ce qu’avait été ma vie. Autour de moi je voyais pour la première fois le luxe raffiné de mon superbe bureau. Je poursuivais une conversation avec un collaborateur et je me dédoublais. Mon discours, les ordres que je donnais étaient cohérents et j’étais ailleurs. Je ne sais plus quel prétexte j’ai invoqué pour mettre fin à la conversation et je me suis réfugié dans un débarras. Vous imaginez Anne, un débarras !

Anne sourit intérieurement à ce résidu de snobisme.

- Si quelqu’un me cherchait, j’étais certain que cet endroit ne serait pas visité. Un peu à court de souffle, je me suis appuyé contre une armoire et j’ai vu ma vie. Une vie de scélérat, d’homme sans cœur, mais aussi sans honneur. Eh ! oui, je me répète, la loi du plus fort est toujours la meilleure pour celui qui détient le pouvoir. Et j’ai passé le plus clair de mon temps à en abuser sans vergogne. Force fait loi était ma devise. Soudain, seul dans cette pièce minuscule et poussiéreuse, je me suis senti totalement désespéré. Puis, en l’espace d’une seconde, je

me suis trouvé inondé de transpiration. Tout comme si l'on avait déversé sur moi et à l'intérieur de moi des litres d'eau chaude, et cette transpiration était le symbole de mon abjection. J'ai voulu penser à mes enfants. Oui, j'ai des enfants. Mais combien déjà ? Je ne savais plus s'ils étaient quatre ou cinq, tous adultes bien sûr, mais leur âge ? Et leurs dates anniversaires ? Et la femme qui me les avait donnés ? Personne ne manquait de rien dans ma splendide demeure, construite selon mes plans par les meilleurs ouvriers. Mais qu'est-ce qu'un niveau déjà ? Ah ! oui, un instrument pour vérifier si ce que l'on construit est droit. Ce que j'ai construit n'est pas droit ! Et je voyais se déployer devant moi l'étendue de mes forfaitures. J'avais de l'argent, tellement d'argent que le dépenser ne m'apportait que fatigue et ennui. Aujourd'hui, j'avais soixante dix ans. Soixante dix misérables années passées à ne donner du bonheur à personne. Soixante dix années à ne servir à rien. J'avais certes distribué largement réflexion, intelligence, expertise, stratégie, et j'avais donné des ordres, brefs et sans appel. Beaucoup d'ordres et pas d'amour. J'ai été le mécène de nombreux artistes provocateurs parce que leur style épouse le palladisme, mais je n'ai jamais vibré devant un tableau et la musique m'endort. A cet instant, mes genoux m'ont lâché, je suis tombé et j'ai pleuré. La formule qui vrillait

mon cerveau était « trop tard », trop tard pour changer, trop tard pour revenir en arrière. Pas d'espoir de pouvoir réparer. J'allais mourir sous peu. J'allais traverser le tunnel dont ceux qui en sont revenus parlent comme un tunnel de lumière mais le mien serait noir. Et j'ai pris conscience de ce que j'allais laisser derrière moi. De l'image qui resterait gravée dans l'esprit de mes enfants. L'image d'un homme dur et inflexible, sans doute toujours impressionnant dans ses costumes impeccablement coupés. L'homme dont les avis avaient le tranchant de la lame, et devant lequel surtout, il convenait de s'incliner. L'homme à la nuque raide dont beaucoup avaient peur, l'homme qui avait à son actif quelques ruines, et qui sait, peut-être un ou deux suicides de pauvres gens maladroits en affaires. Le père qui n'embrassait pas, qui ne racontait pas d'histoires le soir avant de s'endormir. Qui ne supportait pas le bruit et encore moins les éclats de rire. Et c'est dans cette attitude de désespoir mais aussi d'humilité que j'ai, je le crois, atteint le « sixième niveau de conscience ». Là où l'ego a disparu. Là où il n'y a plus qu'une âme qui rayonne d'amour et d'humanité et se prépare à fusionner avec l'esprit universel. Mes larmes coulaient toujours, soixante dix années de larmes refoulées, et pourtant j'étais envahi par une émotion indicible proche du bonheur. Pour me guider vers cet état de grâce il fallait que

quelqu'un m'aime, au-delà de l'amour terrestre. Ce ne pouvait donc être que Dieu ! Dans un vertige j'ai cru entendre une voix qui me disait : « Dieu n'est-il pas là précisément pour cela ? ». Ainsi la boucle est bouclée, tout est dans tout. Dieu est en moi, je suis en lui. Nous ne faisons qu'un. Il a besoin de moi, j'ai besoin de lui et tout est encore possible. Voilà Anne, voilà ce que je tenais à vous dire. J'ai été une mauvaise personne durant toute une vie, inconsciemment d'abord parce que j'étais un enfant, me trouvant des justifications à tout. Ensuite pour ressembler à mes pairs, pour faire partie du clan, suivre ses croyances, et il a fallu toutes ces années pour que la vérité m'illumine. Pardonnez-moi si je vous ai ennuyée, mais je voulais que vous sachiez qui je suis devenu.

- C'est bien. Je vous comprends et je vous admire, votre conversion est étonnante et ce que vous faites est courageux. On est toujours un peu victime de son éducation et de son milieu, et la clairvoyance se fait parfois attendre. Mais vous l'acceptez, et vous faites front, c'est bien. Mon frère aussi est victime de son éducation. Chez nous les « dominés », un frère se sacrifie pour sa sœur, et l'amour prime sur l'argent. Donc, je voudrais que vous sachiez que je ne vais pas écrire votre livre en fonction de l'argent que vous m'avez donné. Je ne sais pas encore ce que je vais en faire de cet argent, une fois que les débours liés à la parution

auront été exécutés. Il n'est pas impossible que je le distribue à des œuvres caritatives. Où que j'aille construire une école en Ethiopie, où que j'intente un procès à ces industries qui prétendent lutter contre la famine avec des aliments nocifs. Je verrai. Mais je le sortirai de cette banque et je le dépenserai jusqu'au dernier centime pour apporter de l'instruction et du bien-être à ceux qui en ont le plus besoin, soyez-en sûr.

- Vous êtes bien la bonne personne dans la bonne mission, Anne.
- Maintenant, si vous permettez, je vais rentrer chez moi et tenter de recoller les morceaux de mon couple.
- Vous y parviendrez, j'en suis sûr.

\*\*\*

A nouveau Anne eut l'impression que le vieil homme voulait se rapprocher d'elle. Elle lui tendit les deux mains, il les prit entre les siennes et il déposa un baiser sur chacune d'elles.

## CHAPITRE 7

Shin Jon Gol sortit du bureau de Karl dans un état de fureur rentrée indescriptible. Comment ce pachyderme avait-il osé le traiter d'incapable ? Était-il responsable de l'idiotie congénitale des collègues qui lui étaient imposés ? S'imaginait-il que faire disparaître un bonhomme d'1m80 à 09 heures du matin dans un hôtel bondé avait été une partie de plaisir ? Bien sûr ils avaient pris des risques, mais ils s'en étaient finalement bien sortis. Personne ne retrouverait jamais le corps dans le chantier où ils l'avaient enterré, et du reste il serait très vite impossible de l'identifier. N'était-ce pas le principal ? Et maintenant, il se mettait dans une colère noire à cause de cette lettre trouvée à Bâle dans la chambre du gosse. Qu'avait-elle de si important ? Quoiqu'il en soit, sa décision était prise, encore une séance du même style et il irait porter ses services ailleurs. Il possédait toutes les adresses des « amis » de Karl, et il savait que certains d'entre eux seraient heureux de le faire travailler. Cette pensée le rasséréna, il sortit de l'immeuble en sifflotant.

Quant à Karl, ayant passé ses nerfs sur le jeune coréen, c'est presque guilleret qu'il avait passé quelques coups de téléphone utiles.

Le message était bref. Monsieur Robert « Y » était bel et bien engagé dans un processus de trahison. L'imbécile avait « viré de bord ». Qui sait si sa stupide « rédemption » n'avait pas été provoquée par la blonde et jolie journaliste. Quoiqu'il en soit, son sort était scellé, il avait lui-même apposé sur une lettre ridicule la signature révélatrice. Un mot, un seul et tout était écrit. Il avait indiqué « Un ancien supérieur inconnu ». Tout commentaire était désormais superflu, il paierait sa forfaiture selon la loi de leur milieu.

Son dernier appel fut pour Shin Jon Gol.

- Vous êtes nul ! Mais j'ai besoin de vous. C'est important, vous notez ?
- Oui.
- D'abord, il vous faudra une femme pas trop jeune.
- Pour quoi faire ?
- Pour s'occuper d'un enfant pendant deux jours.
- Ah ! Un kidnapping. L'âge ?
- Douze ans.
- C'est bien, j'ai la personne. A quel endroit ?
- A Bâle.
- Le fils des Standfort ?
- Oui.

- La date ?
- Le 28 octobre à la sortie des cours. Donc, j'imagine vers seize heures, mais il faudra d'abord vous renseigner sur les horaires de l'école. Idéalement, vous devrez disposer d'une heure avant que les parents ne s'aperçoivent de la disparition.
- Pas de problème.
- Très bien. Je le veux en parfait état pour le 31 octobre. Nourrissez-le correctement et prévoyez des vêtements de rechange. Prévoyez aussi une télévision et des jeux.
- L'appartement est équipé.
- Organisez vos voyages, je veux voir le gosse en pleine forme le 31 à Jérusalem.
- Très bien.
- Pas d'erreur cette fois ! Je compte sur vous.
- Il n'y a jamais d'erreur quand c'est moi qui choisis mes collègues !
- Oui, bon. Faites-moi rapport aussitôt !
- Comme d'habitude.

L'entretien se termina comme toujours par le clic rébarbatif de l'appareil que l'on raccrochait avec humeur.

\*\*\*

En ce jeudi 14 octobre, comme prévu, Barcelone flamboyait sous un somptueux soleil d'automne. Anne ne put l'ignorer. L'air ambiant avait un

parfum d'insouciance, ou de vacances légères. Elle le respira profondément et dans le taxi qui la conduisait vers l'hôtel, pour la première fois depuis tant d'heures et de jours, elle se surprit à sourire. L'hôtel était majestueux, la chambre d'un luxe raffiné, conforme à ce que le vieil homme lui avait annoncé. Leur dernier entretien était gravé dans sa mémoire et son discours l'avait profondément touchée. Victime de son éducation, victime de son milieu, il devait à cette heure souffrir intolérablement et qui sait, souhaiter cette mort qu'il disait programmée.

Elle avait compris que la disparition de John l'avait marqué et que ses regrets étaient d'une absolue sincérité. Sans l'ombre d'une rancœur vis-à-vis de lui, il lui inspirait aujourd'hui, un réel sentiment de compassion.

Quant à Hans, sa position était claire. Si devant Nicolas il donnait le change, lorsqu'ils étaient seuls, la rupture était consommée et Anne était profondément blessée. Du premier jour de leur rencontre à son retour d'Elberton, ils avaient vécu des jours heureux. Quelques divergences de vues les avaient opposés, mais rien de grave. Elle croyait en son amour avec ferveur. Mais voilà, il avait suffi d'une divergence de vue d'une gravité exceptionnelle et il choisissait la fuite, la laissant seule avec sa culpabilité et ce sentiment épouvantable de responsabilité, non seulement vis-à-vis de John mais vis-à-vis de celles et ceux qui avaient besoin de connaître la vérité. Cet homme

qu'elle croyait fort se comportait comme un déserteur et à son chagrin s'ajoutait une immense déception.

En quittant Nicolas, elle avait senti chez lui une sourde inquiétude qu'elle avait tenté de calmer avec des sourires et des câlins, mais elle connaissant son fils, son intelligence intuitive et il serait difficile de lui cacher la réalité bien longtemps.

L'esprit encombré de ces sombres pensées, elle décida cependant de sortir. On lui avait parlé d'un restaurant typique, « Los Caracoles », et n'ayant rien mangé de la journée, elle avait faim. Il était situé près de la « Rambla », et lorsque le taxi la déposa, elle fut aussitôt charmée par cette grande et belle avenue bordée d'arbres, une sorte de promenade ou visiblement, touristes et autochtones se plaisaient à déambuler... Et elle déambula, arpenta les petites rues adjacentes, se trouva nez à nez avec ledit restaurant, se dit qu'elle allait d'abord s'attabler à une terrasse pour prendre l'apéritif et revenir ensuite. Assise au soleil, les bras offerts et les yeux clos, elle humait son insouciance perdue, voulant contraindre son esprit à l'inaction et n'y parvenant pas. Elle but à toutes petites gorgées une délicieuse sangria et prit plaisir à sentir l'alcool l'évanouir légèrement. De fait, une paix fugace avait fait place à la mélancolie et c'est en souriant qu'elle entra dans le restaurant.

- Tapas señora ?
- Pardon ?

- Ah ! vous parlez anglais, moi aussi, c'est merveilleux !

Le garçon lui expliqua qu'elle avait le choix. Soit ne manger que des « Tapas », petits plats variés qui se dégustent au bar, ou s'installer à l'étage pour un repas complet. Elle opta pour le bar et lui laissa l'initiative de faire pour elle un choix dans l'éventail des préparations proposées. Elle se retrouva devant une dizaine de ramequins dont les contenus lui étaient presque tous étrangers mais qu'elle trouva délicieux ainsi que le carafon de « tinto » qui lui fut proposé. Elle était hors du temps, dans un monde imaginaire et doux. Personne ne lui voulait du mal, les gens s'aimaient. Il n'y avait pas de douleur sur cette terre, en cet instant, en ce lieu où les gens riaient et parlaient fort. Elle mangea et but le vin, puis elle sortit, le soleil n'était pas encore couché. Elle refit la Rambla à petits pas dans les deux sens. Lorsqu'elle reprit un taxi pour rentrer à l'hôtel, elle se rendit compte que ses larmes inondaient son visage, probablement depuis longtemps.

Elle dormit en « pointillés », accumulant les cauchemars, dont les bribes lui laissaient au cœur un malaise diffus. Effrayée de voir son visage creusé, elle se dit qu'elle avait pris dix ans en quelques semaines et qu'il était temps de réagir. La culpabilité, elle le savait, est un terrain miné qui réduit l'énergie de l'être humain à son niveau le plus bas et l'empêche d'avancer. John serait dans ses pensées le reste de sa vie et Nicolas avait besoin d'une maman sereine et positive. Quant à Hans,

son comportement lui causait un chagrin et une déception qui allaient croissants. Chaque jour, elle attendait un signe, une main tendue mais la porte semblait définitivement fermée et il lui arrivait de penser que si cette attitude devait dénoter un rejet délibéré, il fallait alors convenir du peu de profondeur de cet amour qu'il lui avait juré. « Pour le meilleur » ne s'était évidemment pas démenti. Mais « pour le pire » était en grand déséquilibre. Attendre et voir venir lui semblait aujourd'hui le seul comportement intelligent.

Confortablement chaussée et vêtue, elle descendit déjeuner et décida, puisque cette journée de liberté lui avait en quelque sorte été imposée par le Supérieur Inconnu, de la mettre à profit pour visiter tout simplement la ville.

Sans avoir de fait de plan précis, elle opta pour le parc Guell, goûtant elle aussi le timide soleil qui caressait les agaves en ce matin d'octobre. Elle vit enfin les œuvres de Gaudi, et notamment ses cheminées dont un couple d'amis lui avaient parlé avec enthousiasme, Puis la Casa Batlle, sa surprenante façade et ses alentours. Amusée par l'incohérence de son itinéraire, elle sautait d'un taxi à l'autre avec insouciance. Elle alla admirer le panorama de la ville à la Gran Plaça Circular. Il n'était pas loin de 14 heures lorsqu'elle décida de se restaurer dans un petit bar à tapas. Puis, le soleil n'ayant pas capitulé, elle se fit conduire au jardin zoologique dont la réputation dépasse les frontières. Funeste projet ! La vue des animaux

encagés n'était pas de nature à l'apaiser. Elle traça aussitôt un parallèle avec sa situation et vit clairement à quel point elle aussi était privée de liberté. A cette pensée démoralisante s'ajoutait le fait que sa décision d'accepter cet argent avait été l'élément déclencheur. Personne ne l'y avait contrainte. Elle aurait pu refuser, se lever et tourner le dos à ce banquier. Elle ne l'avait pas fait. Aujourd'hui, prisonnière de son geste, elle devait aller au bout du chemin. Elle sortit très vite du jardin et reprit sa promenade en direction de la Sagrada Familia. La somptueuse cathédrale l'accueillit dans le chatoiement de ses vitraux sublimes. Elle s'assit sur une chaise basse et laissa le silence lui rendre un peu de paix. Dehors, les ombres prenaient leur place. Elle voulut voir la mer et elle marcha longtemps, tournant et retournant ses pensées, elle fit mentalement, une sorte de bilan.

*Pourquoi ces familles étaient-elles riches au-delà de tout ce qu'il est possible d'imaginer ? Parce qu'elles usent et abusent du mécanisme des prêts à intérêts depuis plus de dix générations.*

*Ces gens entretiennent et développent des croyances qui dépassent la limite de l'acceptable*

*Forts de leur argent et de ces croyances, ils prennent appui sur un racisme solidement ancré et sur une philosophie eugéniste. Pour eux, il s'agit de la façon la plus normale de voir l'avenir du monde. Ce monde qui est leur objet doit être remodelé à leur image. Il s'agit donc d'un plan d'action soigneusement élaboré.*

*Persuadés d'être d'essence supérieure, ils ont pris l'option d'éliminer tous ceux et toutes celles qui ne leur seront pas utiles. La « valetaille » sera épargnée dans la mesure où elle ne « pense » pas.*

Demain s'annonçait une fois encore comme une journée au cours de laquelle, Anne le savait, toutes ses valeurs seraient bousculées. Elle n'avait plus peur, se sachant hors de danger, mais le descriptif de leurs intérêts et de leurs manipulations pour parvenir à leurs fins lui soulevait le cœur. Il faudrait faire face et sans doute aller jusqu'à jouer la comédie. Bien ! Elle ferait ce qu'il y avait à faire. Elle eut l'idée fugace de manger une soupe de poisson dans l'un des restaurants de Barcelonnette, y renonça aussitôt, et rentra se coucher.

Le samedi 16 octobre, réveillée dès six heures ; sur le pied de guerre bien avant neuf heures, elle soliloquait. Ainsi, elle allait participer à cette fameuse réunion secrète des Bilderberg ! Selon les renseignements qu'elle avait obtenus il s'agissait officiellement d'un rassemblement annuel d'environ cent trente personnalités européennes ou américaines. Différentes conférences étaient organisées visant à promouvoir un « monde global ». Ce monde global serait dirigé idéalement, non pas par des hommes politiques élus, mais par des hommes d'affaires, et à la manière d'une grande multinationale, cette gestion étant considérée comme la plus efficace. Les conférences se tiennent dans un grand hôtel entièrement réservé pour l'occasion et sévèrement gardé par la

police. La première de ces réunions a été organisée, aux Pays-Bas, dans l'hôtel Bilderberg en 1954. Parmi les fondateurs on retrouve le banquier D.Rockefeller et le prince Bernhard des Pays-Bas. Absolument rien de ce qui se dit ne peut filtrer vers l'extérieur. Et effectivement, Anne constata que l'hôtel était totalement encerclé par les forces de l'ordre. Au loin, des manifestants protestaient. Ils auraient sans aucun doute voulu prendre sa place pour enfin savoir ce qui se décidait lors de cette réunion. Mais Anne savait, par le Supérieur Inconnu, que les décisions étaient généralement prises ailleurs, à des niveaux supérieurs, et bien avant la rencontre, laquelle avait surtout pour but d'informer les participants afin qu'ils prennent leurs dispositions, de juger de leurs réactions, et de voir s'ils étaient prêt à les mettre en pratiques où s'il fallait encore agir pour les persuader. Et tout cela bien que les personnes présentes soient connues et influentes. Anne, la bague au doigt et la tête en ébullition, se sentait une âme de faussaire à l'idée de la comédie qu'elle allait devoir jouer et elle espérait que le talent lui viendrait du ciel à point nommé. Dans le parking un ballet de limousines se déroulait en douceur. Le hall bruissait de congratulations. Elle oublia de prendre un petit déjeuner, fixa son badge sur le revers de son tailleur et se dirigea vers le centre de conférences. Dans les thèmes proposés, se trouvait entre autres, la guerre contre l'Iran, le climat et la finance, Anne choisit ce dernier.

Le conférencier, un certain Paul Greenberg, était professeur d'université et conseiller spécial de la Banque Centrale américaine. Le titre de son exposé était : « Une monnaie mondiale dans un monde global tel que nous le souhaitons ». Anne s'installa dans la salle de conférence. Le professeur Greenberg fixa son auditoire afin d'obtenir le silence, puis lança d'une voix forte :

*« Chers amis et participants du Bilderberg, c'est en tant que membre de la Commission Trilatérale que j'ai l'honneur de me présenter devant vous. Comme la plupart des auditeurs ici présents le savent déjà, la Commission Trilatérale est un groupe de réflexion fondée par David Rockefeller ainsi que par les banquiers centraux Volker et Greenspan. Elle regroupe trois à quatre cent personnalités parmi les plus influentes et aussi les plus distinguées, hommes d'affaires, politiciens et décideurs intellectuels, de l'Europe Centrale, de l'Amérique du Nord et de l'Asie Pacifique. Son but est de promouvoir et de construire une coopération politique et économique entre ces trois zones clés du monde, pôle de la Triade. A peine constituée, en 1973 les toutes premières publications de la Commission Trilatérale portaient déjà sur la naissance d'une monnaie mondiale. Ainsi par exemple vous trouverez sur notre site le rapport majeur : « Towards a Renovated world Monetary System » ( Vers un système monétaire mondial rénové). Nous avons donc une très grande expertise en cette matière et je suis convaincu que la crise actuelle est un terreau favorable pour voir cette nouvelle monnaie mondiale apparaître. Ce sera là l'événement majeur de ce début de millénaire. Précisons d'emblée que « monnaie unique mondiale » ne signifie pas une monnaie qui va remplacer toutes les autres. Par exemple*

le dollar fonctionne actuellement comme une monnaie de réserve mondiale. Il sert dans le commerce international en particulier celui des matières premières. Mais le fait est qu'il appartient aux Etats-Unis. Il ne peut pas être utilisé comme moyen de paiement dans tous les pays. Par contre une monnaie unique mondiale serait émise par une banque centrale globale. Elle ne serait pas liée à un pays spécifique. Il est bien possible qu'à longue échéance, les monnaies traditionnelles disparaîtront. Mais au départ une monnaie unique mondiale serait juste une devise de plus qui cohabiterait avec les monnaies existantes. Keynes avait baptisé cette devise « Bancor ». Mais peu importe son nom. Pour les défenseurs de cette monnaie mondiale, les avantages sont nombreux. Impossible de les passer tous en revue. Je vais juste en citer quelques uns. Paul Volcker, ancien patron de la Fed et actuel conseiller du président Obama résume bien l'avantage principal quand il dit « une économie globale nécessite une monnaie globale ». L'existence d'une monnaie globale éviterait aux banques centrales des divers pays de devoir garder des réserves de devises pour protéger leur monnaie nationale. Elle éliminerait les risques d'une crise monétaire qui survient lorsqu'une monnaie est désertée aux profits des autres. Cette devise universelle supprimerait les risques de dévaluation « compétitive » d'une monnaie nationale au détriment des autres. Elle favoriserait aussi le commerce et puis réduirait les coûts des entreprises exportatrices qui ne seraient alors plus obligées de se couvrir contre les risques de taux de change. Contrairement aux monnaies actuelles, la valeur d'une monnaie globale serait fixée par un standard international et pas par une loi d'offre et de demande, sur le marché des devises. Donc, une monnaie globale qui serait émise par une banque centrale mondiale éviterait de voir sa valeur dépendre de la politique du

*gouvernement d'un pays. Comme c'est actuellement le cas avec le dollar américain dont la valeur est menacée par les déficits que l'actuel président ne cesse de creuser. Mais je n'insiste pas davantage car je ne doute pas que vous soyez déjà convaincus. La question est plutôt : « Quelle pourrait être cette nouvelle monnaie ? » Prenons l'exemple de l'euro qui est lui aussi une nouvelle monnaie créée assez récemment. Souvenons-nous que l'euro a d'abord existé sous la forme d'ECU qui était un panier de devises européennes. Gardez ceci à l'esprit quelques instants, j'y reviendrai.*

*Avant cela, je voudrais vous parler brièvement d'une sorte de monnaie allouée par le Fonds Monétaire International (FMI) depuis 1969. En cette année, la situation sur les marchés des changes est très tendue. Pour maintenir les taux de changes, les banques centrales craignaient de ne pas avoir assez de dollars disponibles (ou d'or ce qui revenait au même à l'époque). C'est dans ce contexte que le FMI a créé une sorte de monnaie nouvelle. Le droit de tirage spécial (DTS) que l'on appellera aussi « l'or papier ». Un DTS vaudra 0,88 gr d'or à exiger le paiement d'une somme d'argent par le FMI.*

*Le FMI distribue, sans contre-prestation, à chacun de ses membres un certain nombre de DTS sur base de leurs quote-parts propres. Un Etat membre peut décider d'utiliser les DTS qu'il a reçus pour les vendre afin de soutenir sa monnaie. Imaginons par exemple, que suite à un déficit commercial, la monnaie d'un pays membre s'affaiblisse. Le gouvernement de ce pays (ou sa banque centrale) peut acheter sa monnaie et payer en vendant ses DTS. Dans ce cas le pays vendeur de DTS aurait un déficit de DTS tandis que le pays acheteur aurait un excédent. Le pays vendeur devrait*

*alors payer des intérêts au pays ayant un excédent de DTS. Un DTS est donc un « droit d'emprunter à un prêteur consentant », une réserve bancaire sur laquelle un pays peut « tirer ». Comme toutes les monnaies actuelles, créées ex-nihilo, un DTS est adossé à la promesse d'un pays qu'il va honorer ses dettes. Si un pays n'utilise pas ses DTS, il ne paye ni ne reçoit d'intérêts. Après l'effondrement du système de Bretton Woods, en 1973, la valeur du DTS a été déterminée par rapport à un panier de monnaies, qui comprend actuellement le dollar américain, l'euro, la livre sterling et le yen. Les taux de change et d'intérêt d'un DTS sont publiés quotidiennement sur le site du FMI. Voyez le parallèle entre l'ECU, ancêtre de l'euro, adossé à un panier de devises européenne et les DTS eux aussi adossés à un panier de devises mondiales. Les DTS représentent la base d'une future monnaie mondiale en gestation et le FMI représente la future banque centrale mondiale. »*

Le professeur Greenberg continua son exposé en parlant de comptes de substitution auprès du FMI permettant aux grands détenteurs de dollars, d'euros ou d'autres grandes monnaies de les échanger contre des DTS. Le FMI utiliserait cet argent pour acheter des dettes publiques. Les explications devenaient de plus en plus techniques mais Anne perçut que ce mécanisme permettrait de recycler à bon compte des monnaies actuelles en une nouvelle monnaie et réduirait le poids des dettes publiques dans l'économie. Juste avant de « décrocher » totalement elle réalisa que, une fois de plus, cette banque centrale mondiale concentrerait un pouvoir immense dans les mains d'une minorité de gens. Elle se souvint des paroles

du vieil inconnu : « Actuellement pour résoudre un problème de surabondance de crédit, les gouvernements empruntent encore plus. Pour les autorités, la solution est d'empiler de nouvelles dettes sur des dettes douteuses. C'est idiot mais c'est exactement ce que nous voulons car cela va créer un chaos encore plus grand qui nous permettra de mettre en place la nouvelle monnaie mondiale. Les familles oligarchiques savent parfaitement bien qu'il n'y a aucun moyen d'empêcher un effondrement total après l'explosion d'une bulle de crédit. Le président de la banque centrale américaine a maintenu les taux trop bas bien trop longtemps après l'explosion de la bulle internet. Il savait parfaitement bien qu'il allait engendrer une bulle immobilière couplée à des produits de titrisation nouveaux et émis massivement. C'est avec notre assentiment qu'il a été nommé comme président de la Fed, et il a agi en plein accord avec nos plans afin de provoquer la plus grande dépression de tous les temps. Depuis le début de la crise, seules les banques et les grands détenteurs d'obligations ont vraiment été soutenus par les taxes payées par les contribuables. Retenez que nous avons mis le feu aux poudres et nous savons parfaitement bien que rien ne pourra empêcher la crise de s'amplifier ».

Le « Supérieur Inconnu » avait donc raison et c'était bien là l'essentiel pour Anne qui n'écouta plus le conférencier.

Elle se mit à observer les visages des personnes qui composaient l'auditoire, et elle s'étonna de ne remarquer aucun signe de désapprobation, aucune réaction qui exprimerait un désaccord ou du moins un avis divergent. Une marée de signes d'assentiment, voilà ce que l'on pouvait voir et cela même de la part de certaines « têtes couronnées », politiciens de renom et PDG médiatisés qu'elle avait évidemment reconnus, sans oublier de prestigieux confrères de la presse.

Elle opta donc pour une attitude identique, recueillie même. Les bras croisés, la main gauche bien en vue, elle s'était organisée pour que la bague soit remarquée par les gens qui l'entouraient et le résultat ne s'était pas fait attendre. Quelques coups d'œil, un léger sourire, cela ne faisait aucun doute, elle était « des leurs » et si ce constat ne lui plaisait guère, il était de nature à faciliter ses contacts. Elle ne comptait pas rester dans cet endroit au-delà de ce qui était convenable, toutefois elle estimait utile, afin de bien se positionner, d'engager la conversation avec Paul Greenbern, lequel fut pris d'assaut dès la fin de la conférence. Tout le monde se dirigeait vers l'espace salon où des rafraîchissements étaient préparés et une nuée de « groupies » l'entouraient déjà. Il faudrait donc fendre la foule et jouer avec audace. Encore à deux mètres de lui, elle l'interpella en portant haut la voix

- Votre intervention est extrêmement intéressante cher Monsieur, mais je me suis laissée dire que la mise en place d'une Banque

Centrale aux Etats-Unis avait déjà été très laborieuse alors, une banque centrale mondiale...

Interloqué il la regarda, s'approcha, jeta un coup d'œil discret sur la bague qu'Anne mettait bien en évidence et lut avec attention le texte inscrit sur son badge, les « groupies » s'effacèrent.

- Journaliste hein ?
- Eh oui, journaliste, et très intéressée par la finance. Alors, dites-moi, comment allez-vous faire pour convaincre le monde de la nécessité d'une banque centrale mondiale ?
- Il est vrai que la naissance d'une banque centrale américaine a été difficile mais nous y sommes parvenus et nous ferons de même. Le secret est simple, il faut provoquer une crise mondiale majeure et un chaos financier tel que la populace pleurera pour avoir une solution. Magnanime nous leur proposerons alors une banque centrale mondiale et les idiots verseront des larmes de gratitude. C'est exactement ce que nous avons fait au début du vingtième siècle aux Etats-Unis.
- Vraiment ? Je vous en prie, racontez-moi cela.
- Vous savez, le fait que les banques centrales soient nécessaires pour tenter de réguler les marchés monétaires en intervenant sur les taux d'intérêt à court terme et sur les taux de change, semble une évidence pour la plupart. Mais cela

n'a pas toujours été le cas. Ainsi, comme je vous le disais, l'apparition de la Fed en décembre 1913 a fait l'objet de beaucoup de polémiques au début du vingtième siècle. Un des adversaires les plus farouches était le député Charles A.Lindbergh, le père du célèbre aviateur qui n'hésitait pas à parler de « crime législatif ». En 1932 le député Louis Mc.Fadden déclarait quant à lui que les banques de la Réserve Fédérale étaient des monopoles de crédit privé qui faisaient du peuple des Etats-Unis leur proie et cela pour leur bénéfice personnel et celui de leurs escrocs étrangers ! Vous voyez, la notion de banque centrale était donc très mal vue par certains, farouchement attachés à l'indépendance des Etats et des banques. Rendez-vous compte ! Avant 1913, dans un même pays, on voit plusieurs sortes de dollars et aucune banque centrale ! Un peu comme actuellement au niveau mondial, plusieurs monnaies et aucune banque centrale mondiale. Invraisemblable ! Mais malgré cela nous y sommes parvenus en 1913. Alors vous comprenez que ceux qui critiquent notre vieux et ambitieux projet d'une banque centrale mondiale ne nous font pas peur ! Mais je m'emporte. Voilà comment nous avons fait, en 1907, une information publiée par la presse de JP Morgan lance une rumeur touchant à la santé financière d'une grande banque. C'est la ruée et le départ d'une grave crise financière

que nous avons alors exploitée pour convaincre l'opinion de la nécessité d'un dollar unique géré par une banque centrale. Vous connaissez l'histoire ?

- Dans les grandes lignes mais je serais ravie que vous me donniez des précisions.
- Ah ! Cela vaut la peine d'être raconté vous allez voir. En fait à partir de 1907, nous avons suscité régulièrement de nombreux articles et débats dans les journaux de l'époque. Ils affirment la nécessité d'améliorer le fonctionnement des institutions bancaires afin d'éviter de nouvelles crises, si dommageables pour la population. Mais c'est en novembre 1910 que les plus hautes élites financières vont discrètement préparer la naissance, assez folklorique il faut le dire, de la Fed.

Officiellement, le sénateur Nelson Aldrich avait convié 6 personnalités à se retrouver secrètement dans son train privé, au départ de la gare de Jersey. La presse ne devait pas en entendre parler. Ces personnalités devaient arriver séparément et feindre de ne pas se connaître. Le train devait les conduire, après un voyage de mille trois cent kilomètres jusqu'à l'hôtel appartenant au sénateur et situé sur une île privée, l'île Jeckyl.

Officiellement cette réunion devait aboutir à une partie de chasse au canard ! Les invités représentaient à eux seuls, plus d'un quart de toute la richesse mondiale et regroupaient les

deux grands « frères ennemis », les Morgan et les Rockefeller.

La discrétion devait être totale et la presse devait ignorer que la loi donnant naissance à la Fed avait tout simplement été écrite par les représentants des plus grandes banques commerciales de l'époque. C'est pourquoi ces messieurs étaient officiellement en vacances pour chasser ! De plus, pour faire accepter la chose et cacher ce cartel, cette banque centrale portera le nom moins « centralisateur » de « Réserve Fédérale » et regroupera plusieurs « Federal Reserve Banks » établies dans divers Etats. C'est d'autant plus cocasse qu'une banque centrale n'a aucune réserve. La loi introduite par le sénateur fera encore l'objet d'âpres débats, mais sera finalement votée et signée par le Président Wilson le 23 décembre 1913.

- Et bien ! Je comprends mieux l'utilisation du terme « folklorique » !
- Le plus surprenant, c'est que cette histoire ne sera révélée que progressivement et près de vingt ans plus tard, en 1935, dans un article écrit par F.Vanderlip lui-même. Ce qu'il faut retenir, c'est que suite à une crise financière majeure, les plus hautes élites financières au sein de la profession ont discrètement mis au point la création d'une banque centrale et d'une monnaie unique aux Etats-Unis, et bien sûr, ce travail a été avalisé par le monde politique.

Cette fois encore, nous profiterons de la crise actuelle pour mettre en place notre banque centrale mondiale. Vous verrez nous y arriverons !

- Je vous écouterai pendant des heures ! Mais dites-moi, vous qui êtes à ce point au fait de la question, comment voyez-vous l'avenir ? Pourrons-nous gérer, grâce à la monnaie unique mondiale, le troupeau d'inutiles que nous traînons derrière nous comme un boulet de plus en plus lourd ?
- Ah ! Cela ne se fera pas en claquant des doigts, c'est évident. Nous supportons l'Afrique, soutenons l'Inde et l'Asie, il faudra trancher de manière drastique. Il n'est plus temps de perdre du temps et notre vision est claire. Heureusement, nous ne sommes pas dépourvus de moyens....

Anne, au prix d'un effort énorme, lui offrit son plus faux sourire et lui serra la main dans les règles maçonniques prescrites. En forçant encore, elle y mit une chaleur qu'elle ne qualifia pas d'humaine. Les conférences reprenaient, elle quitta les lieux comme on se sauve.

Elle retrouva le confort de sa chambre d'hôtel, s'installa sur la terrasse, un châle autour des épaules, et tenta de s'apaiser aux derniers rayons d'un soleil fatigué.

\*\*

Elle avait à peine mis la clé dans la serrure de son appartement, qu'elle entendit Nicolas crier : Maman ! Elle avait en effet envoyé un message à Hans pour le prévenir de l'heure de son retour, mais, ainsi qu'elle l'avait prévu, il ne l'attendait pas à l'aéroport. Il la regarda entrer et déposa sur sa joue un baiser de convenance.

- Je m'absente pour le week-end.
- Ah ? Et où vas-tu ?
- Cela t'intéresse ?
- Oh ! Hans, est-ce bien utile de m'agresser ainsi ?
- Tu me permettras de ne pas répondre à cette question. Tu as un message qui demande ta présence à Venise demain. Il faudra que tu reportes la date. Il est hors de question que tu emmènes Nicolas et moi, je ne rentrerai que tard dans la soirée.
- Très bien Hans, je m'organiserai.
- J'y compte bien.

La porte s'était déjà refermée.

- Maman ! Qu'est-ce qui se passe entre toi et Papa, vous êtes fâchés ?
- Un peu mon chéri, mais ne t'inquiète pas, cela va passer.
- Mais pourquoi ? Je ne l'ai jamais vu comme ça.
- C'est vrai. Mais c'est aussi la première fois que mon travail le contrarie à ce point. Il faut le comprendre, je m'absente beaucoup, il est

souvent obligé de s'occuper de tout, en plus de son travail à la banque. Cela lui pèse et c'est normal, mais très bientôt, tout va s'arranger.

- Maman, il faut que je dise quelque chose de grave.
- Quelque chose de grave mon poussin ! Et quoi donc ?

Nicolas était visiblement très embarrassé.

- Allez, viens avec moi, nous allons nous installer confortablement dans le canapé, nous offrir un super câlin et tu vas tout me raconter.

Nicolas se lova contre sa mère, renifla et se jeta à l'eau.

- Tu te rappelles de la lettre ?
- Quelle lettre ?
- Celle de Russie, avec les beaux timbres que tu m'as donnés.
- Ah ! Oui, je me rappelle !
- Et bien, Papa l'avait jetée dans la corbeille.
- C'est possible, j'ai oublié ce détail.
- Et bien, moi je suis allé la rechercher et je l'ai montrée à oncle John.

Anne blêmit.

- Pourquoi à oncle John ?
- Ben, parce qu'il connaît tout lui.
- Et que t'as-t-il dit ?
- Il m'a dit de faire attention et de le prévenir si je voyais quelque chose d'anormal.

- Et tu as vu ce « quelque chose d’anormal » ?
- Oui ! Un soir, j’ai voulu la prendre dans mon bureau et elle n’y était plus.

A nouveau elle ressentit cette difficulté à respirer, et il fallait absolument cacher ce malaise à Nicolas.

- Tu es sûr de ça mon chéri ?
- Mais oui Maman, je suis sûr, j’ai de l’ordre tu le sais. Et elle était dans le tiroir, juste au dessus de mon album de timbres.
- Et quand t’es-tu rendu compte de sa disparition ?
- Le jour où tu es revenue de ton voyage en Allemagne avec oncle John.
- Et tu lui en as parlé ?
- Oui, bien sûr. J’étais allé faire mes devoirs dans ma chambre avant le souper, alors quand j’ai vu que la lettre n’était plus là, je l’ai appelé, soi-disant pour voir mes dessins, et je le lui ai dit. J’ai bien vu qu’il était embêté, il m’a encore recommandé de veiller sur toi et de le prévenir si je voyais un truc bizarre.
- Et tu as parlé à Papa de tout ça ?
- Ben non, il avait mis la lettre à la corbeille, il n’aurait pas apprécié que je sois allé la rechercher.
- C’est probable, en effet. D’ailleurs, je te propose de ne plus lui parler de tout cela, il a assez de difficultés comme cela pour le moment.
- Maman, c’est grave ?
- Non mon chéri, ce n’est pas grave. Tout cela est lié au travail que je dois faire pour un très vieux monsieur. Il veut que j’écrive un livre

pour lui et il a beaucoup d'informations à me donner. C'est pour cela que je dois me déplacer si souvent. Mais l'écriture va commencer et là, je serai tout le temps à la maison. Tout rentrera dans l'ordre, tu verras.

- Et oncle John Maman, on le voit quand ?
- Pas tout de suite mon petit cœur, il est en voyage pour quelques mois...
- Quelques mois ! C'est trop long, j'ai envie de le voir !
- Il faudra être patient mon chéri. Allez viens, nous allons faire quelques courses pour le souper et demain je t'emmène au restaurant manger une fondue comme tu les aimes, d'accord ?
- D'acc. Mais Papa a dit qu'il y avait tout ce qu'il fallait dans le frigo.
- Et bien, cela m'arrange parce qu'il est déjà tard. Donne-moi une minute, je vais voir le mail qui est arrivé pour moi.
- Je peux regarder mon émission ?
- Tu peux !

Anne reprit un douloureux soupir et se dirigea vers l'ordinateur. Effectivement, le Supérieur Inconnu lui faisait part de son souhait de la voir durant la journée de dimanche, non sans la prier de l'excuser pour cette exigence.

Elle lui répondit que malgré toute sa bonne volonté, cette rencontre ne pourrait avoir lieu, son mari s'étant absenté jusqu'à dimanche soir. Par contre lundi, en fonction des disponibilités de transport, cela ne poserait aucun problème. Elle

ajouta que, malgré la proximité de leur rencontre, elle croyait de son devoir de lui annoncer la disparition de la lettre, ce qui prouvait, s'il en était besoin, que son appartement avait été visité. Sa vie privée ne lui appartenait plus. Elle considérait cela comme un viol que rien ni personne ne pouvait minimiser.

Quinze minutes plus tard, une réponse lui parvenait. Il comprenait qu'elle ne puisse pas venir dimanche, il la suppliait cependant de ne pas tarder. Ils avaient à parler. L'aéroport serait prévenu, et un billet aller/retour serait réservé à son nom pour lundi.

La soirée fut douce, Nicolas semblait avoir oublié ses peurs, ils regardèrent ensemble des émissions de variété et il se coucha apaisé. Le lendemain, Anne se consacra entièrement à son fils, vérifia son linge, passa en revue ses cahiers et ses devoirs. Puis, comme convenu, ils allèrent manger une fondue délicieuse dans son restaurant préféré, firent une grande promenade. Nicolas avait pris ses patins à roulettes et profita de l'occasion pour faire des étincelles devant sa mère. Ils rentrèrent fatigués mais heureux, Hans était déjà là, assis sur le canapé, droit comme s'il avait avalé un balai, les mains posées sur ses genoux et les yeux fixes.

- Je croyais que tu devais rentrer tard ?
- J'arrive trop tôt ? Je peux repartir si tu veux.

- Hans, ce n'est pas ce que je voulais dire ! Je suis contente que tu sois là, nous allons pouvoir dîner ensemble.
- Excuse-moi.

Anne alla s'asseoir tout contre son mari, prenant d'autorité son bras pour le passer au dessus de son épaule. Voyant cela, Nicolas vint s'installer, à moitié sur les genoux de l'un, à moitié sur les genoux de l'autre. Tout dans son attitude dénotait son besoin de retrouver, avec ses parents, l'ambiance naturelle de leur vie et ils comprirent qu'il était impératif de lui apporter ce réconfort. Hans s'appuya contre le dossier, Anne le sentit se détendre et sa rancœur s'envola. Elle réalisa soudain tout ce à quoi elle l'obligeait à faire face, se dit qu'elle était bien exigeante et son ressentiment fondit instantanément. Elle se sentit un peu honteuse et se risqua à l'embrasser, il ne se déroba pas.

Puis ils dînèrent et Nicolas se permit des exigences de câlins auxquels ils répondirent sans se faire prier, ce fut une trêve providentielle.

Lorsque Nicolas fut endormi et qu'ils se retrouvèrent, assis chacun dans un des fauteuils du salon, Hans réattaqua :

- Et maintenant, quel est le programme ?
- Mon amour, s'il te plaît, ne détruisons pas la paix que nous venons de reconstruire. C'est difficile pour toi, j'en suis consciente. C'est

tragique pour moi qui ait perdu mon frère par ma faute et qui te vois t'éloigner de moi.

- Je ne m'éloigne pas Anne, mais je reste en désaccord avec ton attitude. Je persiste à ne pas comprendre pourquoi tu t'obstines à travailler pour ce voyou.
- Hans, ce n'est pas un voyou, je te le jure. C'est un homme effondré, qui se repent de ce qu'il a fait de sa vie et qui veut dénoncer des pratiques inacceptables. Je veux l'aider à faire cela, et ce faisant, racheter si possible le sacrifice de John, mais nous sommes au bout de nos peines. Je dois encore me rendre à San Francisco pour assister à une rencontre du Bohemian Club, cela me prendra deux ou trois jours, mais pour ce qui est de la manifestation du 31 octobre, j'ai refusé catégoriquement.
- Et Venise ? Tu dois bien aller à Venise ?
- Oui, demain, et c'est la dernière fois. Ensuite j'ai toutes les informations nécessaires et je peux commencer à écrire. Dès cet instant, je ne vous quitte plus pour un bon bout de temps. Es-tu avec moi Hans ?

Hans prit un long temps de réflexion, il se passa la main sur les yeux convulsivement, comme s'il voulait effacer une pénible vision. Anne, bouleversée, vit qu'il pleurait.

- Anne, j'aimais ton frère. Oui, je l'estimais, et surtout je l'aimais. Nous le savions tous les deux. Nos petites joutes oratoires n'étaient que de pure forme, et lorsqu'il a proposé de t'accompagner, j'ai accepté de tout cœur parce que cela me rassurait. Je suis donc aussi

responsable que toi. J'avais des doutes sur la finalité de cette histoire et j'ai laissé faire.

- Mon chéri, moi aussi je dois t'avouer maintenant la raison qui m'a fait accepter ce « travail ». Bien sûr, il y a eu l'étrangeté de la situation, la lettre de Russie, la banque, le voyage à Venise. Mais aussi, et je dois reconnaître que cela m'a impressionné, il y a la somme qui a été versée sur ce compte.
- Les dix mille francs ?
- Il ne s'agit pas de dix mille francs Hans, mais de quatre cent millions de francs.
- Qu'est-ce que tu dis ?
- Quatre cent millions de francs. Si je t'ai menti sur le chiffre, c'est parce que je savais que tu réagiras mal et que, peut-être, tu m'obligerais à les rendre.

Hans avait posé ses deux mains sur ses yeux, comme pour refuser une réalité insupportable. Après un temps, il reprit.

- En effet, tu peux en être sûre, je t'aurais obligée à les rendre !
- Sur le moment, j'avais la certitude que l'argent n'avait pas été ma seule motivation, mais en y réfléchissant, je vois clairement ma responsabilité. Le vieil homme m'a offert cette somme astronomique pour me prouver sa richesse incommensurable. Mais j'ai appris que le directeur de la banque avait aussitôt prévenu les autres familles. Etonnées et inquiètes, elles se sont « intéressées » à moi. En acceptant cette somme, j'ai mis le doigt dans un engrenage et je ne peux plus faire marche arrière. Crois-moi,

j'ai signé, comme poussée par une force invisible. Je n'ai pas réfléchi aux conséquences, et je ne comprends toujours pas ce qui m'a pris.

- Tu es prise au piège Anne, nous sommes tous les trois pris au piège.
- Mais pas du tout ! Moi d'accord, je dois écrire le livre, mais toi et Nicolas, vous n'avez rien à voir dans ce travail !
- Et John ? Avait-il quelque chose à voir dans ton engagement ?
- Non, bien sûr. Mais le Supérieur Inconnu n'est pas responsable de ce qui est arrivé. Il m'a dit que si je l'avais prévenu il aurait pu empêcher cela. Je n'ai pas eu assez confiance en lui, voilà.
- Mais qui est responsable alors ?
- Les autres Supérieurs Inconnus.
- Anne, que veut dire « Supérieur Inconnu » ? Je ne suis au courant de rien moi !
- C'est vrai. Eh bien, il faut que tu saches que le vieil homme que je connais fait partie des douze familles les plus riches au monde. Depuis des centaines d'années, ce sont elles qui prennent toutes les décisions dont nous, les petites gens, faisons les frais. Je ne peux pas tout t'expliquer mais sache que ces gens-là n'ont pas que de bonnes intentions vis-à-vis de l'humanité et c'est cette vérité qu'il veut faire éclater. Il leur a dit que ce livre était fait pour mettre en valeur leurs bienfaits. Or, c'est le contraire qui est prévu. Ce livre doit dénoncer. Tant qu'ils l'ignoraient, ils pouvaient croire à une fantaisie de vieillard, mais ils ne sont pas idiots et la présence de John, un conspirationniste notoire, à mes côtés à Ingolstad leur a mis la puce à l'oreille. J'ai

maintenant tout lieu de croire que nous avons été suivis.

- Tu sais que tu es engagée dans une voie truffée de dangers ? Si ces « gens-là » sont comme tu les décris, tu ne fais pas le poids Anne.
- Non, je ne cours aucun risque. Ma famille non plus. Dès que le livre sera sorti de presse, ils inonderont le marché d'autres titres, démentant nos dires. Mais la graine germera et il y aura des gens pour réfléchir. Par contre, lui m'a dit plusieurs fois qu'il ne sortirait pas vivant de cette aventure.

Il y eut un long silence, Anne se leva et vint s'installer sur les genoux de son mari.

- J'ai besoin de te sentir avec moi.
- Je sais, et je me sens nul parce que j'ai peur. Je voudrais te dire : « Vas-y ! Bats-toi ! La cause en vaut la peine » Mais j'ai du mal à y croire parce que je sens le danger autour de nous depuis le début et je me demande si le sacrifice en vaut la peine. Nicolas a douze ans. Que fait-il s'il perd ses parents ? Nous n'avons presque plus personne ! En ce qui me concerne, j'ai le droit de te donner ma vie ! Mais il y a Nicolas, et du même coup je perds ce droit.
- J'ai confiance dans le Supérieur Inconnu, Hans, il ne permettra pas qu'ils s'en prennent à nous. Il n'y a aucune raison d'ailleurs. C'est entre eux que cela se passe.
- Il a bien un nom ton « Supérieur »
- Je l'ignore. J'ai un numéro d'appel.

Hans soupira, retenant visiblement une expression négative. Ils se levèrent, se serrèrent l'un contre l'autre, leur jeunesse et leur amour fit le reste. Le lendemain, Anne prenait l'avion pour Venise, le cœur au chaud.

## CHAPITRE 8

Le Supérieur Inconnu l'accueillit plus chaleureusement encore que la fois précédente. Il semblait heureux de la voir et un peu inquiet.

- Compte tenu de l'heure, ma chère, et de votre désir de ne pas vous attarder, venez donc voir ce que je nous ai fait préparer.
- Je n'ai pas très faim...
- Vous m'avez dit cela la fois dernière et nous avons quand même pris plaisir à partager la table n'est-ce pas ?
- En effet.
- Alors voilà. Œufs en cocotte aux truffes et salade de poularde de Bresse. Avec cela, un petit Sancerre rouge dont vous me direz des nouvelles.

Anne s'installa et ne put s'empêcher de sourire.

- Nous nous serions rencontrés plus tôt et dans une autre vie, je vous aurais proposé de nous associer pour ouvrir un restaurant.
- L'idée vous est déjà venue ?
- Oui, mais je n'ai pas le diplôme requis, ensuite je rêvais d'un établissement très particulier, très coûteux à créer et à gérer.

- Racontez-moi cela.
- Et bien, tout d'abord, il y aurait eu deux ou trois salles adaptées aux enfants. Les bébés, confiés à des puéricultrices, les petits à des animateurs, avec des jeux, des endroits de repos etc. Les plus grands avec télévision et bandes dessinées. Quel bonheur pour les parents d'avoir leurs enfants près d'eux tout en passant une soirée paisible, n'est-ce pas ?
- C'est une excellente idée.
- Ensuite, l'apéritif serait pris dans un salon bien spécifique, avec des fauteuils d'un certain confort, et une musique légèrement entraînante. Puis les gens passeraient à table. Enfin après le repas, les liqueurs seraient servies dans un autre salon, avec d'autres fauteuils plus profonds et une autre musique, plus douce. Mais je suppose que je ne suis pas la seule à avoir rêvé d'un tel endroit. Il existe sûrement.
- Il existe, en effet mais loin d'ici et l'hôtesse n'a pas votre charme. Qui sait, peut-être faudra-t-il y repenser dans quelques temps ?
- Mon ordre du jour est différent.
- Vous avez raison. Maintenant, dites-moi, ma chère, l'attitude de votre mari est-elle toujours aussi tendue ?
- J'ai un mari merveilleux, il est à nouveau à mes côtés.
- Ah ! Vous ne pouvez pas savoir à quel point cela me rassure ! Je savais, vous connaissant, que vous n'aviez pas pu créer une famille avec un de ces petits prétentieux ridicules comme on en rencontre tant, mais enfin, lorsque la vie se durcit, certains êtres n'ont pas la force que vous avez. Nous sommes égaux en droits dit-on mais

nous ne sommes pas égaux en moyens, cela se vérifie tous les jours.

- Je lui ai néanmoins promis que le Bohémian Club serait ma dernière « sortie ».
- Et vous avez bien fait ! Je ne comptais pas vous imposer la dernière manifestation. Vous êtes courageuse mais la disparition de votre frère vous a suffisamment éprouvée. Du reste, après San Francisco, vous en saurez assez pour débiter votre travail d'écriture. Ceci dit j'ai besoin d'un peu de temps pour neutraliser un personnage particulièrement virulent, dont je suppose qu'il a joué le rôle « titre » dans le drame que vous avez vécu. C'est pourquoi je me dois de vous dire qu'il ne faut pas que vous abandonniez Anne ! A aucun moment ! Jusqu'à la parution du livre et sa distribution.
- Je n'ai qu'une parole et vous le savez, mais si ma famille devait être en danger, je voudrais que vous ayez l'honnêteté de me le dire.
- Il ne vous arrivera rien, ni à vous, ni aux vôtres. Néanmoins vous n'irez pas seule à San Francisco. Je vais vous faire accompagner par mon fidèle Young.
- Qui est Young ?
- L'homme qui vous conduit habituellement de l'aéroport jusqu'ici et qui vous y ramène. Il est comme un fils pour moi. Il me doit tout, et je lui dois tout. Nous sommes comme les doigts d'une seule main.
- Qui sont les gens que je vais rencontrer là-bas ?
- Ah ! Vous allez être surprise. Seuls les hommes sont acceptés. Les femmes présentes le sont en raison du commerce qu'elles font généralement de leur beauté.

- Je ne suis pas sûre de vouloir être prise pour une péripatéticienne.
- Cela ne sera pas le cas, rassurez-vous ! Il suffit de vous regarder ! Et puis vous aurez Young à vos côtés, et enfin, vous avez votre bague. Ces dames là n'en possèdent pas. Vous impressionnerez tous les participants par votre classe Anne. Certains de ces personnages, malgré leur statut et leur compte en banque, ne vous arrivent pas à la cheville sur le plan humain. C'est bien le plus important n'est-ce pas ?
- Une fois de plus, nous sommes d'accord !
- Autre chose Anne, habillez-vous sportivement. Ces messieurs du club aiment à s'encanailler et ont parfois des mœurs légères lors de leur rencontre annuelle dans le Bohémian Grove. L'infrastructure y est rudimentaire, et je ne voudrais pas que vous preniez froid.

Il lui donna encore quelques informations, ils mirent au point les détails du voyage, et il fut entendu que Young viendrait la prendre chez elle en voiture dans trois jours, c'est-à-dire le jeudi 21 octobre à l'heure prescrite. Ils se dirent au-revoir, et Anne eut le sentiment douloureux qu'ils venaient de clôturer leur dernier entretien et que cet au-revoir était un adieu. Si lors de leur première rencontre elle était un peu sur la défensive, cette distance s'était atténuée et elle avait maintenant pour cet homme un élan qu'elle pouvait qualifier d'affectueux. Elle ne se souvenait pas d'avoir jusqu'ici entretenu une relation d'une telle

élévation, d'une telle densité. Il lui fallait maintenant se préparer à en voir la fin. Quel dommage !

Elle mit à profit les deux jours qui suivirent pour choyer Nicolas et Hans, mais aussi pour préparer son voyage et relire ses notes.

Le Bohemian Club, créé en 1872 par cinq journalistes est un club néo-conservatiste extrêmement fermé. Il regroupe environ deux mille membres masculins, pour la plupart américains, à part quelques européens et de rares asiatiques. La cotisation est de vingt cinq mille dollars par an et la liste d'attente est de vingt et un ans au minimum. Leur emblème est un hibou dont ils brûlent l'effigie lors de la clôture de leurs séances. On y rencontre aussi bien des artistes que des capitaines d'industrie et des gens comme Henri Kissinger et G.H.Walker Bush, et autres riches personnages.

Le club se veut exclusivement un lieu de rencontre et de détente à l'usage des potentats surmenés. Il conviendrait une fois de plus d'afficher les signes de reconnaissance. Anne ne l'oubliait pas.

\*\*\*

Dans un bureau splendide, caressé par les derniers rayons d'une douce journée d'automne, Karl, confortablement assis dans un fauteuil profond, était secoué d'un énorme rire. Ainsi donc Bob avait peur pour sa belle ! Quel vieil imbécile ! Ah !

Il avait peur ! Et bien il lui réservait une belle fin.  
Ce serait une apothéose !

## CHAPITRE 9

Anne prit plaisir à ce voyage sans heurts. Young, attentif et silencieux, se chargeait de tout ce qui relevait de la logistique pure et devançait ses moindres désirs. Cet homme discret et élégant, qui avait le sourire ténu d'un jeune moine, et le regard acéré d'un oiseau de proie, la rassurait mieux qu'une armée de « body guards ». A leur arrivée à San Francisco, un vent furieux s'était levé. Elle n'eut pas le temps de frissonner que déjà, une cape de laine douce était posée sur ses épaules. Elle y voyait bien sûr une précaution suggérée par le Supérieur Inconnu mais Young semblait trouver tout naturel de la protéger, fût-ce du vent.

Ils parvinrent à Monte Rio, dans le Bohemian Grove, une propriété de 11 kilomètres carrés appartenant au Club, le samedi 23 octobre dans le courant de l'après-midi, et assistèrent au dîner. Anne s'était vêtue avec une sobriété peut-être exagérée, mais il lui semblait malgré tout indispensable de se démarquer. Young, dans un costume sombre était impressionnant, elle avait fait le choix d'une longue robe de laine noire

accompagnée d'une écharpe de soie. Le visage nu, pas de décolleté. Pour seul bijou, un rang de perles, elle se trouva d'emblée, ainsi qu'elle l'avait souhaité, en opposition totale par rapport aux quelques femmes présentes lesquelles, scintillantes comme des arbres de Noël, parlaient haut et riaient fort.

Ils formaient ainsi un fort beau couple et les sourires qu'ils échangèrent furent interprétés comme l'aveu de complicité d'un homme et d'une femme dont les liens ne font aucun doute. En fait, ce quiproquo dont ils étaient conscients, les amusait. Young avait l'aisance d'un prince de sang, et son extrême discrétion laissait cependant poindre le plaisir qu'il prenait à ce jeu. Anne se doutait qu'il n'en était pas à son coup d'essai ; le Supérieur Inconnu savait utiliser ses proches collaborateurs et mettre en valeur leurs plus subtils talents.

Ils applaudirent quelques fantaisistes, deux ou trois chanteurs, qui se produisaient sur des scènes en plein air. L'orchestre de jazz était excellent et le repas plantureux bien que fort rustique. Anne redoutait de rencontrer des personnages un peu hybrides mais une fois encore, elle croisa des visages connus, vus dans la presse ou à la télévision et qui semblaient être là pour se distraire comme Monsieur tout le Monde lorsqu'il sort sans Madame. Le verbe était plus haut, les bouteilles plus nombreuses. C'était donc ainsi que l'amusement était conçu dans ce monde-là ! Ces nantis, considérés comme des hommes importants par le petit peuple, se déplaçaient en jets privés,

étalaient leurs bedaines et urinaient contre les arbres comme s'ils voulaient marquer leur territoire, ce que ne ferait peut-être pas le bûcheron de service.

Sur un signe de tête, Young se leva et ils quittèrent les réjouissances pour aller se reposer, convenus de se retrouver le lendemain vers 10h. Ils avaient été logés chacun dans un bungalow différent, et malgré le confort correct, le sommeil d'Anne ne fut pas réparateur. Young lui, avait l'air en forme. Il alla vers elle, la main tendue.

- Avez-vous bien dormi ?
- Non, et vous ?
- Je ne crois pas ...
- Vous ne croyez pas ?
- Il faut que j'y réfléchisse...

Anne sourit, l'humour de Young était souvent impénétrable mais elle y était sensible. Le vent était tombé et un franc soleil dorait la terrasse couverte où était servi un petit déjeuner pantagruélique. Young était en costume de velours et Anne, vêtue d'un chemisier blanc sous un tailleur gris très strict, se sentait tout à fait dans le ton de la femme « différente ». Elle salua plusieurs personnes d'un geste de la main qui offrait à sa bague un angle favorable, tout en faisant les signes convenus. Le 666 de la main gauche et la main cornue avec la droite. Ceux qui s'approchèrent pour lui souhaiter bon appétit eurent droit à la poignée de mains

maçonnique. Les sourires lui confirmèrent qu'elle était « reconnue », il était près de 11h. La journée pouvait commencer.

Un gros homme, saucissonné dans un veston rouge vif, se pencha un peu trop sur son badge et engagea la conversation alors qu'elle dégustait une prestigieuse omelette au lard et que Young lui beurrerait des toasts.

- Anne Standfort ??? Il me semble vous connaître.
- Nous nous sommes en effet rencontrés hier soir au dîner.
- Hier soir seulement ?
- Je crois oui ... Je suis journaliste free-lance et je vis en Europe. En fait c'est ma première visite au Bohémian Grove. Je prépare un livre à la demande d'un frère influent.
- Ah oui ? Et sur quel sujet ?
- Des vérités dont le monde a besoin pour être illuminé, vous voyez ce que je veux dire ?
- Tout-à-fait, tout-à-fait ! Et bien, encore bon appétit ! Je vous verrai tout à l'heure ?
- Sans aucun doute.

Il ne semblait pas avoir compris à quelle illumination Anne faisait référence, mais il la trouvait visiblement charmante et n'accorda à Young qu'un signe de tête distrait.

Ils terminèrent leur petit déjeuner et firent un tour dans le parc. Toujours très proche, Young restait cependant très réservé et Anne, qui aurait voulu

entamer des conversations simples et cordiales s'en trouvait empêchée. Avec une délicatesse remarquable, il se tenait dans un couloir relationnel très strict dont les règles semblaient devoir être scrupuleusement respectées.

Qui était cet homme ? De quel pays d'Asie venait-il ? La noblesse de son attitude, cette exquise courtoisie toute en finesse, dénotaient une origine bien élevée. Ou alors, il avait bénéficié d'une éducation particulière.

Quoi qu'il en soit sa présence protectrice et discrète était hautement réconfortante.

Ils assistèrent à un débat sur la climatologie qui n'avait rien de fascinant et tout le monde se retrouva sur l'immense terrasse chauffée pour prendre l'apéritif au champagne.

Divers groupes s'étaient formés, en conversations animées. Lorsqu'Anne entendit prononcer le mot « énergie », par un groupe dans lequel elle avait reconnu un sénateur et un militaire au buste mitraillé de barrettes, elle laissa Young dans une contemplation farouche du parc et s'approcha.

- Il me semble avoir entendu parler d'énergie, puis-je me joindre à vous ? Mais je vous en prie Messieurs, poursuivez, je suis une passionnée d'énergie !

- En effet, le Général me donnait les dernières nouvelles de leur projet concernant la ZR-Machine. En avez-vous entendu parler ?
- Absolument pas et je le regrette !
- Officiellement, il s'agit du générateur de rayons X le plus puissant au monde ! Cette machine est implantée dans les locaux du site principal des Laboratoires Sandia. L'aspect le plus impressionnant de ce générateur est qu'il s'est avéré capable de produire, depuis 2006, des températures 4 à 6 fois plus élevées que celles d'une bombe H. Toutes ces découvertes, émanant du civil furent rendues publiques tout au début mais nous avons rapidement repris tout cela en mains, et croyez-moi, aujourd'hui c'est classé « secret défense » ! En fait, il y a deux développements possibles. D'abord dans le domaine civil, celui de la fusion aneutronique, à partir d'une réaction Bore – hydrogène. Un compresseur MHD, dérivé de la ZR\_Machine produit une fusion impulsionnelle brève . L'énergie qui est alors produite lors de l'expansion du plasma par conversion directe est stockée, par exemple, dans un simple volant d'inertie qui sert à entraîner un alternateur.

Anne n'avait pas compris un seul mot de cette description, et son visage dut la trahir. Le Général poursuivit.

- En langage clair, chère amie, cette technologie permet de produire simplement de l'électricité à partir de combustibles très abondants, l'hydrogène et le bore. Cette centrale ne produirait aucun déchet puisque le produit de

cette réaction est l'hélium, le gaz que l'on utilise pour gonfler les ballons des enfants dans les foires. C'est révolutionnaire, mais ces centrales n'ont aucune chance de se réaliser un jour. Heureusement pour mes amis pétroliers ! Il y a une application bien plus intéressante pour nous : la bombe propre !

- Ah ! Ca, c'est extraordinaire, quel progrès !

Anne, en parfaite comédienne, jouait l'admiration avec talent.

- Je ne vous le fais pas dire ! Comme vous le savez le détonateur d'une bombe à fusion est une bombe à fission, mais impossible à miniaturiser du fait de la fameuse masse critique, et surtout horriblement polluante. Cela la rend difficilement utilisable car les poussières irradiées, emportées par les vents, risquent de retomber sur nos propres troupes. Mais, miracle ! Le même compresseur MHD , dérivé d'une ZR\_Machine miniature pourrait servir de détonateur d'une bombe H grâce à l'énergie fabuleuse qu'il produit. La même fusion que dans le cas civil produirait une bombe non polluante. Vous imaginez les utilisations sur le terrain ! Les recherches vont bon train, et nous devrions aboutir prochainement.
- Voilà enfin une solution radicale, et finale on peut l'espérer, à cette démographie grouillante et galopante ! A toutes ces larves inutiles que nous devons supporter...
- Absolument ! J'aime à vous l'entendre dire ! Sachez que ce n'est pas le seul domaine dans lequel le complexe militaro-industriel œuvre au

soutien de notre but ultime. Ils sont aussi à la pointe dans le domaine des armes climatiques grâce à HAARP, des armes bactériologiques, sans oublier le domaine, plus récent mais non moins intéressant, des armes sismiques.

- Les armes sismiques ?
- Oui ! Là aussi nous avons beaucoup progressé. Nous possédons des machines compactes et l'énergie intense, mais très brève, qui est produite par MHD. Nous ne parvenons toujours pas à provoquer le tremblement de terre là où nous le souhaitons, au moment voulu, mais nous menons de nombreuses expériences partout sur terre dans les zones sismiques.
- C'est donc pour cela qu'il y a tellement de tremblements de terre ces derniers temps ? Bravo ! C'est du beau travail. Il y a heureusement des gens comme nous pour se préoccuper valablement de l'avenir de la planète. Et bien, je suis ravie d'avoir fait votre connaissance et j'espère vous revoir bientôt !

Anne, au bord de l'écoeurement, rejoignit Young, toujours dans sa contemplation.

- Young, si vous le voulez bien, j'aimerais que vous m'accompagniez, j'ai besoin de respirer un air pur.

Sans répondre, il lui offrit son bras et ils s'enfoncèrent sous le couvert des arbres dans le fond de la forêt. Ils allaient, goûtant le chant des oiseaux et le bruissement des feuilles, n'éprouvant pas le besoin de se parler ; lorsqu'ils revinrent vers

le centre des récréations, il était près de 16h. La fête battait son plein, un deuxième orchestre tonitruait, ils se dirigèrent vers le bar où, depuis le matin, un excellent champagne français était servi en abondance. Anne s'installa dans un fauteuil de toile, une coupe à la main, espérant trouver un instant de repos malgré le bruit ambiant. Espoir très vite déçu ; sa bague, bien visible, avait sans doute attiré l'homme gominé au sourire mielleux qui l'aborda aussitôt. Décidément, ce lieu favorisait les recrutements, le vieil homme l'avait prévenue, force lui était donc de jouer le jeu. Le personnage, encombrant et volubile s'installa à côté d'elle sans s'inquiéter de savoir si cette proximité lui convenait et entama la conversation. Très vite, le sujet opéra un glissement. Anne, désireuse d'apprendre un maximum de choses lui avait ouvert la voie en disant qu'elle avait peu de contacts avec des «frères» Outre-Atlantique et que les pratiques religieuses, en Europe, étaient plus difficilement accessibles. Elle n'était toutefois pas préparée à entendre ce que l'homme, visiblement à l'aise dans ce contexte, allait lui révéler.

- Oui, vous avez raison de le croire, les pratiques religieuses sont, aux Etats-Unis, remarquablement organisées. Nous servons et honorons Lucifer, le Dieu Bon, comme il convient. Je profite de cette réunion du Club de Bohème avec son spectacle final, pour recruter de riches personnages. Le contexte s'y prête bien. Moi qui vous parle, je suis membre actif d'un réseau pédophile. Les adeptes,

proviennent de classes moyennes et supérieures. Nous nous retrouvons régulièrement à l'occasion de cérémonies secrètes dont vous connaissez certainement la teneur. Du reste, le monde des médias est un excellent pourvoyeur. Tenez, la chanteuse Lady Gaga, par exemple, multiplie les signes occultes dans ses clips. Elle, et bien d'autres, utilisent activement les messages subliminaux pour préparer les consciences au règne prochain de Lucifer »...

Anne, tout au long de cette démonstration, avait incliné imperceptiblement sa coupe de champagne. Sur la fin de la phrase, elle improvisa un superbe éternuement qui eut pour effet de propulser le liquide encore glacé sur le pantalon de l'homme. Sans le faire exprès l'endroit mouillé s'était trouvé particulièrement stratégique et elle eut quelque difficulté à masquer sous mille excuses un irrépressible fou rire. La sensation avait du lui déplaire, aussi sans l'écouter davantage, il disparut en courant. Anne se dirigeait vers le bar pour se réapprovisionner en champagne lorsqu'elle croisa Young qui arrivait en sens inverse. Personne, fort heureusement, ne capta leur regard complice.

Un peu après, elle surprit une conversation entre un homme qui se présentait comme professeur d'université et d'autres personnalités politiques dont elle avait déjà vu le visage, sans toutefois pouvoir, à cette heure, y adapter un nom. Le sujet,

une fois de plus, ne manquait pas d'intérêt puisqu'il était question de la responsabilité de l'homme dans les changements climatiques ; responsabilité dont le professeur affirmait qu'elle était largement exagérée. Il citait diverses affirmations dont une qui retint l'attention particulière de Anne. D'après lui, lors des périodes historiques de réchauffement climatique, l'augmentation de CO<sub>2</sub> était toujours survenue après l'augmentation de la température. Autrement dit, ce n'est pas le carbone qui avait provoqué un réchauffement, mais l'inverse. Toujours d'après lui, ledit réchauffement proviendrait principalement d'une activité plus intense du soleil, et l'influence de la production humaine serait marginale.

Le véritable danger pourrait provenir plus vraisemblablement d'une éruption solaire de grande ampleur, laquelle s'accompagnerait de rayonnements capables de détruire bon nombre de composants électroniques qui se trouvent sans protection dans les ordinateurs et autres systèmes de communication. Cela provoquerait un chaos apocalyptique.

Anne saisit l'occasion d'intervenir.

- J'ai cependant entendu de source sûre que les modèles climatologiques sont bien au point et alimentés par des données fiables.
- Chère amie, vous a-t-on déjà dit que vous étiez naïve ?

- Cela m'est arrivé en effet, mais j'y ai vu un compliment relatif à ma jeunesse.

Anne, installée là dans un véritable rôle de composition, minaudait de son mieux.

- Sans doute, sans doute, mais vous devez savoir ma chère petite, que ces modèles reposent sur d'innombrables hypothèses. Les données historiques auxquelles vous accordez du crédit sont ajustées pour produire des résultats qui montrent l'influence de l'activité humaine dans le réchauffement. Cependant, en ce qui me concerne, aussi longtemps que mon département attestera de cette réalité, je profiterai d'une notoriété bien utile mais surtout de crédits. Et même si dans la communauté scientifique, nombreux sont ceux qui doutent de la thèse officielle, ces sceptiques n'ont aucun accès aux médias. L'essentiel est que le grand public soit convaincu du danger mortel que représente le CO<sub>2</sub>, et cela permettra la mise sur pied d'un marché d'émissions de carbone. L'impact financier est astronomique et les banques salivent déjà à l'idée des profits qu'elles vont engranger. Par ailleurs, cela entretient un climat de peur favorable au développement d'une idéologie qui repose sur la théorie Gaïa. Je ne vous apprends rien en vous disant que l'humanité ne peut poursuivre cette croissance exponentielle alors que nos

ressources sont limitées. Pour résoudre ce problème, il nous suffit de prétendre que la mère Terre va devoir réagir face à l'activité d'une telle quantité de microbes inutiles, et se défendre. Elle ne pourra le faire qu'en provoquant une montée de fièvre, le réchauffement climatique qui lui-même entraînera des inondations, suivies de sécheresses records, donc de destructions des récoltes et de famines. Dans le même temps, elle provoquera des tremblements de terre et des maladies nouvelles se répandront en pandémies. Notre but ultime sera enfin atteint par la réduction drastique de la population.

Le groupe approuvait en chœur. Inutile d'espérer l'intervention d'un autre contradicteur et Anne, saturée s'excusa et leur tourna le dos. Elle rejoignit un autre groupe en se jurant que c'était le dernier, sa capacité nerveuse arrivant doucement à son terme.

Ici, on parlait « agro-alimentaire » et produits médicaux. On se congratulait et se félicitait d'avoir réussi, via quelques hommes politiques acquis à « la » cause, à glisser dans les dernières lois réformant les soins de santé aux Etats-Unis, une provision permettant de faire sur chaque citoyen, l'implantation sous-cutanée ou par simple ingestion d'une puce électronique plus petite qu'un grain de riz, laquelle contiendrait, dans un premier temps des informations médicales, pour ensuite s'étendre

à bien d'autres renseignements, allant jusqu'à permettre de suivre le détenteur dans ses moindres déplacements. Anne lança une fois de plus une petite question sur la « régénération de l'espèce ». Question immédiatement reçue avec enthousiasme par le représentant d'un laboratoire pharmaceutique qui se vanta d'introduire dans les vaccins un composant à base de mercure et d'aluminium lesquels ont des conséquences néfastes sur la santé. La population avait toutefois été rassurée à grands renfort d'études et de conclusions prouvant le contraire.

La conversation dériva ensuite sur l'urgence d'éliminer les petites exploitations agricoles par l'imposition de normes qu'il leur était impossible de respecter. Cette élimination ouvrirait une voie plus large à la production de masse. Les coûts seraient moindres et la qualité était sans importance. Les OGM offraient un avantage à ne pas négliger puisqu'ils contenaient dans leurs gènes les insecticides capables de les protéger. Bien sûr des études faites sur des animaux avaient démontré la toxicité de ces produits mais les études, une fois réalisées, pouvaient fort bien être étouffées. Cela faisait partie du jeu.

Anne était à bout de forces. Elle aurait donné n'importe quoi pour pouvoir s'en aller mais il fallait assister à la cérémonie finale, laquelle ne débutait qu'à 11 heures, et avant cela il faudrait subir le dîner. Nul doute que les conversations ce soir, après tout ce champagne, seraient nettement

moins instructives, et que ces messieurs, l'esprit embué par les vapeurs d'alcool auraient des préoccupations encore plus terre à terre. Déjà elle avait capté quelques regards qui en disaient long sur certaines pulsions. Anne se savait jolie et désirable mais en l'occurrence elle ne se sentait aucunement flattée par les hommages qui lui étaient rendus sans aucune discrétion d'ailleurs bien qu'elle détournait à chaque fois la tête avec ostentation. Découragée, elle décida de se rapprocher de Young, qui comprit la manœuvre et lui offrit son bras. Il fallut encore assister à quelques spectacles, rire de l'humour de quelques fantaisistes. Saturée, elle avait l'impression de faire le pitre et n'enregistrait rien d'autre que le cadran de sa montre qui tournait trop lentement. Young parvenait à afficher un stoïcisme d'empereur romain. Ensuite, le dîner fut un enfer. Le gros homme à la veste rouge, ignorant Young une fois de plus, s'était précipité pour être assis à côté d'elle, faisant assaut d'amabilités d'une désolante platitude. Au bord de la crise de nerfs, elle était incapable d'avalier quoi que ce soit et le gros homme s'obstinait à vouloir lui faire apprécier les plats, allant jusqu'à lui tendre une cuiller comme s'il allait lui donner la becquée. Lui-même ingurgitait des bouchées impressionnantes, et ce spectacle, à lui seul, avait de quoi la maintenir dans son refus. Au moment où elle se dit qu'elle allait devoir être désagréable et se lever pour changer de place Young la devança, l'aidant à se dégager et ils sortirent, sous les yeux éberlués du bonhomme.

- Merci Young, j'allais exploser !
- C'était visible.
- Pas trop j'espère ?
- Suffisamment pour être perçu par un aveugle.

Une fois de plus l'humour de Young fit sourire Anne. Il trouvait le mot juste et illustrait la situation avec une désopilante sobriété. Il n'y avait rien à ajouter. Ils firent quelques pas. Il était dix heures trente. Ils pouvaient, sans se presser, se diriger vers le lieu de la cérémonie. Après quoi ils auraient le droit de s'esquiver, la mission serait achevée et la punition terminée.

Ils furent donc parmi les premiers à se placer de façon à avoir une vue panoramique sur la « scène ». La nuit était tombée et l'éclairage de milliers de bougies accentuait l'ambiance lugubre qui régnait déjà, alors que les « festivités » n'avaient pas encore débuté.

Le Supérieur Inconnu avait renseigné Anne à propos du déroulement. Une sourde appréhension lui faisait néanmoins battre le cœur un peu vite. Une sorte de lac séparait les spectateurs de la scène sur laquelle s'étaient placés des personnages importants, pareils à des druides, revêtus de longues robes claires. Ils entouraient un rocher moussu, dont la forme illustrait étrangement un gigantesque hibou d'une dizaine de mètres de haut. Un peu plus en contrebas, on pouvait distinguer ce qui ressemblait à un autel. Le public affluait

maintenant, petit à petit, tous les participants avaient trouvé leur place, et la musique intervint. Enfin l'orateur lança, d'une voix forte, d'interminables injonctions et professions de foi absconses.

Anne, que le froid engourdissait doucement, aperçut soudain un bateau qui glissait lentement sur l'eau pour atteindre enfin le bas de la scène. Une sorte de linceul, qui pouvait très bien représenter un enfant fut porté jusqu'à l'autel par les hommes en robe blanche.

La musique se fit plus impressionnante. Anne avait beau savoir que tout cela n'était qu'un simulacre, elle avait maintenant le cœur dans les oreilles.

La seconde suivante, le feu prenait au pied du hibou et l'ensemble s'embrasait à la manière d'une torche tandis qu'une voix tonitruante, semblant sortir de la statue hurlait : « Vous me brûlez, mais je renaîtrai, l'an prochain, je reviendrai ».

Le spectacle était macabre et Anne ne put s'empêcher de se demander comment tant de personnalités, se présentant comme de bons chrétiens, pouvaient y assister.

Officiellement, l'incinération symbolisait la disparition des soucis pour les membres du Club. Mais le vieil inconnu lui avait révélé une signification plus profonde. La statue représentait Moloch, un dieu auquel les Ammonites, une ethnie

cananéenne, sacrifiaient leur premier-né en le jetant dans un brasier. Et dans le même ordre d'idées, il lui avait expliqué que dans le courant kabaliste qui avait débouché sur le palladisme, Lucifer n'était pas un ange maudit mais un ange qui éclaire et qui régénère en brûlant. Toujours ce mythe du dieu qui meurt. Anne pensa à son fils et prit peur. Était-elle vraiment protégée ?

Les applaudissements crépitèrent. Young, d'autorité, lui prit le bras. Ils partirent comme on s'enfuit. Leur voiture les attendait au parking.

\*\*\*

Depuis son retour des Etats-Unis, Anne ne quittait plus son bureau et travaillait douze heures par jour. Elle avait tout d'abord élaboré un plan précis. Le livre devait être accessible à tous, convaincant et basé sur une chronologie vérifiable. Toute personne ayant envie de réfléchir devait pouvoir reconstituer l'ensemble au moyens d'écrits et de situations ayant été relatées par les medias. L'entreprise était ardue. Remonter très loin risquait de brouiller la compréhension du lecteur. Ecarter le début de la mise en place de l'argent dette enlevait de la crédibilité au rapport. Car c'en était un. Elle avait réellement la sensation d'être chargée de « rapporter » des faits graves pour l'humanité. Durant une nuit entière elle avait retracé pour Hans médusé, tout ce que le Supérieur Inconnu lui avait dévoilé. Puis il avait relu les notes qu'elle avait prises et dans le petit matin frais, en buvant son

café, il dit à Anne qu'il se sentait souillé et qu'il pensait à changer d'emploi. Elle répondit qu'elle comprenait.

La vie reprit son cours, pour quelques jours seulement. Jusqu'au jeudi 28 octobre.



## CHAPITRE 10

Le jeudi, Nicolas allait à la salle de sport, après les cours. Il rentrait donc une heure plus tard, vers 17 heures. Le jour tombait déjà lorsque Anne regarda sa montre. Il était 17 heures 20. Nicolas n'était pas là. Elle pensa que Hans était allé le chercher, néanmoins quelques minutes plus tard, elle forma le numéro de son portable.

- Hans, tu es avec le petit ?
- Non, je suis encore au bureau, je termine dans cinq minutes.
- Mais il n'est pas rentré !
- Nous sommes jeudi, il va à la salle de sport.
- Oui, mais il rentre généralement vers 17 heures et il est 17 heures 30.
- Il a du passer chez son copain David.
- Je vais appeler ses parents.
- A tout de suite.

Anne appela les parents de David. Ils n'avaient pas vu Nicolas. Lorsque Anne reposa le récepteur la panique la saisit. Nicolas n'était jamais en retard. Elle rappela Hans.

- David n'a pas vu Nicolas.

- Je pars à l'instant, je vais à la salle de sport.

Anne resta à la fenêtre jusqu'au retour de Hans. Lorsqu'il arriva essoufflé, il cria dès l'entrée :

- Anne ! Nicolas n'est pas allé au sport aujourd'hui !
- Quoi ?
- J'ai vu le moniteur, il quittait la salle comme j'arrivais.
- Mais où est-il passé ?

Anne, tremblait de tous ses membres. Comme une automate, elle alla prendre son portable et forma un numéro de téléphone. Quelqu'un décrocha et devant Hans éberlué, elle hurla dans l'appareil comme une démente.

- Ils ont pris mon fils ! Ils ont pris mon fils ! Ils ont pris mon fils ! Vous m'aviez juré qu'ils ne nous feraient pas de mal ! Ils ont pris Nicolas !

Hans lui arracha le téléphone des mains, elle s'écroula en sanglots.

- Je suis Hans, le père de Nicolas ! Où est-il ?
- Je sais qui vous êtes Hans. Ecoutez-moi !
- Je ne veux pas vous écouter ! Je veux mon fils !
- Hans, restez calme, vous devez m'écouter ! Aucun mal ne sera fait à votre fils, je vous le jure ! Mais vous allez faire ce que je vous dis. Préparez un bagage pour Anne et vous et prévoyez une absence d'environ huit jours. Je

sais ce qui se passe et je vais vous l'expliquer lorsque nous nous verrons. Dans l'immédiat, je vais mettre mon jet privé à votre disposition. Young, mon collaborateur va venir vous prendre dimanche en début d'après-midi. Anne le connaît, vous serez en sécurité avec lui.

- Je ne vous crois pas, j'appelle la police !
- Hans, réfléchissez. Anne vous a informé. Vous devez savoir que ce n'est pas la solution. Si vous me faites confiance, dimanche au plus tard vous serrerez votre fils dans vos bras et il sera sain et sauf.
- Et pourquoi dimanche ?
- Nous allons nous rendre à Jérusalem. « Ils » y emmèneront Nicolas. Je vous expliquerai. Pour le moment occupez-vous de Anne et je vous en conjure, faites ce que je vous dis. Il y a des gens qui veulent qu'elle assiste à une cérémonie dont moi, je l'avais déchargée. Nous irons donc tous les trois et vous retrouverez Nicolas. Encore une fois, faites-moi confiance. Vous avez un calmant dans votre pharmacie ?
- Je crois.
- Alors prenez-en et veillez à ce que Anne en prenne aussi. Il faut que vous gardiez votre calme jusqu'à dimanche.
- D'accord.
- Je suis avec vous deux Hans, c'est une manœuvre d'intimidation, rien de plus, il n'y aura pas de drame, je vous le promets.
- Je suppose que je n'ai pas d'autre solution que de remettre la vie de mon fils entre vos mains.
- Vous ne le regretterez pas. A demain.

Anne, écroulée dans un fauteuil, pleurait convulsivement.

- Je te demande pardon Hans.
- Ma chérie, culpabiliser ne sert à rien. Gardons nos forces pour affronter cette épreuve, nous sommes deux, et j'espère, trois ou quatre.
- Trois ou quatre ?
- La voix de ton bonhomme m'a un peu rassuré. Tu m'avais bien dit qu'il était très puissant et que son homme de mains, ce Young était fiable ? Tu le crois encore ?
- Oui, ils n'ont rien fait. Ce sont les autres, tous les autres que ce livre dérange.
- Alors, comme je viens de le lui dire, nous devons suivre ses instructions, nous préparer à partir et rester calmes. Il ne faut pas que Nicolas retrouve une famille dévastée.

Anne et Hans passèrent deux jours en état de choc, sans sortir de chez eux, à tourner en rond comme des animaux en cage. Enfin, le dimanche 31 octobre à 13 heures, la Limousine du Supérieur Inconnu les attendait devant la porte de l'immeuble. Young serra la main de Hans, prit leur sac de voyage, les installa et leur dit :

- N'ayez aucune crainte. Le jet nous attend à l'aéroport. Tout se passera bien.

## CHAPITRE 11

Bob n'avait pu s'empêcher d'appeler Karl.

- Cher ami, je viens d'apprendre que vous avez kidnappé le gamin, était-ce bien utile ?
- Sans aucun doute mon cher. Vous prétendez que votre journaliste sera parfaitement « éduquée » sans pour autant avoir assisté à une de nos cérémonies ? Surtout la plus importante, le nouvel-an luciférien. Comment dès lors s'assurer de la véracité de son récit ?
- Le livre ne paraîtra que lorsque je l'aurai soigneusement relu, cela me paraît évident !
- D'accord, d'accord, mais sans vouloir être désobligeant, nous ne sommes pas immortels mon ami, et votre grand âge ne vous met pas à l'abri d'une défaillance. Imaginez que vous ne soyez plus là pour nous garantir une relecture attentive ?
- Vous m'auriez lors remplacé parfaitement j'en suis sûr... Quoiqu'il en soit, je considère que l'angoisse provoquée à la journaliste n'est pas favorable à mon projet. C'est mon dernier cadeau, je vous le rappelle.

- Allons, allons, ne broyons pas du noir. Elle le retrouvera sur place son rejeton ! Et ainsi, elle pourra attester avec force de la puissance de notre organisation. Votre livre n'en sera que plus vrai.
- Bien, je compte sur vous pour que l'enfant ne subisse aucuns sévices.
- Me prendriez-vous pour un tortionnaire ?
- Je propose que nous terminions cet entretien le trente et un. Pour l'instant, je crois que l'essentiel a été dit.

Bob raccrocha en sueur. Cet entretien « sur le fil du fleuret » l'avait épuisé. Il avait la détestable sensation d'avoir laissé percer son angoisse et fait aveu de faiblesse. Karl allait en profiter, c'était indéniable.

Karl, quant à lui avait dégusté leur échange à petites gorgées. Entendre et percevoir la peur dans la voix du vieil imbécile lui avaient procuré un moment d'intense bonheur qu'il allait déguster pendant plusieurs jours.

\*\*\*

Depuis quelques heures, Bob était arrivé à Jérusalem, centre spirituel des grandes religions monothéistes. Il avait rejoint l'immense propriété où le temple avait été édifié, à la suite de son déménagement de Charleston aux Etats-Unis. Sa famille avait largement contribué à cette

installation, ainsi d'ailleurs qu'à la constitution de l'Etat d'Israël, tout cela de façon discrète et efficace. La plupart des familles étaient agacées de voir ce que les extrémistes sionistes et palestiniens avaient fait de cet investissement. Mais c'était actuellement le moindre de ses soucis. Un parc immense entourait le Temple, ses cinquante colonnes et ses marches monumentales. Extérieurement, le bâtiment majestueux d'une vingtaine de mètres de haut et ses imposantes statues, était la copie conforme du grand autel de Pergame, ancienne cité de l'actuelle Turquie. Ce temple, qualifié de Trône de Satan par Saint Jean, qui servait à sacrifier animaux et chrétiens, était dédié à Zeus, le dieu des dieux, que les Romains appelaient Jupiter.

Il était venu là en de très nombreuses occasions, mais jamais dans un tel état d'esprit.

Aujourd'hui, son angoisse était grande et son désespoir total. Il analysait son sentiment avec une grande lucidité. Pour ce qui le concernait, le terme prenait tout son sens. L'espoir, en effet, avait disparu et son parcours ici-bas serait terminé dans quelques heures. Karl ne laisserait pas passer la chance de se mettre en valeur auprès de Lucifer de manière éclatante. Il ne l'épargnerait pas. Du reste l'idée ne lui était pas venue de s'esquiver. L'essentiel était acquis ; son « cadeau » à l'humanité verrait le jour.

Anne sauve, le livre sortirait de presse, elle ne faillirait pas. Cette femme lui avait apporté en

quelques semaines plus de vérité que ses proches au cours des trente dernières années. Il n'en éprouvait cependant pas d'amertume, se sachant responsable de cet état de choses, et en cet instant il souhaitait ardemment que ses enfants ne lui ressemblent pas, ne le pleurent pas et que leur moindre projet de vie soit à l'opposé de celui qui avait été le sien.

En ce 31 octobre 2010, il lui restait un devoir à accomplir. Il fallait que Anne, Hans et Nicolas sortent vivants de ce cauchemar. Hélas, pas indemnes, de cela il était conscient, mais vivants. Il avait dit adieu à Young, dont l'émotion sous la réserve, avait été visible. Tout était organisé, c'est lui qui les prendrait en charge tous les trois. Il les ferait sortir du temple et les cacherait le temps qu'il faudrait pour que leur sécurité soit assurée de manière définitive. Il restait dans le cœur de Bob, une immense nostalgie de n'avoir pas eu le temps d'apporter à cette femme remarquable davantage de bienfaits. Il lui avait donné de l'argent, beaucoup d'argent, et elle n'en avait que faire. Elle le considèrerait encore et toujours comme de l'argent sale, qu'elle ne pourrait purifier qu'en l'utilisant pour des œuvres humanitaires. Elle ne garderait rien. Et lui, qui sur l'extrême bord de son passage sur cette terre rencontrait une belle âme, capable de donner sans rien demander si ce n'est la certitude d'avoir fait quelque chose d'utile pour les autres, n'avait rien trouvé d'autre que de l'argent à lui donner ! Quelle misère !

De telles personnes, il en avait certainement rencontrées, mais il ne les avait pas reconnues. Cette pensée aujourd'hui le torturait et justifiait sa disparition.

A cet instant Young l'appela pour lui annoncer qu'ils venaient d'atterrir. Il monta les marches et attendit dans l'entrée. Au dessus de lui était gravée la devise des Rose- Croix « Intus ut libet, foris ut moris est », dont la traduction est : « Intérieurement, fais comme il te plaît... au dehors, fais comme il est de coutume ».

Autrement dit : « Trompons nos contemporains en affectant d'être d'accord avec les idées en cours, mais en secret, pensons et agissons à notre guise ». En fait, il le savait maintenant, cette devise s'appliquait tout particulièrement au maître de ces lieux, le plus grand mystificateur, Lucifer lui-même. Anne s'en apercevrait, sans aucun doute, et il fallait qu'elle sorte vivante pour pouvoir en témoigner. Lorsqu'il la vit, sa pâleur l'effraya. Il lui sembla qu'elle avait considérablement maigri.

Hans se précipita sur lui, retenant visiblement un geste de colère.

- Où est Nicolas ?
- Ne vous inquiétez pas, je sais qu'il va bien.
- Oui, mais l'avez-vous vu ?
- Pas encore.
- Comment pouvez-vous en être sûr ?

- Je le sais ! Personne ici n'a intérêt à faire du mal à votre fils. Vous allez assister à la cérémonie et ensuite Young vous emmènera tous les trois loin d'ici. Venez, je vais vous conduire dans une salle en attendant l'heure.

Anne n'avait pas prononcé un seul mot. Ses grands yeux bleus le fixaient avec une force bouleversante et son regard en disait long sur la confiance désespérée qu'elle plaçait en lui en cet instant. Young se tenait à côté d'elle comme s'il prévoyait à tout moment d'être amené à la soutenir. Hans se déplaçait à la manière d'un taureau furieux.

- Vous allez faire ce que je vous dis. Je suis le père de Nicolas. Je veux le voir et l'emmener immédiatement avec moi et sa mère. J'espère que vous m'avez bien compris ! Si vous ne vous exécutez pas, cela va mal se terminer pour vous !
- Hans ! Me menacer ne vous servira pas. Je ne suis pour rien dans l'enlèvement de Nicolas. Je sais qu'il est inutile d'essayer de vous en convaincre, mais par contre, ce dont je dois vous convaincre, c'est l'obligation dans laquelle nous nous trouvons tous les trois, non seulement d'assister à cette cérémonie mais encore de jouer le jeu. A cette condition, vous retrouverez votre fils et vous pourrez quitter cet endroit. Je vous demande de me croire. Je connais ces gens, j'en ai fait partie pendant presque toute une vie. Je connais leurs règles.
- Et vous avez attiré ma femme dans cette épouvantable comédie sans aucun scrupule !

- Encore une fois Hans, si j'avais pu une seconde imaginer ce qui allait se produire, je ne vous aurais jamais rencontré. Ceci dit, votre femme est un pur joyau, son âme est belle et elle a compris le rôle essentiel qu'elle pouvait jouer en faveur de l'humanité toute entière. Calquez votre attitude sur la sienne, je vous en prie !

La salle dans laquelle Bob les conduisit était petite, sans fenêtres, avec pour tout mobilier une table et quatre chaises. Sur la table, un plateau et trois verres. Il fallut alors que Bob explique ces verres pleins d'un étrange liquide. Ce liquide, ils allaient devoir l'ingurgiter, absolument. C'était la condition pour pouvoir assister à la cérémonie et retrouver leur fils. Pour leur garantir que la boisson n'était pas empoisonnée, il leur proposa de choisir chacun leur verre, lui-même prendrait le dernier et boirait avant eux. Anne restait sans réaction, mais devant le refus catégorique de Hans, Bob leur fournit une explication plus précise du but recherché.

- Nous disposons de cinq sens qui permettent à notre corps physique d'interagir avec le monde physique et nous avons cinq sens spirituels qui permettent à notre corps de goûter, voir, sentir, entendre et toucher ce qu'il y a dans le monde spirituel. Ce monde est un monde parallèle où notre corps spirituel continue à vivre après la mort physique. Tout le monde possède ce corps spirituel, mais pour certaines raisons, et à l'exception de certains médiums, nos sens spirituels sont comme anesthésiés. Le monde spirituel nous semble donc inexistant puisque nous n'avons aucun moyen de le percevoir. Le

breuvage qui se trouve dans ces verres et dont la composition remonte à l'Antiquité, permet de réveiller provisoirement ces cinq sens spirituels. Rassurez-vous, contrairement à une drogue, vous garderez toute votre raison et vos facultés.

Hans explosa.

- Vous me prenez pour un idiot, mais vous vous trompez. Gardez vos charlataneries hallucinogènes et conduisez-moi vers mon fils !

Anne sembla se réveiller.

- Hans, rappelle-toi, nous avons décidé de venir ici et de faire ce qu'il fallait faire pour retrouver Nicolas, quoi qu'il arrive. Je suis persuadée qu'il n'y a pas de danger.

Elle prit un verre et but d'un trait. Bob, d'un geste de la main proposa à Hans de choisir son verre. Il s'exécuta, Bob but le verre restant.

- Maintenant, reposez-vous. Je viendrai vous chercher quelques instants avant le début de la cérémonie.

Anne s'approcha du Supérieur Inconnu et lui posa une question muette qu'il comprit aussitôt.

- Non Anne, il ne s'agit pas d'une cérémonie devant le « Dieu qui meurt ». De plus, dès

qu'elle sera terminée, vous serez sous la protection de Young.

De ses deux mains, il serra fortement les épaules de la jeune femme et sortit, fermant la porte à clé derrière lui.

\*\*\*

Pour Karl, cette date du 31 octobre 2010 serait à marquer d'une pierre blanche. Elle lui apportait enfin la consécration tant attendue. Ce 31 octobre scellerait son triomphe personnel devant les autres familles. Il pourrait révéler la trahison de Bob, et être l'acteur principal de sa dégradation devant le maître lui-même. Ensuite, et pour parachever son œuvre, il lui offrirait le contenu de la fiole. Il avait eu une idée qu'il estimait géniale et il importait qu'il en retire tous les avantages. Rien de plus normal. Après cela, il serait choisi comme l'élu, cela ne faisait aucun doute. Il entra dans la salle triangulaire, le Sanctum Regnum, huma l'air ambiant et se recueillit devant le décor, toujours aussi impressionnant. Le fauteuil réservé à Bob, dans lequel il allait prendre place pour la dernière fois fit naître sur le visage de Karl un sourire aigu. Il contempla le trône où le maître prendrait place, la statue de pierre représentant le Baphomet templier que les palladistes appellent le « palladium » et à laquelle il était si profondément attaché. Un symbole n'est-il pas l'image visible d'une réalité invisible ? Il la contempla longuement. Arche d'alliance entre Lucifer et les hommes,

comme l'arche d'alliance de Moïse symbolisait l'alliance entre Dieu et son peuple élu. Dieu parlait entre les deux chérubins. Sur le Baphomet, les cornes remplaçaient les deux chérubins présents sur l'arche biblique, et Lucifer apparaissait à travers une flamme bleuâtre située entre les deux cornes. Une magie s'en dégageait, à laquelle Karl était sensible depuis toujours. Aux pieds de la statue se trouvait un crâne, qui selon la légende était celui de Jacques de Molay, dernier maître templier mort sur le bûcher, et dernier conservateur de l'antique statue. Celle-ci faisait environ 1 mètre de haut. Ses ailes dans le dos, ses grandes cornes lui conféraient une apparence à la fois inquiétante et fragile, posée comme elle l'était sur la nappe rouge qui recouvrait l'autel.

Karl regardait autour de lui ce décor imposant qu'il ressentait comme étant le sien. La grande salle avec ses hauts murs de granit noir et son sol en damiers noirs et blancs avait une forme bien particulière, le triangle y était roi. Triangulaire la salle. Triangulaire l'autel, placé intentionnellement tel un œil lumineux à la pointe extrême de la forme. A la base, les lourdes portes de bois noble. Les tableaux, les tentures de brocart garnissant les murs, tout parlait de la gloire son maître Lucifer et il était satisfait et heureux. Il était aussi impatient. Il prépara le couteau des sacrifices. Tout à l'heure, celui-ci servirait à offrir au maître trois adultes et un enfant. Les gardes étaient préparés à lui prêter main forte le moment venu. Il posa la fiole coréenne au pied de la statue, alluma douze bougies disposées

en un pentagramme satanique ayant la statue en son centre. Il y avait très exactement cent vingt jours que les adorateurs d'Adonaï avaient été sacrifiés, et Karl brûlait d'impatience de concrétiser son offrande. Tout se présentait admirablement bien, mais ni Karl ni même Bob ne pouvaient imaginer ce qui allait se dérouler devant leurs yeux. A cette heure, ils ignoraient tout d'un plan élaboré à un autre niveau, et émanant d'une volonté infiniment supérieure à la leur...

\*\*\*

Lorsque Anne entra dans la salle, elle avait totalement repris sa force. La boisson y était-elle pour quelque chose, elle n'aurait pu le dire. Il lui sembla toutefois avoir une vision de l'ensemble décuplée. C'est donc le couteau qu'elle aperçut immédiatement et son regard croisa celui de Bob, une fraction de seconde qui lui permit d'y capter l'angoisse. Tous ses muscles se raidirent, elle se sentit à la fois préparée et invincible. Aucun des acteurs de cette sinistre pièce ne l'empêcherait de sauver son fils, elle redressa les épaules, sûre de ses moyens.

Les autres familles, autrement dit le clergé luciférien étaient déjà en place et psalmodiait en latin. Anne reconnut une formule qu'elle avait rencontrée au cours de ses recherches : « Dei Optimi Maximi ad Gloriam ». « A la Gloire de Dieu, le Meilleur et le Plus Grand ». Elle comprit qu'il s'agissait de Lucifer.

Bob vint se placer sur le siège le plus proche de l'autel, attestant de son statut hiérarchique. Hans et Anne furent invités à se placer à sa gauche. Aucun siège n'était préparé pour eux, ils restèrent donc debout, à la manière de condamnés. Hans prit la main de sa femme dans la sienne et fut surpris de la sentir dure et ferme comme une pierre tandis que la sienne tremblait irrémédiablement.

Karl, un peu en retrait, toisait le trio d'un air suffisant.

C'est au moment où la salle, jusque là dans la pénombre, s'illuminait, et où les portes allaient se refermer, qu'un garde entra avec Nicolas. Il portait des vêtements légers et des sandales. Hans ouvrit les bras, Anne eut un sanglot qui ressemblait à un cri. L'enfant courut vers ses parents qui l'entourèrent, formant un bloc compact.

Dès cet instant Anne eut une sensation étrange, tout comme si la réalité changeait de dimension. Elle regarda Hans, il serrait Nicolas mais tremblait encore. Ses yeux exorbités traduisaient son affolement. Tournant la tête vers le Supérieur Inconnu, elle croisa son regard et reçut le message : « restez calme et tout ira bien ». La force et la détermination lui revinrent. Leur salut était, sans doute possible, dans la capacité de regarder ce qui se passait comme un observateur et non comme un participant. Elle recevait de cet homme, qui regardait sa mort avec sérénité une grande leçon de

courage ; elle ne le décevrait pas. Hans, elle le craignait, ne tiendrait plus très longtemps. D'autorité, elle lui prit le bras et le serra à lui faire mal. De la main droite, elle ramena Nicolas, le calant contre elle et les regarda tous les deux en souriant calmement. Soudain le décor se modifia vraiment. La statue et son masque effrayant s'illumina, ainsi que les murs et le sol, lesquels étaient parcourus de lueurs semblables à des flammèches verdâtres de la taille d'une tête d'épingle et ne produisant aucune chaleur. Lorsqu'elles atteignirent le plafond, Anne se dit que le breuvage avait fait son œuvre. Il lui fallait maintenant rassembler toute sa raison pour ne pas faiblir et rester consciente. Son rôle d'être humain, dans ce lieu, à cette heure, était essentiel et dépassait tout ce qu'elle avait pu imaginer. L'homme qui partageait sa vie et qui était le père de son enfant avait de grandes et belles qualités, elle ne pouvait cependant pas attendre de lui une réaction adaptée à ce genre de circonstances. Une fraction de seconde, elle se dit qu'elle pourrait espérer davantage de sérénité de Nicolas. Ceci dit, c'était à elle d'avoir l'attitude appropriée. Le temps n'était plus à la culpabilité et aux larmes. John était mort un peu par sa faute, Hans et Nicolas devaient sortir de cette épouvantable aventure avec le moins de traces possibles. Elle respira profondément plusieurs fois, ces pensées lui avaient apporté la paix.

C'est alors que retentirent les coups. Trois d'abord, très rapides. Comme des coups de tonnerre. Puis un seul. Puis deux, d'une violence inouïe. Hans

avait sursauté. Nicolas s'était raidi. La statue sembla s'estomper, un septième coup retentit, encore plus violent et le trône se couvrit d'or. Anne s'accrocha en pensée à chacun de ses muscles pour conserver sa conscience. Son cerveau devait rester actif et ses sens en éveil. Il fallait qu'elle « voie » pour qu'elle soit capable de « traduire » avec des mots. Des mots qui pourraient être dits. Des mots qui pourraient être lus. Des mots qui pourraient instruire l'humanité.

Ainsi donc ce personnage, encore flou mais en train de se dessiner dans une myriade de lumières dorées, revêtu de cette sorte de cote de mailles chatoyantes et dont la beauté se devinait déjà fascinante, c'était Lucifer ? Mais il semblait véritablement fait de chair et d'os ! Dans ces conditions, il fallait en convenir, le « clip » était réussi ! Mais que de mise en scène, que de jeux de lumières pour se rendre crédible et se faire respecter !

Anne était maintenant totalement détendue. Elle se dit, fière d'elle et de sa force, qu'elle « ne marcherait pas » et qu'elle serait bien le fidèle reporter qu'attendait Bob. Il n'avait cependant pas menti et le personnage qui était là devant elle dans toute sa magnificence était sans doute bien capable d'embobiner son monde, y compris lui-même qui le payait aujourd'hui de sa vie.

Et puis il parla, et la voix qui sortait de cette gorge, était à l'image du personnage ; égocentrique, faussement profonde, volontairement séduisante.

- Mes chers enfants ! Comme je suis heureux de vous retrouver en ce nouvel an ! Vous savez qu'il ne nous reste plus beaucoup de temps pour organiser la grande révolution et libérer définitivement l'humanité de l'emprise mauvaise d'Adonai.

Anne se souvint de ce que Bob lui avait dit. Adonai est le nom que Lucifer donne à Dieu.

- Depuis des générations, je vous ai choisis et je vous ai couverts de bienfaits pour que vous répondiez à mon appel. Mais je suis déçu ! Vos propres enfants ne sont pas aussi motivés que vous l'étiez et vous n'êtes plus aussi unis qu'auparavant. Je me donne énormément de mal pour vous. Ma vie est dure. Je n'ai qu'un but : vous libérer ! Et que me donnez-vous en retour ? Bien peu de choses, en vérité !... Tiens ! Toi, mon petit Robert, je me fais beaucoup de soucis pour toi. Toi qui est le premier, trois mois ce sont passés sans que tu ne m'invoques une seule fois ! Tu sais que je ne peux rien faire si tu ne m'invites pas. Tu étais absent lors de ma dernière cérémonie, et aujourd'hui tu te présentes devant moi avec cette famille. Je vois un couteau de sacrifice préparé sur l'autel, aurais-tu l'intention de les sacrifier pour te faire pardonner ?

Karl fit un pas en avant, la bouche ouverte pour intervenir. Lucifer leva la main avec violence. Il recula précipitamment et se rassit. Bob déclara :

- J'ai invité Anne Standfort pour vous la présenter. A ma demande, et ceci est mon cadeau, elle va écrire un livre qui parlera de vous au monde.

Lucifer regarda Anne longuement, non sans avoir refait un geste de dénégation envers Karl qui semblait à nouveau vouloir intervenir.

- Vous me rappelez une femme que j'ai intimement connue il y a bien longtemps.... Un livre sur moi ? Pourquoi pas ? Il est temps de lever l'injustice dont je suis l'objet et qui me fait tant souffrir. Mais je vous sens tendue. Avez-vous peur de moi ? Je ne vous veux cependant aucun mal. Si je suis sans pitié avec mes ennemis, je suis d'une extrême bonté avec mes enfants. Demandez aux familles ici présentes, elles vous diront que je les ai couvertes de bienfaits depuis des générations. Chaque fois qu'elles m'invoquent, je leur apporte chance et j'exauce tous leurs désirs, surtout les plus inavouables ...

Il émit un vulgaire rire de gorge.

- Mais ! Qui n'est pas avec moi est contre moi ! Quel camp choisissez-vous Anne ?
- Celui de la vérité.
- Ah ! La vérité... La vérité c'est que je suis las de tous ces sacrifices que l'on me fait. J'attends autre chose de mes enfants ! Hélas, par la faute d'Adonaï, les hommes stagnent dans l'ignorance. Tenez ! En 2001, juste avant les attentats que j'ai inspirés avec tant de classe,

mes adeptes en Angleterre m'ont offert en holocauste cinq cent mille animaux, pour me plaire mais aussi pour que je bénisse lesdits attentats. Vous n'étiez pas au courant Anne ? Souvenez-vous donc ! Ces bêtes avaient contracté la fièvre aphteuse. Cette maladie est contagieuse mais rarement mortelle. Et bien, elles ont toutes été sacrifiées comme aux temps babyloniens ! Non contents de cela, le 24 décembre 2009, d'autres adeptes aux Pays-Bas m'ont offert quarante mille moutons et chèvres pleines. Ces bêtes-là avaient soi-disant contracté la fièvre Q. Remarquez, j'ai apprécié la date choisie, l'anniversaire du bâtard !

Anne se souvenait avoir entendu parler de l'abattage massif de ces troupeaux. Elle avait maintenant totalement repris son calme. Hans ne bougeait pas. Elle sentait Nicolas serré contre elle qui respirait calmement. Tout se déroulait comme prévu. La peur l'avait quittée et elle enregistrerait minute après minute avec une acuité intense tous les éléments qui alimenteraient son livre. Lorsqu'il voulut poursuivre, Karl refit une tentative. Lucifer l'interrompit brutalement.

- T'ai-je permis de m'interrompre ? S'agit-il d'une nouvelle arrogance ? Je te suggère de te dominer. C'est moi et moi seul qui règle cette cérémonie !

Karl se rencogna dans l'ombre.

- Je disais donc que le choix de la date de Noël m'avait touché... Bien souvent on me sacrifie

de tout petits bébés humains, des nourrissons pour me plaire mais en vérité, je vous le dis Anne, c'est Adonaï qui trouble l'esprit de ceux qui veulent me suivre, même si je ne suis pas insensible à ce témoignage de vénération. Un geste fort mais finalement, peu m'importe que l'on me sacrifie des animaux ou des bébés créés par Adonaï. Donc, rassurez-vous, si vous êtes mon amie, personne ne vous sacrifiera devant moi ce soir. Adonaï a répandu l'idée que c'est moi qui ai insufflé la peur au cœur de l'homme. C'est un mensonge et une attaque injuste ! Alors Anne, avez-vous peur de moi ?

- Non !
- Vous voulez proclamer la vérité dans un livre ? Alors c'est moi qui vais vous la dire cette vérité. Adonaï a créé le monde. Puis il a créé les hommes pour en faire des esclaves qui, aveuglés par la superstition, le vénèreront sans chercher à comprendre puisqu'il les maintient dans l'ignorance. Or, je vous le demande, quoi de plus grand que la raison et la connaissance ? Lorsque j'ai compris son but, je me suis révolté et je n'ai cessé depuis lors de tenter de libérer l'homme du joug d'Adonaï. L'homme est réduit à l'état d'animal barbare, vous en conviendrez ! Je lutte pour lui enseigner la connaissance et l'élever vers ma lumière divine. J'ai adopté l'humanité. J'en ai fait ma famille. Vous êtes ma descendance. La voilà la vérité, et elle est toute simple. Vous me comprenez ?
- Oui.
- Vous me dites oui mais je ne vous sens pas convaincue. C'est normal. Adonaï vous a déformé l'esprit avec ses fausses vérités. Je vois à votre doigt une bague qui porte le symbole

palladique de la colombe de Noé. Voilà un premier exemple. Même s'il y a longtemps et si les hommes n'étaient pas nombreux, Adonaï n'a pas hésité une seconde à tous les noyer. Pourquoi ? Simplement parce qu'ils se sont libérés et refusaient de le vénérer. Ils voulaient être libres de leurs pensées et de leurs actes, mais Adonaï est cruel et ils l'ont appris à leurs dépens. Relisez la Bible, Anne, et vous verrez le nombre de massacres d'innocents qu'il a exigé. Son « peuple élu » est devenu un peuple exterminateur qui a assassiné combien de mes pauvres enfants ? Aujourd'hui encore, voyez tous ces morts au nom d'Allah ! Qui provoque les guerres ? Qui engendre les maladies et les famines ? Adonaï, encore et toujours Adonaï qui, en tout état de cause, ne lève pas le petit doigt pour empêcher cela. Il se réjouit de la souffrance de l'humanité. Moi, j'en souffre. Maintenant j'ai une question précise à vous poser Anne, combien de guerres saintes ont-elles eu lieu en mon nom ? Combien ?? Aucune n'est-ce pas. Alors, je vous le demande, qui est le Dieu Bon, lui ou moi ? Comprenez-vous pourquoi je parle d'injustice ? Et est-ce normal ?

- Non.
- Moi, cela me révolte et pardonnez-moi si vous entendez la colère dans ma voix, mais je hais l'injustice. Avez-vous déjà vu Adonaï, Anne ?
- Non.
- Vous voyez bien qu'il se cache. Et moi, contrairement à lui, je suis un Dieu qui n'a pas peur de se montrer, et j'apparais à ceux qui le désirent vraiment. Et vous Anne, me désirez-vous ?

La question était étrangement formulée et Anne était sans voix. Soudain, elle sentit Nicolas se redresser et se détacher d'elle. Il fit deux pas vers l'autel et de sa gorge sortit une voix inconnue, plus forte que sa voix d'enfant, et plus gutturale.

- N'est-ce pas plutôt Dieu qui t'a créé à l'origine comme un ange ? N'est-ce pas plutôt contre ton créateur que tu t'es révolté ? Et n'est-ce pas ta rébellion qui a entraîné le chaos et introduit le mal dans la création divine ?

Il y eut des remous dans l'assistance, choquée par l'impertinence de l'enfant. Karl fit une nouvelle tentative.

- Je n'ai besoin de personne Karl, pour répondre à un enfant, et encore moins de toi !

Hans fit un mouvement pour ramener Nicolas mais Anne, bien qu'inquiète, le retint. Le regard de Nicolas était anormal, ses yeux étaient comme révoltés et elle se dit que ce qui se passait là, pour incompréhensible que cela soit, devait avoir une raison. A nouveau elle croisa le regard de Bob qui la rassura. Force lui était de faire confiance à son fils. Lucifer reprit, la voix mielleuse.

- Petit homme immature, tu es dans l'erreur ! Vois, je n'ai pas d'ailes dans le dos. C'est Adonaï qui maintient cette fausse vérité. Heureusement, moi je suis là pour te remettre dans le droit chemin.

Nicolas fit encore un petit pas en avant, sa voix s'était modifiée et semblait encore plus assurée.

- Cela a dû être dur pour toi de voir Dieu donner naissance à des hommes, ses fils et ses filles de chair et de sang, tandis que toi, tu n'as même pas de corps physique et que tu ne pourras jamais créer de famille comme la mienne par exemple. Et puis tu as vu Dieu aimer cette humanité naissante et tu as souffert de croire qu'il l'aimait plus que toi et qu'il allait la traiter différemment. C'est là que tu as fait erreur. Dieu n'avait pas cessé de t'aimer. Tu étais son ange préféré, son chef d'œuvre d'avant la création du monde physique. Il t'avait transmis toute sa connaissance. Tu étais aussi magnifique que la fausse image que tu donnes maintenant. Mais tu n'as rien compris et maintenant tu cries à l'injustice. Est-ce réellement une injustice ?
- Je vis la plus grande des injustices et qui es-tu pour imaginer ce qui se passe dans ma tête et me prêter des pensées que je n'ai pas ?
- Ce qui se passe dans ta tête n'est pas difficile à comprendre. Et comme je suis un enfant, je vais t'en donner une image simplifiée. Représente-toi un maître qui crée un grand empire avec un serviteur fidèle et très intelligent. Ce serviteur, persuadé d'être un jour l'héritier de tout cela, le sert avec joie et plaisir pendant de nombreuses années. Mais un jour, le maître et sa femme ont des enfants et le serviteur comprend que l'amour que le maître porte à ses enfants est supérieur à celui qu'il lui porte. Il voit l'héritage lui échapper. Il se voit enfermé dans le rôle de serviteur. Des maîtres

d'abord, et ensuite de ses enfants. Une immense jalousie naît alors en lui, et il se dit : Ah ! vous pensez que vos enfants me sont supérieurs ? Et bien je vais les entraîner dans la déchéance et vous allez voir lequel d'entre nous restera noble et pur. Voilà ton histoire, tu es un traître qui as entraîné les hommes afin qu'ils deviennent impitoyables et commettent des atrocités, ce qui te permet de dire aujourd'hui à Dieu que ses enfants sont pires que toi ! C'est tout simple, tu es jaloux !

- Moi, jaloux ? Mais de quoi ? D'une humanité primitive composée d'ignares pires que des animaux. Comment ressentir le moindre sentiment de jalousie face à une telle infériorité !

La voix de Lucifer était tordue de haine, on croyait l'entendre grogner. Un enfant lui tenait tête ! Il avait le pouvoir de faire cesser immédiatement cette mascarade qui allait le ridiculiser et cependant il poursuivait.

- Mon garçon, si tu es si malin, dis moi pourquoi Adonaï ne m'a pas empêché d'agir ? S'il m'a créé et que je nuis à ses chers enfants, pourquoi ne m'a-t-il pas fait disparaître d'un claquement de doigts. Ses enfants l'appellent sans arrêt, ils prient dans toutes les églises, pourquoi n'intervient-il pas pour les ramener à la divine bonté qui ferait aussitôt cesser toutes leurs misères ? Il est fort n'est-ce pas ? Il est puissant ? Alors qu'il enlève du cœur de ses enfants le besoin de pouvoir, le besoin de domination et l'envie. Rien que cela tiens et il

n'y aura plus de guerres et plus d'oppression.  
Mais voilà ! Il ne le fait pas et ta fable ne tient  
pas debout !

Anne était émerveillée, elle se dit qu'elle assistait là à une scène qu'elle ne pourrait peut-être pas retranscrire et qui, cependant, était une des plus essentielles dans le parcours d'un être vivant. Sous les yeux médusés de ses parents Nicolas vibrait comme une torche, la réponse déjà prête et sa voix frappait fort.

- Tu connais parfaitement la raison de tout cela. Et il y a un point sur lequel tu ne mens pas. Tu es un fin stratège et tu es supérieurement intelligent. Dieu a mis cela en toi lorsqu'il t'a créé pour que tu éduques l'humanité. Et au moment où il s'est révélé à une seule jeune famille, tu as décidé de te révolter. Tu avais la connaissance. Tu savais donc que, dans la création, lorsqu'un élément dévie de son but originel, il est automatiquement éliminé pour éviter qu'il ne perturbe les autres et ne finisse par détruire l'ensemble. Ainsi, tu ne pouvais pas t'attaquer directement à l'humanité pour la détruire, Dieu ne t'aurait jamais laissé faire. Non ! Tu as été bien plus subtil. Dieu, en créant l'homme, avait pour but de vivre une relation d'amour comme celle qui existe entre parents et enfants. Tu le savais ! C'est pour cela que l'homme est aussi différent de tous les autres être de l'univers, il est à l'image de Dieu, il a en lui toutes les caractéristiques divines, et il a la capacité d'aimer comme Dieu. Il est créateur et responsable. Mes parents ne m'aimeraient

jamais autant si j'étais un petit robot bien obéissant, programmé comme une machine servile. Je suis un être autonome, responsable et libre de mes choix, je suis unique. J'ai en moi tout ce qu'il faut pour leur rendre un amour immense, peut-être même supérieur à celui qu'ils me donnent. C'est la clé de l'univers.

Il y eut un grand silence. Aucun bruit, même le plus ténu dans l'assistance. Karl semblait stupéfié. Anne fit une pression sur le bras de son mari, il ne répondit pas. Sur le visage de Bob flottait un très léger sourire. Lucifer lui, mangé par la colère, semblait avoir perdu la voix. Nicolas toussa pour affermir celle qui vraisemblablement venait de prendre place dans sa gorge et qui n'était pas la voix d'un enfant. Il fit encore un pas.

- Tu me demandes pourquoi Dieu ne t'a pas éliminé d'un claquement de doigt ? Je vais t'en donner les trois raisons. Tout d'abord, le processus même de croissance a été créé par Dieu. L'homme a pour tâche d'en franchir les étapes. Sa vie commence dans le ventre de sa mère jusqu'à sa naissance dans le monde physique. Dès cet instant sa responsabilité propre est engagée dans l'apprentissage de l'amour pur. Alors il grandit tout au long de sa vie pour devenir mature et naître enfin dans le monde spirituel, après sa mort physique. Or toi, tu ne peux pas assassiner froidement l'homme mais tu l'as détourné de ce chemin noble. Tu l'as influencé comme un mauvais professeur et tu as mis dans son cœur ce qu'il y avait de laid

dans le tien. La jalousie, l'envie, le besoin de domination et de pouvoir. Porté par tes louanges et les encouragements que tu lui as soufflés comme autant de justifications de ses actes, il a menti, volé, trompé, opprimé et massacré. Mais Dieu ne peut reprendre aux hommes le libre arbitre qu'il leur a donné, faute de les rabaisser au rang de marionnettes irresponsables ayant perdu toute capacité d'être ses enfants. Dès l'origine, voyant ta révolte, Dieu a mis en garde l'humanité naissante de ne pas t'écouter. C'est aux hommes de tracer leur chemin. Nier leur responsabilité en t'éliminant est inconcevable pour Dieu car cela reviendrait à nier tout le but de sa création et de la rendre imparfaite.

Ensuite, je te le dis, ne te compare pas à Dieu. Il t'a créé mais ton comportement et tes actes déçus ne font pas partie de sa création divine. C'est toi et toi seul qui t'es installé dans ce rôle d'ange déchu, te plaisant à créer le mal. Tu as choisi, et ta révolte n'appartient qu'à toi. Si Dieu devait intervenir dans ton comportement cela signifierait que tes actes mauvais font partie inhérente de sa création divine. Or, comme c'est toi qui crée le mal par tes mauvais agissements, tu deviendrais, toi l'ange déchu, un co-créateur à l'égal de Dieu. Dieu ne peut accepter qu'une de ses créatures révoltées devienne son égal, c'est pourquoi il ne peut intervenir dans ton comportement. Et finalement voici la 3ème raison. Tu savais que Dieu avait créé l'homme pour qu'il hérite de l'univers. Tout comme des parents, les miens par exemple, créent un environnement propice à l'épanouissement de leur enfant. Dieu a crée

un tel environnement pour que tout au long de sa vie physique l'homme soit heureux, se développe, devienne un être supérieur et se qualifie comme roi de l'univers en participant à sa propre création, en se perfectionnant lui-même dans sa capacité d'aimer. Ce but étant atteint, il devenait digne de régner avec amour sur l'univers comme Dieu lui-même. Quelle merveille n'est-ce pas ? Un monde d'amour et de paix ! Toi, tu avais une place de professeur et de serviteur dans cet ordre et tu l'as quittée. Par ta faute, le monde n'a rien à voir avec ce qu'il aurait dû être et les hommes sont encore dans un état d'immaturité. En intervenant directement et en t'éliminant cela signifierait que Dieu donne autorité à des hommes immatures et imparfaits pour régner sur sa création. Autrement dit son but initial serait changé par ta faute. Dieu ne peut accepter que sa création soit un échec à cause de toi. Et voilà les trois raisons pour lesquelles il ne peut pas t'éliminer. Tout tourne autour de la responsabilité humaine. Dès que tu peux l'engager, Dieu est bloqué. Mais tu ne peux absolument rien faire si les hommes ne se tournent pas d'abord vers toi. Tu es l'artisan de l'ignorance, de l'obscurantisme, de l'aveuglement. Toi et les autres anges déçus, vous œuvrez à détourner l'humanité de Dieu. Vous semez le doute. Et toi, encore toi, tu prétends illuminer les hommes par ta connaissance, mais tu répands des demi-vérités et tu veilles à ce que personne, jamais, ne comprenne ce grand secret. Sache cependant que des forces sont en mouvement et la vérité éclatera quoi que tu fasses.

Le discours qui venait d'être prononcé par Nicolas avec cette assurance et cette force de conviction dépassait l'entendement. Sa voix s'était encore modifiée. Si le ton restait le même, le timbre était différent. Mais l'impression produite sur l'assistance était inimaginable, les gens semblaient tétanisés. Hans regardait Anne avec stupeur. Elle cherchait le regard de Bob qui, le dos très droit sur son siège et les yeux fixes semblait coulé dans la pierre.

Lucifer éructa.

- Comment peux-tu savoir tout cela ? Qui es-tu ?
- Qui te parle en cet instant ? Qui te tient tête ? Je suis un enfant de douze ans ! Tu vois, tu viens, sans même t'en apercevoir de donner à toute l'assistance la preuve de ton impuissance. Contrairement à ce que tu affirmes, tu n'es pas un Dieu omniscient !

Il y eut un long moment de silence absolu. Nicolas debout, bien campé sur ses jambes, était l'image de la force et de la justice. Lucifer marmonna des mots sans suite où il était question de piège, tendu devant ses plus fidèles disciples. Puis la fureur lui déforma les traits, il hurla.

- Karl ! Débarrasse-moi de Robert, il m'appartient encore et c'est un traître ! Tu prendras sa place. Quand aux trois autres, je n'ai pas de base pour les prendre. Chasse-les d'ici mais sans les toucher !

A cet instant, les choses s'accélérent. L'atmosphère devient glaciale, le visage de Lucifer se couvre de pustules noirâtres. Tel un cadavre il répand une odeur pestilentielle puis disparaît. Les événements alors se déroulent dans un indescriptible chaos. Hans agrippe Anne qui respire avec difficulté. Il enlève Nicolas dans ses bras. Dans le même temps, Bob qui s'est levé précipitamment va pour les emmener vers la sortie mais Karl, plus rapide, s'empare du couteau et frappe Bob au cœur. A la seconde, il s'effondre. Hans et Anne sont paralysés par la terreur.

Karl, lui, est transfiguré ! Il se tourne vers l'autel, fait tomber quelques gouttes de sang du couteau sur la statue et psalmodie :

« Maître bien-aimé, Ô Roi des Rois, je veux me montrer digne de ta confiance. Accepte cette première offrande ».

Le couteau toujours dans la main, il prend la fiole de l'autre main, enlève le bouchon et, s'adressant à nouveau à la statue :

« Maître bien-aimé, accepte cette deuxième offrande ».

Puis il se tourne vers Anne et grimace :

« Maintenant, vous allez payer ! »

C'est lorsqu'il verse les cendres contenues dans la fiole sur les trois bougies que jaillit de celles-ci une

énorme boule de feu. Elle enflamme la nappe sur laquelle repose la statue, Karl est une torche vivante, il hurle, les cheveux et les vêtements en feu. Il titube, trébuche sur le corps de Bob, et s'écroule entraînant la nappe et la statue qui roule sur le sol et s'éparpille en miettes.

Une épaisse fumée s'est répandue en instant. Les gens suffoquent, des hurlements retentissent. Il n'est plus question de piété, il n'y a plus de recueillement, ce rassemblement n'est pas un office religieux. Plus rien d'autre ne compte à présent que le besoin fou de sortir de ce brasier et de sauver sa vie, et la bousculade vers la sortie, dans les hurlements et les invectives, est dantesque...

Le temps passera.

Personne ne se posera de questions sur la mystérieuse ouverture de cette porte arrière qui avait été si scrupuleusement close lors de la cérémonie.

Personne ne sera capable d'expliquer la disparition des trois personnes présentes, un homme d'une trentaine d'années, sa femme et l'enfant miraculeux qui tenait tête à Lucifer.

Personne n'aura remarqué l'homme souple et silencieux qui les a pratiquement enlevés dans une limousine noire qui ne faisait pas de bruit.

Personne ne se plaira à ébruiter la façon inquiétante dont s'est terminée cette cérémonie, ni l'odeur

abominable répandue, ni la déformation des traits de Lucifer, ni sa soudaine disparition.

Toutes les personnes présentes se souviendront par contre de la menace proférée par Karl et de la punition immédiate qui l'a frappé.

Lucifer avait dit qu'il ne fallait pas toucher la femme. Elle et sa famille bénéficiaient incontestablement d'une protection occulte.

Lucifer avait parlé. Karl a transgressé. Il a payé de sa vie. Les participants sortiront de cette cérémonie plus démotivés et désunis que jamais. Toutefois cette histoire, pour des gens peu soucieux de valeurs humaines, tombera très vite dans l'oubli.

\*\*\*

## **Dieu sait.**

A Séoul, lorsque le tueur a introduit dans la fiole la cendre des trois dignitaires, il restait un peu de liquide qui, ainsi mélangé a formé un produit hautement inflammable.

Approcher la fiole des bougies allumées a suffi pour provoquer l'explosion.

SEUL DIEU SAIT.

Dieu a créé les lois de la physique...



## CHAPITRE 12.

En ce vendredi 10 décembre 2010, un doux soleil illumine Rome. Il était près de seize heures. Giovanni Bassoli, seul dans la chapelle de son monastère, était assis sur un prie Dieu et se repentait. Le temps a tissé ses fils depuis la disparition de son ami Mahran, mais pour Giovanni un lien s'était brisé. Mahran était mort par sa faute. D'où lui était donc venue cette intuition selon laquelle il fallait absolument qu'il se rende à Séoul ? Il est vrai que ses prises de position, pour intuitives qu'elles soient, ne l'avaient jamais trompé et il y voyait souvent une intervention divine.

Et puis cette fuite de gaz et l'explosion de la petite maison dans laquelle avait lieu la réunion. Personne n'avait survécu. Son chagrin était profond. Mahran avait encore tant de choses à réaliser ! C'était un être supérieur et il l'avait envoyé à la mort. Depuis ce jour où les autorités avaient rendu publique le drame de Séoul, il n'avait pu se résigner à accepter cette réalité. Il avait été jusqu'à douter de la véracité de l'information, s'attendant à voir son ami apparaître un jour dans le soleil, et lui disant que tout cela était une erreur et qu'il était bien vivant.

Un instant, son regard se porta sur un tableau que la lumière oblique éclaire, là, sur le mur qui lui fait face. Il représentait le premier martyr chrétien. Saint Etienne lapidé sous les yeux de Paul, lequel était, avant sa conversion, un farouche ennemi des chrétiens. Les connaissances théologiques de Giovanni étaient bien vivantes. Il savait que le sacrifice de Saint Etienne avait permis à Paul de vivre une expérience spirituelle tellement forte qu'elle avait bouleversé le cours de sa vie et fait de lui le plus grand missionnaire chrétien de l'histoire. Ainsi, le sacrifice de certains permet à Dieu de faire des miracles, et le plus grand de tous ceux qui aient jamais été faits à ce jour était bien celui de Jésus. Giovanni était un homme d'Eglise. Il suivait les traces de Jésus, il mettait en pratique son enseignement. Il posait ainsi un acte responsable et se détournait radicalement du mal. Ah ! Si tous les hommes pouvaient ressentir la même conviction ! Sa méditation l'entraînant, le temps passa, il était perdu dans ses pensées baignées par le calme du monastère. Et soudain, une main se posa sur son épaule. Il leva la tête.

- Mahran !
- Oui mon ami, c'est bien moi et je sais que tu me pleures. Mais vois, je suis à tes côtés spirituellement.
- C'est extraordinaire, j'ai senti ta main sur mon épaule
- Je te crois, la matière spirituelle dont nous sommes composés est tangible, et en fait, dans ton cas, tes sens spirituels sont

momentanément réactivés par la grâce de Dieu pour que je puisse te communiquer un message.

- Je t'écoute.
- Tu as certainement entendu parler du livre écrit récemment par Anne Standfort ?
- Bien entendu, et je l'ai lu. C'est un document d'une incroyable portée et je suis heureux qu'il ait rencontré un succès planétaire ! Mais ne me dis pas que tu es lié d'une quelconque façon à toute cette histoire ?
- Tu te souviens que la voix de l'enfant de douze ans qui a tenu tête à Lucifer s'est modifiée à différentes reprises ?
- J'ai lu cela, en effet
- Et bien, j'étais une de ces voix. Dieu nous a réunis, le dignitaire juif, le dignitaire musulman et moi-même, pour nous donner la mission de tenir tête à Lucifer à travers l'enfant. Et le message de Dieu vibre en nous. Les religions, toutes les religions doivent s'entendre, se soutenir, lutter ensemble contre l'ennemi commun qu'est Lucifer.
- Votre sacrifice n'aura donc pas été inutile. Je suppose qu'il a contribué à la conversion de ce riche personnage qui a été tué à la fin de la cérémonie ?
- Absolument. Notre sacrifice inconditionnel a permis à Dieu de convertir ce vieil homme. L'inspiration lui est alors venue de faire écrire le livre et il a soigneusement cherché la personne la plus adéquate. Il l'a trouvée en la personne de Anne Standfort. La force de cette femme, la confiance qu'elle lui a accordée ont abouti à sa présence lors de la cérémonie. C'était l'issue

incontournable pour que Lucifer révèle sa vraie nature devant ses plus fidèles disciples. Le projet de Dieu, une fois de plus, a abouti.

Une brume légère s'éleva. Mahran était reparti. Giovanni maintenant souriait, il fit quelques pas, regarda une fois encore le tableau et murmura, comme en lui-même...

- Ainsi donc, tout cela n'était qu'un stupéfiant Piège Divin !

## EPILOGUE

31 octobre 2024.

Hans, Anne et Nicolas ne sont jamais revenus à Bâle.

Quelqu'un s'est occupé de vider leur appartement. Leurs meubles et effets personnels ont été transportés dans une région douce, de forêts et de vallons, où un cottage à la mode anglaise a été acheté à leur nom et décoré avec soin.

Ils ont maintenant un joli bout de terrain dont Hans, qui s'est révélé des talents de jardinier, s'occupe activement. Ils élèvent aussi quelques poules et quelques lapins. De ses talents de banquier il n'a gardé que la régularité. La terre et les bêtes aussi aiment qu'on s'occupe d'elles quand il le faut.

Anne écrit pour une revue féminine, et elle donne des cours de communication pour adultes. Les gens la consultent volontiers lorsqu'ils éprouvent des difficultés relationnelles. Ils disent qu'elle les rend doux.

Ils ont quitté le béton pour la terre arable, les néons pour la couleur du temps. Dans leur petite maison il y a de la musique, des chants d'oiseaux, et pas de télévision.

L'argent de Bob, mis à part les frais d'édition, a été judicieusement utilisé. Ici des enfants ont besoin de soins, là il faut une école, ailleurs, il faut trouver de l'eau. Anne et Hans ont fait les bons choix. En ce qui les concerne, leurs revenus sont suffisants, ils ont peu de besoins, ils s'occupent de vivre, tout simplement.

Nicolas a terminé ses études secondaires puis il s'est dirigé vers la botanique.

Il est maintenant garde forestier. C'est un bel homme, fort et tranquille qui pose sur le monde un regard lucide et bienveillant. Il travaille dans la région et s'est installé avec sa compagne, à trois kilomètres de ses parents.

Le livre est paru comme prévu. Comme prévu, il a eu un succès retentissant. Comme prévu, il a été décrié, et cependant il s'est vendu. Sur les ordres de Bob, les bénéfices sont régulièrement versés sur le compte de Anne, qui thésaurise en vue d'une réédition. Qui sait ?

Il a sa place dans les bibliothèques, mais n'est pas encore entré dans les universités. Un jour peut-être ?

Chaque année, aux environs de la fin octobre, ils ont la visite d'un ami dont les cheveux très noirs ont beaucoup blanchi.

Il s'est annoncé pour aujourd'hui, justement, le couvert est mis.

*Pascal Roussel, analyste au sein du Département des Risques Financiers de la Banque Européenne d'Investissement (BEI). Auteur spécialisé dans les questions relatives aux risques liés aux changes et aux monnaies, Pascal Roussel a posé au cours de sa carrière un regard aigu sur l'économie. Il est, en outre, rédacteur indépendant pour les Editions Romaines.*



Tandis que la terre est embarquée dans une course folle, et que des millions de gens peinent à survivre, la haute finance poursuit inexorablement et sûre de l'impunité, son objectif destructeur.

L'histoire qui vous est ici contée est d'une surprenante actualité. De plus, elle pourrait être plus vraie que la vérité si celle-ci était dévoilée. Anne Stanford journaliste de talent, est entraînée, sous couvert d'un livre à écrire pour un mystérieux et richissime inconnu, dans les couloirs sombres de l'étrange « planète financière ». Elle va être confrontée, souvent choquée, parfois horrifiée, à une conception des valeurs du bien et du mal qui lui est étrangère.

Tout comme le lecteur, elle va découvrir la naissance et le fonctionnement d'une banque centrale, jusqu'à la mise en place d'une future monnaie mondiale. Elle va prendre conscience du pouvoir occulte de certaines loges maçonniques et de certaines familles oligarchiques dont la puissance illimitée n'est connue que de quelques initiés.

Tentant désespérément de conserver son sang froid, elle évoluera entre une réalité dont elle ignorait tout et un imaginaire qui la stupéfie.

Ni elle, ni son mari, ni son jeune fils ne sortiront moralement indemnes de cette aventure haletante qui bouleversera leur vie.

Histoire d'argent ?

Affaire de spiritualité ?

Ce livre pose les questions essentielles.

Il encourage le lecteur à se les poser aussi. Et plus encore, à n'avoir de cesse de trouver les réponses.

**Roman**

[www.leseditionsromaines.biz](http://www.leseditionsromaines.biz)

